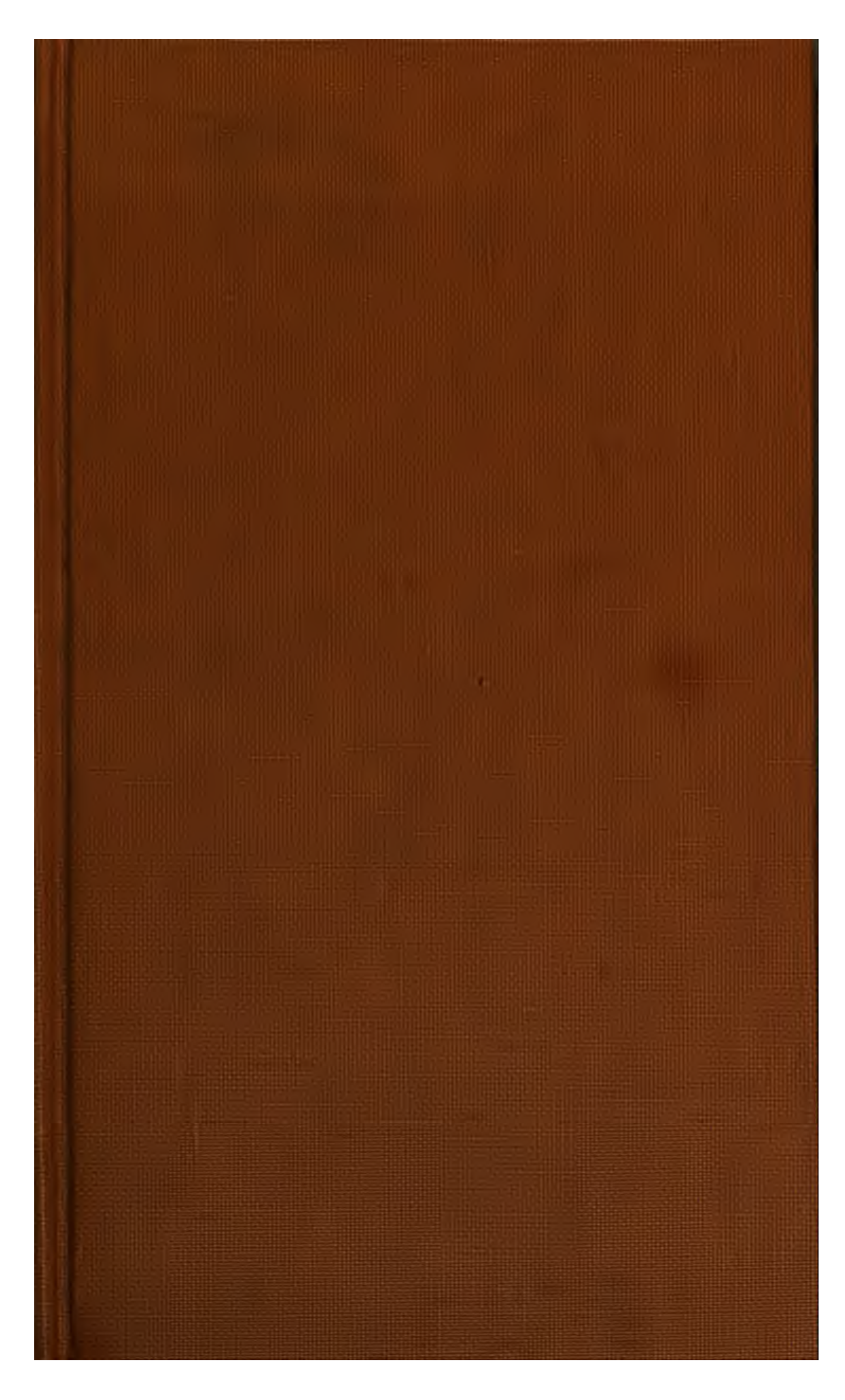
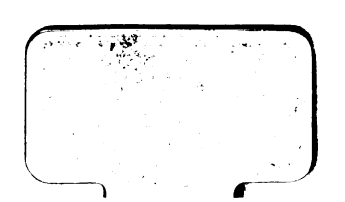



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

HISTOIRE

DE

RUSSIE.

IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON.

ιм^

HISTOIRE

DE

RUSSIE,

ET DES PRINCIPALES NATIONS

DE L'EMPIRE RUSSE;

PAR PIERRE-CHARLES LEVESQUE,

MEMBRE de la Légion d'Honneur, Chevalier de l'Empire, Membre de l'Institut, Professeur d'Histoire au Collège impérial de France et de l'Université impériale.

QUATRIÈME ÉDITION,

Revue et augmentée d'une Vie inédite de Catherine II, par l'Auteur, continuée jusqu'à la mort de Paul Ier, et publiée avec des Notes,

PAR MM. MALTE-BRUN ET DEPPING.

TOME HUITIÈME.

PARIS,

FOURNIER, LIBRAIRE, RUE POUPÉE, N° 7;
FERRA, LIBRAIRE, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 11.

1812.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
25 MAY 1936
OF OXFORD

HISTOIRE
DE
RUSSIE.

PEUPLES SOUMIS A LA RUSSIE.

Les peuples dont nous avons parlé jusqu'ici sont presque tous également inconnus à l'Europe. Quoique plusieurs d'entre eux aient contribué sans doute à la ruine de l'empire romain, désignés par des noms qu'eux-mêmes n'ont jamais connus, et confondus avec d'autres nations, ils se sont couverts de sang, assouvis de carnage sans sortir de l'obscurité. Il nous reste à parler de la race des Mongols et de celle des Tatars, peuples à jamais célèbres par les craintes d'une partie de l'Europe, par les malheurs et l'oppression de l'autre, par le sang qu'ils ont répandu dans l'Asie, par les empires qu'ils y ont renversés.

Nous suivrons en général l'ordre que nous nous sommes prescrit. Nous n'avons guère vu jusqu'ici que l'homme plus ou moins sauvage, n'ayant encore que les premières connaissances qu'inspire le besoin

absolu : les Kalmouks, sortis de la race des Mongols, nous le montreront dans l'état de barbarie qui est la seconde condition de l'humanité ; chez quelques nations tatares nous verrons son esprit déjà cultivé briller de quelques lumières ; mais, obligés de revenir ensuite sur nos pas, nous parcourrons différentes hordes de ces mêmes peuples qu'une situation moins favorable condamne à la misère et à l'ignorance qui la suit.

QUATRIÈME PARTIE.

NATIONS DE RACE MONGOLE[1].

PREMIÈRE SECTION.

DES MONGOLS PROPREMENT DITS.

CHAPITRE I[er].

Caractère distinctif des Mongols.

Les peuples à qui l'usage a conservé jusqu'à présent le nom de *Mongols*[2] ne vivent pas sous la domination de la Russie; mais c'est de leur sein que sont sortis, à des épo-

[1] Comme l'immense majorité des nations de race mongole est soumise à l'empire chinois, nous n'avons pas cru devoir nous occuper à compléter leur histoire morale et civile. Les *Kalmouks*, sujets de la Russie, nous ont paru mériter une exception. *D.*

[2] Ces peuples sont désignés dans nos cartes géographiques et dans les livres de nos voyageurs par le nom de *Mongous;* les Russes, qui ont eu plus de communication avec eux, les appellent *Moungales*; mais M. Pallas,

ques différentes, les Kalmouks et les Bouriates, aujourd'hui soumis à cet empire, et ce serait laisser un vide dans notre ouvrage que de faire connaître quelques parties détachées de cette race célèbre sans remonter à la tige principale dont elles forment les rejetons.

C'est dans les solitudes situées des deux côtés des monts Altaï, dans ces contrées où l'on ne voit aujourd'hui que des peuplades errantes et faibles, défendues par leur seule misère et par le mépris qu'elles inspirent, qu'il faut aller chercher le berceau de ces nations mongoles qui menacèrent autrefois de subjuguer les deux plus belles parties du globe; c'est là que toutes les conjectures, toutes les traditions, toutes les recherches semblent marquer leur ancienne habitation; c'est là que les lacs, les fleuves, les montagnes, conservant encore les noms qu'elles leur ont donnés, rendent témoignage à leur ancien séjour.

Mais ce sont les seuls monumens qu'elles

qui a plus qu'aucun autre savant fait une étude particulière de ces peuples et qui les a long-temps fréquentés, assure que leur véritable nom est celui de *Mongols*. Peut-être ces deux prononciations appartiennent-elles à des dialectes différens.

aient laissés sur cette vaste étendue de terre qu'elles ont si long-temps occupée ou parcourue. Nulle part on n'y voit aucun de ces vestiges durables, trophées de la victoire que l'homme en société remporte sur la nature sauvage. Tel est le sort des nations qui n'ont pas cultivé les arts ; les vents dissipent la trace qu'elles ont imprimée sur la terre. Comme elles ne l'ont point fatiguée du poids de ces fastueux monumens cimentés par les larmes et par le sang des malheureux, et témoins éternels de la splendeur des empires et de leur infortune, elles passent; et l'on ne reconnaît pas même la terre qu'elles ont couverte sans la surcharger, sans la déchirer de leurs immenses travaux.

C'est bien improprement que les Européens ont ajouté au nom des *Mongols* celui de *Tartares*, comme si ces deux peuples ne formaient que deux tribus différentes d'une même nation. Si l'on trouve quelques ressemblances dans leurs usages, elles sont la suite de la vie pastorale qui leur fut commune; et si leurs langues offrent des conformités, c'est dans quelques expressions que deux peuples souvent mêlés ensemble, gouvernés par les mêmes princes, et combattant sous les mêmes enseignes, ont dû emprunter l'un de l'autre.

La race des Mongols diffère sensiblement, par les traits du visage, de toutes les nations de la terre; on la distingue au premier coup-d'œil, et, si l'on fait abstraction de la couleur, un Mongol ressemble encore moins aux autres peuples qu'un Nègre ne ressemble aux Européens.

Un des premiers caractères qui établit la différence entre le Mongol et toutes les autres nations connues est la forme du crâne, qui, chez le premier, est beaucoup plus arrondi. La face, qui, parmi nous, même dans les sujets qui ont le visage le plus rond, offre toujours un ovale plus ou moins alongé, est chez ces peuples d'une rondeur qui étonne quand on n'a pas encore l'œil accoutumé à cette conformation. On croit voir des visages qui ont plus de largeur que de longueur, et quand la laideur des traits se trouve jointe, comme il arrive ordinairement, à cette singularité, ces physionomies nous paraissent affreuses.

Figurez-vous des yeux qui semblent à demi fermés, et dont le grand angle, placé obliquement en descendant vers le nez, est peu ouvert et charnu; un filet très-mince de sourcils noirs qui décrivent un arc fort surbaissé; un nez écrasé, dont on ne voit que les narines,

et qui n'établit aucune séparation entre les yeux, ce qui les fait paraître excessivement éloignés l'un de l'autre, s'ils ne le sont pas en effet : ajoutez à ces premiers traits de laideur des lèvres fort épaisses, un menton fort court, les os des joues très-saillans, quelques brins de barbe épars, une carnation d'un jaune brun, d'énormes oreilles détachées de la tête, et vous aurez quelque idée de la difformité d'un visage mongol ou kalmouk [1].

Ce n'est pas que tous ces caractères se trouvent constamment réunis dans chaque individu : on voit même des femmes mongoles dont le visage agréablement arrondi plairait dans les pays de l'Europe où l'on est le plus difficile sur la beauté ; mais ces peuples pensent bien différemment que nous sur la belle proportion des formes. Ils critiqueraient toutes ces belles têtes des auteurs grecques qui font l'admiration de nos connaisseurs et le désespoir de nos artistes : des yeux bien ouverts, des sourcils bien arqués, un nez aquilin n'échapperaient pas à leur censure, et les têtes d'un écran chinois l'emporteraient à

[1] La ressemblance des traits et de la conformation des Mongols avec les Kamtchadales, jointe à quelques rapports qu'on a cru trouver dans la langue des deux peuples, peut faire présumer qu'ils ont une origine commune.

leurs yeux sur celles de Raphaël. Ils regardent comme les plus beaux d'entre eux ceux qui réunissent le plus grand nombre de ces traits qui distinguent leur race, et que nous trouvons si difformes.

Mais si la conformation de leur visage n'est pas celle qui nous plaît, ils ont du moins, quand on s'est rendu familier avec ce que nous appelons leur laideur et ce qu'ils nomment la beauté, une physionomie ouverte qui inspire l'estime, qui gagne la confiance, et qui est l'heureuse expression de la franchise du cœur, de la bonté du caractère et de la tranquillité de l'ame.

CHAPITRE II.

Puissance des Mongols sous Tchinguis-Khan [1].

Les Mongols, vers le milieu du douzième siècle, répandus dans une partie du pays qu'habitent aujourd'hui les Kalkas, sur les sables baignés par les eaux de l'Onon et du

[1] Pour se former une idée plus positive de l'étendue de l'*empire des Mongols* que celle qui peut résulter d'une description historique, il faut consulter l'*Atlas de MM. Malte-Brun et Lapie*, en 75 feuilles. C'est là qu'on

Kerlon et sur ceux du grand désert de Cobi [1], dont ils occupaient la partie occidentale, étaient encore inconnus au reste de la terre qu'ils allaient remplir de terreur. Faibles sous la domination de plusieurs souverains toujours armés les uns contre les autres, ils vont devenir formidables sous un

trouve une carte de l'empire des Mongols presque unique dans son espèce. Les immenses contrées soumises à Djenguis-Khan et Koublai-Khan y sont indiquées sous les noms qu'ils portaient dans le douzième et treizième siècle, d'après les relations de Marc-Paul et de Rubruquis. Pour la première fois, la route de ces deux fameux voyageurs est tracée sur une carte. Un grand nombre de pays et de villes sont ici déterminés d'une manière nouvelle; on distingue surtout le *Tendouch*, *Loeach*, *Botia*, les *Orangey*, *l'Ergi-Oul*, qui avaient embarrassé tous ceux qui se sont occupés de la géographie du moyen âge. La fameuse ville de *Karakorum*, capitale de Djenguis-Khan, est placée d'après les recherches de Fischer. L'empire des Mongols se subdivisait en *Kaptchack*, *Iran*, *Zagathay*, *Mogolistan* et *Kathay*, divisions indiquées dans cette intéressante carte, où la Russie figure comme une petite dépendance de l'empire mongol, tandis que les autres états chrétiens y paraissent comme autant de faibles voisins, destinés à être engloutis. *D.*

[1] Le désert de Cobi ou de Chamo, ou de Sable, le Grand-Désert, Karakoum, sont autant de noms de cette immense solitude qui s'étend au nord de la grande muraille de la Chine. Karakoum signifie sable noir dans la langue des Mongols.

seul chef qui les armera tous pour servir son ambition.

Iessoukai gouvernait une de leurs principales hordes dans le désert de Sable. Il défit une peuplade dont le chef se nommait *Témougen;* et, en mémoire de sa victoire, il fit prendre à l'aîné de ses fils le nom du prince qu'il avait vaincu.

Il mourut à la fleur de son âge, et eut pour successeur ce même fils qu'il avait appelé *Témougen*, jeune prince, âgé de treize ans. Trente à quarante mille familles composaient toute la domination du nouveau souverain; mais les deux tiers de ses sujets, méprisant son inexpérience, se donnèrent aux ennemis de son père. Aussi ce prince, qui devait un jour se former par ses conquêtes un empire plus vaste que ne le fut jamais l'empire romain, n'était peut-être pas alors assez puissant pour armer quinze mille hommes.

Sa mère se mit à la tête du peu qui lui restait de sujets fidèles, et fit rentrer plusieurs rebelles dans le devoir. Lui-même, dès qu'il fut en état de porter les armes, fit connaître sa valeur contre une ligue formidable de ses ennemis. Il montra dès-lors la politique des conquérans, celle de se faire aimer des compagnons de leurs exploits, en provoquant la

haine de l'univers. Toujours en armes, toujours attaquant ou attaqué, il remporta des victoires, éprouva des défaites, tomba même plusieurs fois entre les mains de ses ennemis; mais jamais la fatigue ne put lui faire désirer le repos, ni le malheur abattre son audace.

La plus grande épreuve à laquelle fut mis son courage augmenta sa puissance et fut la cause de ses plus brillantes prospérités. Aounak, khan des Karaïtes, avait cherché plusieurs fois un asile auprès du père de Témougen : comblé des bienfaits du père, il devait aimer le fils, et Témougen lui-même l'avait souvent aidé de ses talens et de sa valeur; mais Aounak, trompé par un de ses favoris et par son propre fils, conçut des soupçons contre le jeune prince, et tâcha de l'attirer auprès de lui pour le faire assassiner. Ce projet n'ayant pas réussi, il résolut de le surprendre; mais Témougen, instruit de ce dessein, lui tendit une embuscade, et défit avec une poignée d'hommes le corps nombreux qui espérait l'enlever.

Il crut qu'il ne serait assez vengé qu'après avoir entièrement abattu la puissance du perfide : l'entreprise devait paraître téméraire. Le khan des Karaïtes était devenu le plus

redoutable des princes mongols; il faisait sa résidence à Karakoroum, dans le désert de Sable; mais il paraît que sa domination s'étendait jusque sur le Léaotong et sur une partie du Tangout : sa puissance même fut la cause de son malheur. La crainte lui fit des ennemis de tous ses voisins; ils réunirent leurs forces contre lui, devinrent les alliés de Témougen et lui déférèrent le commandement. Leur confiance ne fut pas trompée : Témougen les rendit vainqueurs, mais ce fut pour devenir lui-même leur maître et se faire déclarer khan de tous les Mongols. Le malheureux Aounak trouva la mort chez un prince à qui il était allé demander un asile; et son fils aussi malheureux, mais moins digne de pitié, lui qui avait causé la perte de son père en l'animant contre Témougen, fut bientôt après assassiné dans le Tibet.

De nouveaux ennemis ne firent qu'ajouter à la renommée de Témougen et à sa domination : le khan des Naimans, dont la horde occupait les bords de l'Orkhon et de la Sélinga, ne l'attaqua que pour perdre ses états et la vie; le vainqueur se rendit maître du Tangout, et dans une diète générale de ses nombreux sujets il leur donna des lois et prit le nom de *Tchinguis* : ce mot, qui signifie Océan, lui

semblait seul capable d'exprimer sa grandeur et sa puissance.

Souverain de toutes les hordes des Mongols et de toutes celles des Tatars, maître du vaste désert qu'une muraille sépare seule de la Chine, Tchinguis voyait avec impatience cette barrière opposée à son ambition, et forma le dessein de la rompre. Les Chinois ne lui avaient donné aucun sujet de leur déclarer la guerre; mais il trouva du moins un prétexte dans les maux qu'ils avaient faits à ses ancêtres : il força la muraille, épargna les villes qui ouvrirent leurs portes sans résistance, mit les autres au pillage, et donna une bataille dans laquelle le roi de la Chine commanda lui-même. L'action fut sanglante; les Chinois perdirent trente mille hommes, les Mongols ne firent pas des pertes moins considérables, et la victoire fut indécise; mais Tchinguis dévasta le Petchéli; et le monarque chinois, qui l'avait méprisé, fut obligé de demander la paix.

Tchinguis vole à l'autre extrémité de l'Asie, et vient attaquer le Kiptchak, ou Kaptchak, pays compris entre l'Iaïk, le Volga et le Tanaïs; il en soumet une partie, charge Touchi son fils de subjuguer le reste, et retourne à l'orient. Il apprend que la Chine est en proie à la

dissension, et profite des malheurs de cet empire pour l'accabler; il se plaint que pendant son absence les Chinois ont attaqué ses alliés. Les Mongols franchissent une seconde fois la grande muraille; ils pillent, ils détruisent plus de quatre-vingt-dix villes et ravagent le Hoangho, le Honon, le Petchéli, le Chansi: la ruse, la trahison, la famine leur livrent Cambalu, qu'on appelle aujourd'hui *Pékin;* le roi dépouillé s'empoisonne, et leur souverain est maître de toute la Chine septentrionale, qu'on appelait le *Katai*, ou plutôt le *Kitai.* Le sud de la Chine faisait alors une domination séparée, sous le nom de *Mangi.*

Méhémet, souverain du Kharisme et d'une partie de la Boukharie, étendait sa domination jusque dans la Perse. Il était allié de Tchinguis-Khan; mais le gouverneur d'une de ses villes lui inspira des soupçons contre quelques marchands mongols, et obtint la permission de les faire mourir. Tchinguis fit demander réparation de cet attentat, et ses ambassadeurs furent massacrés. Il marche à la tête de sept cent mille hommes contre son cruel et perfide allié, le bat, prend toutes ses villes, Boukhara, Samarkand, Balk, Kharisme: il le poursuit jusque dans la Perse. Méhémet se cache dans une île déserte de la mer Cas-

pienne, et y meurt de maladie et de chagrin. Sa mère tombe entre les mains du vainqueur, qui se la faisait amener quand il prenait ses repas, et la forçait à se nourrir des os qu'il avait à demi rongés. D'autres disent que, moins malheureuse, elle fut égorgée avec ses fils le jour même qu'elle reçut des fers. Cette princesse avait gouverné long-temps sous le nom de son fils, mais elle avait terni l'éclat de ses talens par sa cruauté; et le féroce Mongol parut être le juste vengeur de tout le sang qu'elle avait fait répandre.

Il se rend maître d'une partie de la Perse : ses généraux, Zéna-Noyan et Soudai-Baiadour, entrent dans l'Arménie, prennent Chamakhie, franchissent Derbent ou les portes de fer, s'emparent de la Géorgie, défont les Alanes, les Kapthaki, les Russes, et forment à Touchi une domination dans le Dachté-Kaptchak. Les armées de Tchinguis sont les premières qui aient fait le tour de la mer Caspienne.

Lui-même, toujours actif, toujours inquiet, dans un âgé avancé, porte la guerre dans le Tangout, dont le gouverneur voulait se rendre indépendant, gagne une bataille long-temps disputée, et meurt de maladie en 1226. C'était en 1202 qu'il avait dépouillé le khan des

Karaïtes : vingt-quatre années avaient suffi à ses conquêtes; son empire s'étendait depuis la Corée jusqu'au-delà du Volga.

Ce conquérant, dont le nom doit être dévoué à l'exécration de l'espèce humaine, fut pour la terre un fléau bien plus destructeur que la peste. Il dévastait les campagnes, brûlait les villes, faisait rassembler les habitans dans les plaines, où ils étaient entourés par ses Mongols et massacrés de sang-froid. Les généraux, les commandans ennemis, dont il aurait dû honorer le courage, étaient réservés pour de plus cruels supplices, et il aimait à jouir du spectacle de leurs tourmens. Il n'épargnait que quelques ouvriers dont il avait besoin, et de jeunes gens qu'il incorporait dans ses troupes : orgueilleux de sa férocité, il disait que la pitié était le vice des ames lâches. L'homme sensible, saisi d'horreur au récit des sanglans exploits de Tchinguis, souhaiterait que ses sujets, révoltés contre lui dans sa jeunesse, eussent pu le vaincre, l'enchaîner, le sacrifier à leur haine, que du moins le prince des Karaïtes eût pu lui arracher la vie quand ce monstre naissant ne faisait que d'entrer encore dans la carrière de ses crimes, et que son sang, douloureusement répandu jusqu'à la dernière goutte, eût prévenu l'effusion

du sang de tant de peuples ; ou si l'on veut qu'il fallût des victimes à la colère céleste, on préférerait qu'elle eût embrasé les airs, soulevé les eaux, ouvert la terre sous les pas de ses habitans ; l'homme du moins n'aurait pas été coupable des malheurs de l'humanité.

Mais quel motif put armer ce barbare ? Dans sa vie dure et sauvage il n'avait besoin de rien ; mais il croyait qu'une gloire sûre attendait l'homme sanguinaire qui se rend fameux par la dévastation, par la désolation, par les incendies, par le massacre : opinion funeste, qui a causé de tout temps le malheur du monde, tant une seule erreur peut faire de mal à la terre !

L'empire que Tchinguis avait fondé était trop vaste pour subsister long-temps sans partage : il se divisa dans la suite sous un grand nombre de souverains, mais il ne fut pas tout-à-coup démembré comme celui d'Alexandre. Ougadai ou Octaï, fils et principal héritier du conquérant, acheva de soumettre la Chine ; il fut le chef d'une dynastie qui dura plus d'un siècle. Bati, petit-fils de Tchinguis, qui succéda à son père Touchi dans la souveraineté du Kaptchak, conquit la Russie, porta ses armes dans la Pologne, dans la Hongrie, dans la Bohême, et fit trembler l'Europe qu'il me-

naçait d'envahir. Naguère sa postérité commandait encore aux Tatars de la Crimée. Cependant ces Mongols, si long-temps terribles, seraient aujourd'hui presque inconnus dans nos pays occidentaux, sans la domination qu'ils ont fondée dans l'Indoustan, et à laquelle ils ont donné leur nom.

CHAPITRE III.

Industrie, Mœurs et Usages des anciens Mongols.

Les contrées qu'occupaient les Mongols, quelquefois planes, souvent montagneuses, et n'offrant que des cailloux dans les vallées, que des sables dans les plaines, n'étaient que dans peu d'endroits propres à la culture. Il était si rare d'y trouver des arbres, que les khans eux-mêmes étaient réduits à se chauffer avec du fumier de vache; mais elles offraient de gras pâturages, et convenaient à un peuple pasteur et vagabond.

Aussi les Mongols ne connaissaient pas la vie sédentaire. Conduits par les besoins de leurs nombreux troupeaux, ils changeaient souvent de place, et n'avaient pour habitations

que des espèces de tentes, ou plutôt des treillages faits en forme de dômes et recouverts de feutre. Ils traînaient leurs maisons avec eux sur des chariots, et quand elles étaient rassemblées dans les campemens, elles offraient de loin l'aspect d'une ville. Les chefs, les grands, les riches avaient toujours plusieurs de ces maisons à leur suite : la plus vaste, la plus ornée était leur palais; d'autres leur servaient de magasins, de garde-meubles; d'autres étaient leurs arsenaux; d'autres offraient une retraite à leurs gens.

Ces habitations mobiles n'excluaient pas le luxe. Le trône du grand khan des Mongols était d'ivoire et d'or. Sa tente était appuyée sur des colonnes couvertes de lames d'or, attachées avec des clous du même métal : l'intérieur était tapissé d'écarlate, et le dehors couvert d'étoffes précieuses. Une vaste enceinte, gardée par de nombreuses sentinelles, régnait autour de ce léger et brillant édifice. Chacun tâchait d'imiter, suivant ses moyens et son rang, l'éclat du souverain; de tous côtés régnait le faste, et nulle part la mollesse.

Les Mongols avaient cependant quelques villes; mais Karakoroum, autrefois la résidence du khan des Karaïtes, et devenue celle de Tchinguis-Khan, ne valait pas notre petite

ville de Saint-Denis du temps de saint Louis. Celle-ci n'était guère alors composée que d'espèces de chaumières, celle-là que d'humbles cases de terre.

On peut croire que les Mongols de Tchinguis n'avaient aucune connaissance des lettres. Lui-même ne savait pas lire lorsqu'il parvint à l'empire. Ce fut le chancelier d'un prince vaincu qui lui apprit l'usage du cachet ou sceau impérial : ce furent les Ouigours, peuple très-anciennement industrieux et lettré, qui apprirent à lire à ses sujets, et qui leur communiquèrent les caractères de l'écriture. Charlemagne et Tchinguis-Khan ont donné des lois à leur nation, et l'on doute si l'un et l'autre a jamais su lire.

Les ouvriers, tirés des nations vaincues, n'étaient employés que par les princes et les riches. Chaque famille se suffisait à elle-même. Les femmes étaient chargées de faire tout ce qui concerne l'habillement, jusqu'aux bottes; les hommes faisaient leurs armes et les harnois de leurs chevaux : les deux sexes se partageaient le soin du bétail et la construction des huttes.

En été, et surtout en campagne, ils ne se nourrissaient guère que de koumisse, sorte de liqueur acidule tirée du lait de jument :

ils portaient toujours une provision de lait caillé et séché, qu'ils délayaient dans de l'eau quand ils en voulaient faire usage. Dans les temps d'abondance ils ménageaient, pour la disette, de la viande qu'ils coupaient par tranches assez minces et qu'ils faisaient sécher à l'air. On ne voit pas qu'ils fissent usage de racines ou de légumes; mais d'ailleurs tout était bon pour assouvir leur appétit, ours, chiens, loups, renards, fouines, blaireaux, rats, souris, vermine et jusqu'à l'arrière-faix de leurs jumens.

Mais la chair de cheval était pour eux le plus agréable des alimens, comme elle l'est encore pour toutes les nations de la même race. Leur table, dégoûtante par le choix des mets, l'était encore plus par la malpropreté du service. Les vases dans lesquels ils apprêtaient leurs repas n'étaient jamais lavés qu'avec le potage même. Du millet cuit dans l'eau était leur principale nourriture en hiver, comme le laitage l'était en été. Accoutumés à manger de la viande chaque jour et en toute saison, et à croire que nos goûts, nos habitudes sont des besoins, nous sommes étonnés qu'un peuple qui vivait toujours à l'air, qui était toujours à cheval, dont toute la vie était une suite de fatigues, pût se soutenir et con-

server une vigueur supérieure à la nôtre avec des substances qui nous paraissent si légères.

Ils avaient la funeste industrie de faire une liqueur enivrante avec du miel, du riz ou du millet; mais, quoiqu'ils fussent souvent plongés dans l'ivresse, il était rare qu'ils prissent querelle entre eux, plus rare encore qu'ils en vinssent aux coups, et le meurtre, toujours puni de mort, était un crime presque inouï. Leurs tentes étaient toujours ouvertes, les coffres où ils serraient leurs effets les plus précieux n'avaient pas même de serrures; toutes leurs richesses auraient été sous la main du voleur, mais le voleur n'existait pas. Celui qui se voyait menacé de la disette et qui n'avait plus que de faibles restes de ses provisions était toujours prêt à les partager avec le malheureux, et la prudence se taisait en eux quand la bienfaisance faisait entendre sa voix. Leurs femmes étaient chastes, modestes, soumises, laborieuses; jamais elles ne prononçaient une parole dont elles eussent à rougir.

Enfin c'était un peuple doux, sociable, amical; et ce même peuple trempait avec joie ses mains dans le sang d'un ennemi, lui ouvrait les flancs pour en arracher les entrailles palpitantes, et repaissait tranquillement ses

regards des convulsions de la douleur et de la mort : tant l'opinion, l'habitude, l'exemple et les ordres des chefs détruisent aisément les vertus qu'inspire la nature, changent aisément en vertus les plus exécrables des crimes !

L'étranger qu'ils ne regardaient pas comme un ennemi était traité comme un être inférieur, et n'éprouvait de leur part que du mépris. Ils ne se croyaient point obligés avec lui à cette bonne foi qu'ils observaient si religieusement entre eux. Tel est l'homme abandonné à son orgueil naturel, à son ignorance primitive : il ne voit hors de son repaire, de sa peuplade, de sa horde, que des êtres méprisables ou des ennemis. C'est à la morale perfectionnée qu'il appartient de lier tous les hommes par les nœuds d'un amour mutuel.

CHAPITRE IV.

Election des khans. Discipline militaire. Formules des sermens.

Il paraît que, long-temps avant Tchinguis-Khan, la puissance souveraine était héréditaire chez les Mongols; mais, par un ancien usage, reste d'une liberté qui n'était plus, la

nation paraissait encore élire le prince qui, si elle eût tenté de le méconnaître, aurait bien su la forcer à se soumettre. La même coutume existait encore chez les Russes à la fin du seizième siècle.

Le jour de l'élection, les princes mongols et les grands disaient au prince qu'ils semblaient avoir choisi : « Nous te prions, nous » t'ordonnons de régner sur nous ». Le prince répondait : « Promettez-moi donc de » faire ce que je vous commanderai, d'aller » où je vous enverrai, de venir quand il me » plaira de vous appeler, de mettre à mort » ceux que j'aurai condamnés ». On lui en faisait le serment, et il ajoutait : « Ainsi ma » parole désormais me servira de glaive ».

Quoiqu'on lui accordât un pouvoir absolu, on l'avertissait qu'il n'en abuserait pas impunément. On le faisait asseoir sur une pièce de feutre, et on lui adressait ces paroles qui ne sont pas moins remarquables pour avoir été déjà souvent répétées : « Regarde le ciel, lui » disait-on, élève ta pensée jusqu'au trône de » la Divinité, et baisse tes regards sur ce » feutre sur lequel tu es assis. Si tu fais ré- » gner la justice avec toi, toute la terre sera » soumise à tes désirs, et Dieu comblera tes » souhaits; mais, si ton règne est injuste, tu

» ne seras plus qu'un objet de mépris, et il » ne te restera pas même ce feutre sur lequel » tu es porté ».

Il est utile sans doute de présenter aux dépositaires du pouvoir la vengeance divine s'ils osent en abuser; mais il serait bien dangereux, sous quelque gouvernement que ce fût, que ceux qui doivent obéir se regardassent eux-mêmes comme les instrumens de cette vengeance. Les rendre juges de ceux qui les gouvernent, c'est armer les mécontens, les ambitieux, les gens inquiets; c'est allumer le feu dans tous les coins de l'état. La terre a été plus ensanglantée par la révolte des peuples que par les cruautés des tyrans, et c'est encore bien plus l'utilité des citoyens que de ceux qui gouvernent qui met ces derniers sous la protection de tous et sous la plus sévère sauvegarde des lois.

Les revenus des chefs mongols devaient être considérables, puisqu'ils percevaient la dîme de tout ce que leurs sujets possédaient et même des produits de leur commerce. Ils composaient leurs armées de tous les hommes de leur dépendance à qui leur âge et leur constitution permettaient de porter les armes. On ne connaissait pas un état militaire distingué des autres classes des citoyens; tous

étaient guerriers. Ils ne recevaient ni solde ni subsistance : eux-mêmes devaient, à leurs frais, s'armer, se vêtir, se fournir de chevaux, faire les provisions nécessaires pour la campagne. Le pillage leur était offert comme un aiguillon à leur valeur, et la guerre était un affreux brigandage. L'étendard autour duquel ils se rassemblaient était une queue de cheval, attachée au haut d'une pique : cela rappelle la botte de foin qui servait d'enseigne aux anciens Romains.

Les fleuves ne pouvaient arrêter leur marche ; ils les passaient sur des outres gonflées de vent et attachées à la queue des chevaux. Le fleuve traversé, on vidait l'outre ; elle n'embarrassait ni par son volume ni par son poids, et chaque guerrier avait son ponton attaché à la selle de son cheval. Ils se servaient, dans les sièges des villes, de flèches à feu pour brûler les édifices, et de grosses pierres lancées par des machines pour faire brèche aux murailles.

Les ordres des commandans étaient toujours promptement suivis ; on ne se permettait pas de raisonner quand le devoir était d'obéir. Les armées, suivant l'ordonnance de Tehinguis-Khan, étaient partagées en différens corps de dix mille hommes, sous les ordres

d'officiers généraux qui avaient le titre de tioumen-agasi. Chacun de ces corps était distribué en dix régimens commandés par des mini-agasi ou colonels. Les compagnies de cent hommes étaient conduites par un gous-agasi ou capitaine; et un sergent, sous le titre d'oun-agasi, avait inspection sur dix hommes.

Les Mongols joignaient toujours quelques signes sensibles, et souvent des cérémonies religieuses, à leurs sermens. Tchinguis, avant le temps de ses grandes prospérités, était près de combattre un ennemi redoutable; je crois que c'était le khan des Karaïtes. Il se trouvait avec son armée sur les bords d'une rivière dont l'eau était sale, bourbeuse et de mauvais goût. Il fit le sacrifice d'un cheval, prit de cette eau dans sa main, en but, et fit le serment de partager le doux et l'amer avec les compagnons de ses fatigues. Les officiers burent à leur tour, jurant au khan de partager le doux et l'amer avec lui, et jamais aucun d'eux ne lui manqua de fidélité.

Un officier d'une nation ennemie vint se donner à son service. Il monta sur une colline, y sacrifia un cheval blanc et un bœuf noir, rompit une flèche et fit serment de lui être fidèle. Le sacrifice du bœuf et du cheval était,

je crois, un acte purement religieux; mais l'officier, en rompant la flèche, faisait entendre qu'il consentait à être détruit comme il brisait cette flèche, si jamais il devenait parjure.

Tout le monde sait ce qu'on raconte du Scythe Scylurus. Il était au lit de la mort, il fit approcher ses enfans, leur présenta un faisceau de flèches et leur ordonna de le rompre : aucun d'eux n'en eut la force. Le vieillard reprit le faisceau, le détacha, sépara les flèches, et de ses mains mourantes il les brisa facilement l'une après l'autre : « Mes » fils, ajouta-t-il, tant que vous serez unis » ensemble, comme l'était ce faisceau, au- » cune force ne pourra vous nuire. Si la di- » vision se met entre vous, le moindre en- » nemi pourra vous détruire comme j'ai » rompu ces flèches séparées ». On rapporte la même chose de plusieurs souverains de Scythie, on en dit autant de Tchinguis : on a regardé cela comme un fait particulier; ne doit-on pas soupçonner que c'était un usage, une cérémonie consacrée, qui accompagnait le serment qu'on faisait prêter à des frères de vivre toujours dans la plus étroite union?

CHAPITRE V.

Religion, Mariages, Funérailles.

Les Chinois ne purent découvrir quelle était la religion de Tchinguis-Khan; suivant Pétis-de-la-Croix, elle se réduisait à un pur théisme. Il paraît certain qu'il était né dans le sein du chamanisme; mais peut-être avait-il secoué toutes les superstitions qui accompagnaient ce culte; peut-être aussi cette croyance était-elle plus pure, moins hérissée d'erreurs chez les Mongols que chez les peuples à demi sauvages de la Sibérie : je vois cependant que les pratiques se trouvent à-peu-près les mêmes chez les uns et chez les autres.

Quoique les Mongols eussent des idoles, Plan-Carpin témoigne qu'ils croyaient un Dieu créateur, rémunérateur et vengeur [1]. Ils révéraient dans le soleil le symbole de la Divinité, et se tournaient du côté du midi pour faire la prière. Comme tous les peuples dont nous avons déjà rapporté les pratiques reli-

[1] « Nous croyons, disait le khan des Mongols à Rubruquis, qu'il n'y a qu'un Dieu dans lequel nous vivons et mourons ».

gieuses, ils offraient des animaux en sacrifices; comme eux, ils en mangeaient les chairs et brûlaient seulement les os en l'honneur de la Divinité. Ils lui offraient les prémices de tous leurs mets et de toutes leurs boissons. D'accord avec les autres nations attachées au chamanisme, ils n'avaient pas de temples, et nous avons vu que Tchinguis condamnait les mahométans qui se renfermaient dans des lieux particuliers pour adorer celui qui remplit de sa présence toutes les œuvres de la création.

Ils consacraient à Dieu de jeunes chevaux, et n'osaient plus ensuite les monter; ils avaient des sorciers, des devins qui leur servaient de prêtres; ils faisaient des offrandes aux malins esprits pour les empêcher de nuire; et ce sont autant de pratiques du chamanisme. Enfin, ce qui tient encore à cette religion, s'ils croyaient avoir contracté quelque souillure, ils se purifiaient par le feu. On ne pouvait se présenter devant le khan sans avoir passé entre deux feux, et sans y avoir fait passer les présens qu'on lui destinait.

Jamais ils ne forçaient les étrangers ni même les captifs à changer de religion. Adorateurs d'un Dieu, ils approuvaient peut-être tous les cultes, parce que ce dogme est le fondement de tous.

N'est-ce pas par une suite du chamanisme, dont on trouve plus ou moins de vestiges chez la plupart des nations de l'Asie orientale, que les femmes y sont regardées comme des êtres fort inférieurs à l'homme, comme une sorte de marchandise qu'on vend, qu'on achète, et dont on peut se défaire quand on en est dégoûté? Cette coutume existait chez les Mongols, qui ne l'ont pas abandonnée depuis en embrassant la religion du Dalai-Lama.

Il ne leur était permis d'épouser ni leurs sœurs ni leurs tantes; mais ils pouvaient épouser les deux sœurs à-la-fois. Les belles-mères passaient aux fils après la mort du père, et c'était une suite de l'idée qu'ils avaient sur la possession des femmes : puisqu'elles étaient regardées comme des marchandises, comme des effets mobiliers, elles devaient appartenir à l'héritier avec le reste de la succession.

Aucune cérémonie religieuse ne précédait, n'accompagnait le mariage; c'était un acte purement civil, un contrat de vente et d'achat. Le consentement des deux parties était ménagé par les pères, ou plutôt l'autorité paternelle suppléait à l'aveu des parties intéressées. Quand les conditions du marché étaient bien arrêtées, le père de la fille recevait du

futur époux la somme dont on était convenu; elle se payait plus souvent en bestiaux qu'en argent. Il donnait un grand repas aux deux familles réunies; mais le mari devait acheter encore par quelques fatigues la marchandise qu'il avait déjà payée. Pendant que tous les convives s'occupaient à le distraire par la joie du festin, la mariée guettait l'occasion de s'échapper, et, dès qu'elle pouvait la saisir, elle allait se cacher avec quelques-unes de ses parentes. Ses compagnes, ardentes à la seconder, avaient ménagé sa fuite et choisi sa retraite. Elles triomphaient de joie quand l'époux avait peine à la découvrir. Il cherchait, courait, revenait sur ses pas, renversait tout, retournait visiter encore ce qu'il avait déjà bien visité, tandis que la jeunesse folâtre riait aux éclats et le raillait de ses fatigues. Quand il avait enfin trouvé son épouse, il l'emmenait, conduit par tous les gens de la noce.

Le lendemain on coupait les cheveux de la nouvelle mariée depuis le sommet de la tête jusque sur le front; on lui revêtait une longue tunique, qui, fendue par devant, s'attachait sur le côté droit, et descendait jusque sur les talons. On la coiffait d'un bonnet haut pour le moins de six à huit pouces, qui se nouait sous le menton avec un ruban. Les femmes

qui mettaient le plus de recherche dans leur ajustement ne donnaient guère moins d'une aune de hauteur à cette coiffure; elle était carrée par le haut, couverte d'une riche étoffe et chargée de plumes et de pierreries. Cette parure de tête les faisait remarquer de loin, et leur donnait de la majesté quand elles montaient à cheval à la suite des camps.

Pendant huit jours les jeunes gens de la noce apportaient des présens aux nouveaux époux, qui, ce terme expiré, marquaient à leurs amis leur reconnaissance par un grand festin. On y mettait toute la pompe que pouvait permettre la manière de vivre de ces peuples. La chair de cheval, les bouillies de millet, les boulettes de beurre et de farine cuites à l'eau étaient prodiguées, et l'hydromel, le koumisse, l'eau-de-vie de lait coulaient à longs flots.

Les femmes manquaient rarement à la foi qu'elles avaient donnée à leurs époux. La loi était sévère contre leur infidélité; et l'épouse surprise en adultère pouvait être tuée à l'instant avec le complice de son crime, sans qu'il fût fait aucune recherche contre l'époux meurtrier.

Du berceau à la tombe, des fêtes nuptiales

aux cérémonies funéraires le passage est brusque dans la nature; il peut bien l'être aussi dans mon livre. Quand un Mongol paraissait près de rendre le dernier soupir, il était généralement abandonné; car on était souillé pour avoir assisté à ses derniers momens. Tout ce qui lui avait appartenu devenait impur et ne pouvait plus être d'aucun usage; sa hutte était abattue, son chariot brisé, et personne ne pouvait porter, ni même prononcer son nom, jusqu'à la quatrième génération.

Le mort était enterré avec ses habits; il était assis dans sa fosse : on laissait devant lui un bassin de viande et un vase de lait. On enterrait avec lui son cheval sellé et bridé. C'était un devoir de tenir secret le lieu de la sépulture des khans et des principaux personnages de la nation.

SECONDE SECTION.

Des Kalmouks.

CHAPITRE Ier.

Des différentes Tribus des Kalmouks.

Le siècle qui suivit la conquête de Tchinguis vit se dissoudre l'empire fondé par ce conquérant. Les membres qui composaient ce colosse s'affaiblirent par leurs dissensions ; les Mongols, après avoir détruit, envahi, fait trembler tant de puissances par leur union, se divisèrent, tournèrent contre eux-mêmes leurs forces diminuées par leur partage, et ne combattirent plus que pour leur propre ruine. La branche des Mongols proprement dits fut soumise à la domination de ces Chinois qu'elle-même avait assujettis à Tchinguis. La branche des Dourboun-Ouiriates, défendue par l'éloignement, conserva sa liberté.

Ces mots Dourboun-Ouiriates signifient les quatre alliés. Ces alliés étaient les Élètes ou

Elutes, les Koites, les Toumoutes et ~~les~~ Barga-Bouriates.

Nous parlerons dans la suite des Bouriates avec plus d'étendue, parce qu'ils subsistent encore sous la domination des Russes.

Les Toumoutes sont ignorés aujourd'hui des Kalmouks eux-mêmes : on croit cependant les retrouver dans une tribu mongole qui, sous le même nom, occupe un grand district de la Mongolie orientale, entre le fleuve Naoun et la grande muraille.

Les Koites ont été détruits dans des guerres éloignées, ou, s'il subsiste encore quelques restes épars et inconnus de ce peuple, ils ont été confondus avec les Kalmouks-Zoungares, ou dispersés dans la Mongolie, dans le Thibet et dans les villes des Boukhares.

Ainsi des quatre peuples alliés il ne reste plus que les Bouriates et les Elètes. Ce sont ces Elètes qu'on connaît plus particulièrement dans l'Europe et dans l'Asie occidentale sous le nom de *Kalmouks*, et qu'on devrait plutôt appeler *Kalmaks*. D'anciennes traditions, seuls monumens que nous ayons ici pour nous conduire, nous apprennent que long-temps avant Tchinguis la partie la plus nombreuse des Elètes fit une expédition vers l'occident, s'engagea dans des défilés du Caucase, et qu'on

n'en entendit plus parler depuis. On blâma d'abord ceux de leurs compatriotes qui ne les avaient pas suivis; leur prudence, comme il est trop ordinaire, fut taxée de pusillanimité, et on les appela par dérision *Kalimaks*, c'est-à-dire gens qui sont restés en arrière. C'est à ce reproche qu'ils doivent le nom sous lequel ils sont le plus généralement connus aujourd'hui.

Ils prétendent avoir autrefois occupé le pays qui s'étend entre le Kokonor et le Thibet, et sont partagés, au moins depuis la dissolution de la monarchie mongole, en quatre principales tribus, celles des Khochotes, des Derbètes, des Torgoutes et des Zounngares.

La tribu des Khochotes, moins nombreuse que les autres, s'estime cependant davantage, fière de son ancienneté et de sa première gloire. Ces Kalmouks quittèrent le nom d'*Élètes* pour celui de *Khochotes*, qui signifie vaillans guerriers, titre qui leur fut donné ou qu'ils s'arrogèrent après une victoire complète remportée par eux sur les Mongols. Ils se sont maintenus dans les environs du Thibet et sur les bords du Kokonor ou lac bleu. Leurs chefs se regardent comme des descendans de Tchinguis : la dynastie de ces princes

porte le nom de *Galgas*, et ce sont eux que les Chinois désignent par celui de *Kalkas*.

Si les Khochotes attribuent l'origine de leurs princes à un conquérant, les Derbètes, plus orgueilleux encore, font descendre les leurs du ciel même. Un enfant divin fut trouvé autrefois sur le bord d'un lac : devenu grand, il régna sur eux avec sagesse, combattit vaillamment à leur tête et les rendit toujours victorieux : il fut le père de la race qui les gouverne encore. Cette tribu abandonna, dans des temps de troubles, les gras pâturages du Kokonor, et se retira sur les bords de l'Irtich. Une partie eut le malheur de se réunir aux Zoungares, dont elle partagea quelque temps la prospérité, pour être ensuite enveloppée dans une commune ruine : l'autre s'avança toujours plus à l'occident, s'approcha de l'Iaïk, gagna le Volga, et s'étendit enfin jusqu'aux bords du Don, où elle subsiste encore, au nombre de cinq mille familles, sous le commandement de ses princes héréditaires.

Les Torgoutes passent pour être sortis du Thibet. Ils se vantent d'avoir porté les armes sous Tchinguis-Khan, et ajoutent que ce prince, voulant reconnaître par une marque d'une entière confiance leur valeur et leur

fidélité, remit entre leurs mains l'un de ses fils, qui fut le père de leurs chefs. Unis longtemps aux Zoungares, ils errèrent dans les mêmes stèpes, et semblaient ne faire qu'une même nation. Enfin la dissension se mit entre les chefs, et ils se séparèrent en 1620. Les Torgoutes, conduits par leurs taiches [1], vinrent s'établir dans les stèpes voisines de l'Iaïk; mais, ayant appris que le Volga nourrit une plus grande abondance de poissons et que les stèpes qu'il arrose fournissent de plus gras pâturages, ils s'avancèrent jusqu'aux bords de ce fleuve, et se soumirent à la Russie sous le règne d'Alexis, père de Pierre Ier. Dans le sein d'une profonde paix, qu'ils n'avaient encore jamais goûtée, ils se multiplièrent jusqu'au nombre de soixante mille hommes; mais leur inquiétude et quelques sujets de plainte que leur donna la Russie, les dégoûtèrent du repos dont ils jouissaient. Il n'en est resté que six à sept mille aux environs du Volga. Les autres, en reprenant le chemin de leur ancienne patrie, perdirent un grand

[1] *Chefs, commandans.* Le véritable nom de cette dignité est *taidchi*. Le nom de *con-taidchi* ou *con-taiche* est le titre d'une souveraineté encore plus respectable, et ce titre est ordinairement conféré par le dalai-lama.

nombre des leurs par la fatigue, la misère et les armes des Kirguis [1].

Les Zoungares, par leur éclat passager et leurs malheurs, méritent de nous occuper quelques instans.

[1] Ce fut en 1771 que les Kalmouks, sous la conduite du vice-khan Oubacha, quittèrent le territoire de la Russie, et s'enfuirent vers la Mongolie. Une armée russe commandée par le général Traubenberg les poursuivit, mais inutilement; dans les stèpes des Kirguis, les Russes et les Kalmouks perdirent beaucoup de monde : une bataille meurtrière qui eut lieu entre les deux nations ne décida rien, et les Kalmouks, après avoir bravé des dangers de toute espèce, atteignirent enfin le territoire chinois; mais ils perdirent plus des deux tiers de leurs troupes et presque tous leurs troupeaux. *Voyez* les Mémoires des missionnaires, la Relation allemande de Ritchkof et les Voyages de Bergmann. Les rapports russes évaluent le nombre des émigrés à 40 mille tentes; mais M. Bergmann présume avec raison que ce nombre est beaucoup trop faible, et il le porte à 70 ou 75,000, ce qui formerait une population de 4 à 500,000 ames. Depuis cette fuite les Kalmouks qui étaient restés en Russie furent traités avec plus de rigueur qu'auparavant. L'empereur Paul leur a rendu leurs anciens privilèges. Il a nommé le taidchi de la horde des Kalmouks Derbètes vice-khan de tous les Kalmouks, et il a assigné à ce chef des revenus considérables; il leur a aussi rendu leur tribunal. *D.*

CHAPITRE II.

Des Kalmouks Zoungares.

Les Zoungares ou Zoungores composaient la plus nombreuse des nations kalmoukes. Errans, comme toutes les tribus de la même race, ils parcouraient les déserts qui séparent la Chine de la Russie, et qui forment une épaisse barrière entre ces deux puissantes dominations, l'une la plus grande du monde, et l'autre la plus peuplée. Les princes des Zoungares avaient leur résidence sur les beaux plateaux qui environnent la partie supérieure de l'Ili, fleuve qui tombe dans le Balkhak-nor, vers le 36e degré de latitude.

Cette nation, long-temps faible, parce que, divisée sous plusieurs chefs, elle était la victime de leurs dissensions, acquit des forces dans le silence, et dès le moment qu'elle se fit connaître elle porta la terreur chez ses voisins.

Ce fut un prince habile, vaillant, ambitieux, qui tira ses sujets de l'obscurité. Il s'appelait *Tsagan-Araptan*. Ses prédécesseurs n'avaient été décorés que du titre de taiches;

il prit celui de contaiche, qui chez ces peuples indique une plus grande puissance et répond à la dignité impériale. En affectant ce titre, il contractait l'engagement de le soutenir. Il prit plusieurs villes de la Boukharie, il força les Kirguis à se reconnaître tributaires, traversa le désert de Sable, surprit les Tangoutes, défit une horde de Kalmouks dépendante de ce peuple; ravagea la capitale du dalai-lama, et, sans respect pour ce pontife-roi, il mit à contribution toute la belle contrée qui compose ses états. Chargé des richesses que tant de nations différentes avaient portées en offrande à ce prêtre couronné, il courut à de nouvelles entreprises, et mourut en faisant la guerre aux Chinois.

Haldan-Tchéren, son fils, eut la même vaillance avec autant d'ambition. Il acheva de soumettre toute la Boukharie, conquit la souveraineté de Tachkent et le Tourkestan, et subjugua la grande horde des Kirguis; il menaçait de réduire les deux autres sous sa puissance, et il força la Chine d'acheter de lui la paix. Peut-être eût-il bientôt employé l'or qu'il en avait reçu à lui faire de nouveau la guerre; mais il mourut en 1746.

Ses sujets commençaient à prendre quelque connaissance des arts utiles à un peuple guer-

rier. A l'aide de quelques ouvriers fugitifs de la Russie ils exploitaient des mines; ils savaient fabriquer de la poudre [1] et faire des armes à feu. Un Suédois qu'ils avaient fait prisonnier leur avait même appris à fondre du canon; mais ces foudres, portés sur le dos des chameaux, n'étaient guère que de vains épouvantails, et faisaient plus de bruit que d'effet.

Haldan avait laissé pour successeur son fils Tsébek-Dorjou : ce jeune prince, qui n'avait guère que seize ans, déplut à la nation. Les nobles s'assemblèrent pour faire le procès à leur souverain : ils lui reprochaient une conduite tyrannique, et l'accusèrent même d'avoir formé le projet de les faire mourir. Le prince fut déposé; on lui creva les yeux, on l'envoya en exil dans la petite Boukharie, où depuis il fut poignardé. On ne peut savoir s'il méritait son sort; on voit seulement qu'il existait dans la nation un pouvoir intermédiaire capable d'en imposer aux injustes sou-

[1]. Ils faisaient bouillir de la fleur de salpêtre dans une forte lessive de cendres de peuplier ou de bouleau, et la laissaient ensuite se cristalliser. Ils pilaient ce salpêtre avec deux parties de soufre et autant de charbon de broussaille. Ils mouillaient ce mélange et le remuaient dans une chaudière, sur un feu de charbon, jusqu'à ce que la poudre commençât à se grener.

verains; mais ce pouvoir, terrible contre le faible Tsébek, eût fléchi devant son père et son aïeul.

Les grands mirent à la place de Tsébek un de ses frères âgé de trente ans. Il se nommait *Lama-Darja;* mais son parti le décora des noms *d'Erdeni-Lama-Batour-Khon-Taidji*. On dit que cela signifie père sacré, vaillant et bon prince.

Mais le vaillant et bon prince, qui n'avait encore donné aucune preuve de vaillance ni de bonté, avait eu pour mère une concubine obscure. La tache de son origine maternelle aurait dû l'éloigner de la souveraineté, qui appartenait de droit au noïon Débatchi[1], issu des anciens souverains. Débatchi sentit que ses droits étaient un crime aux yeux de l'usurpateur : il alla chercher un asile chez les Kirguis, et fut accompagné dans sa fuite par un autre noïon, nommé *Amourzanan*.

Débatchi fuyait, mais pour porter des coups plus sûrs au fils de la concubine. Du fond de sa retraite il se ménagea des intelligences chez les Zoungares, en fit rougir quelques-uns d'obéir à son rival, et souffla de loin le feu de la haine qui l'animait. Quand il crut son parti assez fort, il ne songea plus

[1] Les noïons sont des descendans de souverains.

qu'à satisfaire sa vengeance et son ambition. Quelques Kalmouks l'avaient suivi; d'autres venaient chaque jour lui offrir leurs services; un plus grand nombre ne restait auprès de Lama-Darja que pour travailler de plus près à sa perte. Débatchi quitte la horde des Kirguis; suivi de quelques troupes de cette nation et de ses Kalmouks, il surprend les Zoungares pendant la nuit, les bat, tue son rival et se fait déclarer souverain, bien plus par le droit des armes que par celui de sa naissance.

Pendant que Débatchi était avec Amourzanan chez les Kirguis, il lui avait fait les plus magnifiques promesses; mais, comme il arrive ordinairement, une fois revêtu du pouvoir, il les eut bientôt oubliées. Sans doute il ne sentait pas assez le danger et l'incertitude de sa situation, ni tout le mal que pouvait lui faire un nouvel ennemi. Il n'avait pu détruire tous les restes du parti qui avait élevé Lama-Darja; devenu maître des Zoungares par la force des armes, ses ennemis ne voyaient en lui qu'un usurpateur; quelques noïons refusaient de le reconnaître; la nation se divisait en des partis différens, et le plus grand nombre de ces partis lui était contraire.

Amourzanan avait bientôt reconnu qu'il ne

lui restait d'autre moyen de satisfaire son ambition que celui de la révolte; il vit avec joie s'allumer dans sa patrie le feu de la discorde, se plut à l'attiser et prépara lui-même la ruine de sa nation. Imprudent! qui ne prévoyait pas que lui-même y serait entraîné. Il attaqua Débatchi, fut défait et chercha une retraite à la Chine.

On y avait appris à redouter les Zoungares, on cherchait à profiter des troubles naissans parmi eux. Amourzanan fut regardé comme un instrument utile, mais dangereux, qu'on se promettait bien de briser quand il ne serait plus nécessaire. On lui fit à la cour de Pékin le plus favorable accueil; il reçut de l'empereur Kien-Long le titre de prince du premier rang. Il demanda des forces pour porter la guerre dans la Zoungarie; c'est ce qu'on désirait, et on s'empressa de le seconder. On flattait son ambition, on lui fit envisager la puissance souveraine comme le prix de la victoire; et il partit avec une puissante armée et les plus hautes espérances.

Elles ne furent pas trahies par le sort des armes : Débatchi osa risquer la bataille contre l'armée chinoise, fut battu, et chercha un asile dans Kachgar, la première ville de la petite Boukharie.

Mais Amourzanan se confiait en vain sur les promesses des Chinois. Cette nation politique sentait trop bien que, en le mettant à la tête des Zoungares, elle se donnait un nouvel ennemi, plus inquiet, plus entreprenant, plus dangereux que celui dont il venait de la délivrer. Elle avait tout promis pour exciter son courage, dès-lors bien résolue de ne rien tenir. Débatchi, que les habitans de Cachgar eurent la lâcheté de livrer aux Chinois, n'attendait que la mort; il fut reçu de Kien-Long comme un ami : ce prince ne pensait plus, après l'avoir affaibli, qu'à l'opposer à son rival. Amourzanan, quelque temps trompé, reconnut enfin qu'il était le jouet d'une cour artificieuse. Il venait de la servir, il résolut de la combattre. Les Zoungares qui étaient unis à l'armée chinoise se laissèrent gagner; il tomba sur un corps de Chinois qui le regardaient encore comme un ami : ce ne fut pas un combat; comme ils étaient loin de craindre cette attaque, ils ne purent se défendre, et l'on n'eut que la peine de les égorger.

Le perfide, après cette victoire, ou plutôt après cet attentat, se retira sur les bords de l'Ili. On envoya contre lui une armée; mais il avait eu le temps de rassembler les Zoungares dispersés : il fut vainqueur, et prit le

titre de contaiche des Zoungares, qu'il ne garda pas long-temps.

Plusieurs chefs refusèrent de le reconnaître parce qu'il n'était pas de la race des souverains; des nobles zoungares, qui avaient été retenus à Pékin, y reçurent des caresses, des présens et la liberté; ils ne rentrèrent dans leur patrie que pour s'opposer aux prétentions d'Amourzanan, pour séduire ses amis, pour débaucher ses troupes. Son parti diminuait chaque jour, et il n'était plus en état de résister aux forces de la Chine. Une armée plus nombreuse que la première vint l'attaquer; il fut défait et se retira chez les Kirguis.

Les Zoungares, affaiblis et toujours harcelés par les Chinois, se dispersèrent: les Kirguis, autrefois subjugués par eux, profitèrent de l'occasion de se venger et les attaquèrent souvent avec succès. Quelques nobles zoungares, voisins de la Russie, se donnèrent à cette puissance avec leurs vassaux, pour éviter une entière défaite et la captivité. Des troupes considérables, conduites par leurs noïons, suivirent cet exemple. Ceux qui voulurent conserver leur religion furent réunis aux Torgoutes qui vivent près du Volga, dans le gouvernement d'Astrakhan : un plus petit nombre, qui consentit à recevoir le baptême,

fut envoyé à Stavropole, ville fondée en 1738 dans le gouvernement d'Orenbourg pour servir d'asile aux Kalmouks devenus chrétiens.

Amourzanan ne se croyait pas en sûreté chez les Kirguis, à qui là cour de Pékin ne cessait de le demander: il s'éloigna de ses protecteurs, trop naturellement portés à la perfidie, et que l'intérêt et la crainte engageaient à le trahir. Errant quelque temps de solitudes en solitudes, de montagnes en montagnes, presque seul, manquant de tout, également tourmenté par la terreur et par le besoin, et toujours suivi de près par des partis de Chinois et de Mongols qui ne cessaient de le chercher, il ne vit plus de recours que dans la protection des Russes, entra dans la Sibérie, fut attaqué bientôt après de la petite-vérole et mourut dans l'humiliation.

Sa femme, fille de Haldan-Tcheren, était venue le joindre dans son dernier asile. Elle avait été mariée en premières noces au frère aîné d'Amourzanan, et en avait eu un fils qui la suivit dans sa retraite. Tous deux furent envoyés près du Volga dans la horde des Kalmouks non baptisés. La princesse mourut en 1761 à Saint-Pétersbourg, où elle était venue témoigner sa reconnaissance à l'impératrice Elisabeth.

La cour de Pékin avait déjà demandé Amourzanan aux Russes, avant même qu'il eût choisi chez eux une retraite. Elle le redemanda de nouveau avec les plus fortes instances, lorsqu'elle sut qu'ils lui avaient accordé un asile. Il y était encore redouté même dans sa détresse, et la nouvelle de sa mort y répandit la joie sans y éteindre le désir de la vengeance. Les Chinois voulaient qu'on leur livrât le corps de cet ennemi pour faire subir publiquement à son cadavre insensible tous les supplices qu'ils lui auraient infligés s'il était tombé vif entre leurs mains; mais le gouverneur de Tobolsk crut qu'il y aurait de la bassesse à trahir, même après sa mort, un prince qui avait imploré sa protection, et à livrer ses dépouilles aux insultes de ses ennemis. Il offrit seulement de faire voir deux fois le corps d'Amourzanan sur la frontière; la première fois à des envoyés choisis de la nation mongole, et la seconde aux députés chinois, à qui la cour de Pékin voudrait accorder sa confiance. Cette proposition fut acceptée.

Ainsi fut dissipée la puissance des Zoungares; la stèpe qu'ils avaient occupée resta déserte. On avait pu craindre quelque temps qu'ils ne fissent éprouver à l'Asie les maux

que lui avaient causés Tchinguis et Tamerlan : à peine reste-t-il d'eux sur quelque coin de la terre un faible souvenir.

Les restes de cette nation pouvaient au moins goûter la paix et le bonheur dans l'asile qu'ils avaient obtenu; mais en 1773 la plus nombreuse et la plus riche partie des Zoungares et des Torgoutes, mécontente de l'administration russe, prépara sa fuite en secret et l'exécuta sans qu'on eût aucun soupçon de ce dessein. On envoya trop tard des troupes pour les arrêter; d'ailleurs la force des armes est un mauvais moyen de retenir auprès de soi des amis qu'on a eu l'imprudence d'aliéner. Un grand nombre de ces émigrans furent pillés, dépouillés, massacrés par les Kirguis : le reste, dit-on, n'a pas eu lieu de se féliciter de s'être mis sous la protection, ou plutôt sous la domination de la Chine. Il est en effet bien vraisemblable que cet empire défiant, après avoir craint si long-temps les entreprises et l'humeur remuante des Zoungares, les aura mis hors d'état d'être redoutables à l'avenir.

CHAPITRE III.

Extérieur des Kalmouks.

En peignant les traits des Mongols, nous avons fait connaître ceux des Kalmouks : ces deux nations, ne formant qu'une même race, ont la même conformation, ou, si l'on veut, la même difformité ; mais la physionomie ouverte des Kalmouks annonce la franchise de leur caractère. Ils plaisent, parce qu'ils inspirent la confiance, et quand on a l'habitude de vivre avec eux, il en est beaucoup que l'on cesse de trouver laids. Leur stature est petite et grêle ; ils ne s'élèvent jamais au-dessus de la taille moyenne, et tous ont les jambes arquées. Leurs femmes, comme celles des Mongols, ont quelquefois les traits assez fins et ne sont pas toutes indignes de plaire ; mais elles ont rarement l'agréable embonpoint, d'où résultent ces formes coulantes et ces contours arrondis qui font le charme d'un beau corps. La maigreur, chez cette nation, est commune aux deux sexes ; les plus riches même, qui coulent dans l'abondance et dans une sorte de mollesse une vie entièrement

oisive, n'ont qu'un embonpoint fort médiocre. On ne peut attribuer cette constitution à la nourriture et aux fréquens exercices des Kalmouks, puisque souvent les Kirguis et les autres Tatars vagabonds, qui mènent un genre de vie à-peu-près semblable, sont privés, par une graisse excessive, de la faculté d'agir.

Quoique les Kalmouks soient les plus barbus des Mongols, ils ont encore beaucoup moins de barbe que n'en ont communément les Européens. Ils la rasent ou l'extirpent en l'arrachant, et ne réservent ordinairement qu'une moustache fort mince, et souvent même qu'un petit bouquet au-dessous de la lèvre inférieure. Leurs lamas et leurs moines laissent croître seuls les poils clair-semés qui leur naissent au menton et sur les joues. Les mères ont soin d'arracher le petit nombre de poils qui naissent sur le corps de leurs enfans.

Ces enfans ont, au moins jusqu'à la dixième année, un air cacochyme et la figure encore plus difforme que celle de leurs pères : ce n'est qu'en grandissant que leurs traits s'adoucissent et se rapprochent un peu de ce que nous appelons de la régularité.

Ils ont en naissant la peau assez blanche; mais comme on les laisse courir, se reposer,

dormir tout nus au soleil, au vent et dans l'atmosphère enfumée des huttes; comme les hommes même conservent à tout âge l'habitude de dormir au soleil ou dans la fumée, couverts d'un simple caleçon, ils contractent une teinte d'un brun jaunâtre, qui altère la couleur naturelle de leur peau. Les femmes, qui se tiennent presque constamment à l'abri de l'air et des rayons du soleil, conservent leur blancheur qui relève encore l'opposition de leurs cheveux d'un noir éclatant, et le filet noir de leurs sourcils. M. Pallas les compare avec beaucoup de justesse aux peintures chinoises, auxquelles elles ressemblent aussi par les traits.

Les races les plus difformes à nos yeux peuvent aisément s'embellir en se croisant, et l'on a remarqué qu'il naît communément de très-beaux hommes de l'union du sang russe ou tatar avec le sang mongol. Il n'est peut-être pas aussi vrai que les races les plus parfaites s'abâtardissent et dégénèrent par le défaut du mélange, puisqu'on a trouvé la beauté dans des îles fort resserrées de la mer du Sud.

CHAPITRE IV.

Habillement des Kalmouks.

L'HABILLEMENT des hommes qui jouissent de quelque aisance consiste en une chemise qui ne descend guère au-dessous des reins, et qui est ouverte comme un peignoir, et en deux ou trois tuniques d'étoffe de coton ou de soie, qui ne tombent pas tout-à-fait jusqu'aux genoux. Ces tuniques ont des manches étroites; elles s'arrêtent sur l'estomac avec de petits boutons, et se serrent sur les reins avec une ceinture.

Par-dessus tous ces vêtemens on met une robe fort ample qui descend jusqu'au jarret, et dont les longues manches, larges par le haut, se rétrécissent et viennent serrer le poignet. Quelquefois on laisse flotter cette robe, quelquefois on l'arrête avec la ceinture.

Les larges caleçons des Kalmouks sont faits de toile ou d'une étoffe de coton et de soie; ils couvrent en partie les bottines. Les pauvres n'ont que des culottes de peau, et leur habit de toutes les saisons est une peau de mouton grossière dont en hiver ils tournent le poil

en dedans, et en dehors pendant l'été. Ils n'ont d'ailleurs ni chemises ni tuniques.

Il ne faut pas croire qu'il n'y ait pas de luxe dans ces habillemens si simples pour la forme. Puisque les Kalmouks connaissent les richesses, il faut bien qu'ils connaissent le luxe. Leurs pelisses sont doublées de ces peaux d'agneaux morts-nés, d'un noir éclatant et si recherchées en Europe, ou du moins d'agneaux morts en hiver, et dont le poil est encore lisse et lustré. Souvent ils les doublent de pelleteries encore plus précieuses. Ils estiment aussi les peaux des jeunes poulains; et, quand elles sont d'un beau noir et d'un lustre brillant, elles coûtent chez eux près de cent écus. Les pelisses sont garnies, sur les coutures des épaules et des manches, d'un passement de crin.

Les hommes ont la tête rasée : ils ne conservent sur le sommet qu'une houppe de cheveux dont ils font une tresse. Les personnes de distinction et surtout les jeunes gens partagent cette houppe en plusieurs nattes. Ce genre de coiffure est aussi celui des Toungouses et des Manjours, et les Chinois ont été forcés de l'adopter depuis qu'ils ont été subjugués par ce dernier peuple ; car la politique des souverains manjours a été de

supprimer toutes les marques de distinction qui séparaient la nation vaincue de la nation victorieuse, et qui entretenaient la haine entre elles. On voit des Kalmouks qui ménagent autour de leur tresse une couronne de cheveux, semblable à celle que portent quelques moines de l'église latine.

On rase la tête des garçons dès leur première enfance; mais on a grand soin de conserver les cheveux des filles. Quand elles ont atteint l'âge nubile, on leur tresse en une seule natte tous les cheveux du derrière de la tête, et ceux de devant sont distribués en un grand nombre de petites nattes. On rassemble quelquefois ces nattes sur la tête; mais il est plus ordinaire de les laisser flotter librement sur le dos et sur les épaules.

Les garçons restent nus dans toute leur enfance; ils se contentent même, dans leur jeunesse, de porter des caleçons pour tout vêtement; mais les jeunes filles sont toujours couvertes au moins d'une tunique.

Les bonnets sont ordinairement de drap jaune, et se terminent par une houppe de soie rouge, ou du moins par une pièce d'étoffe de la même couleur; car c'est le jaune et le rouge qui font reconnaître les sectateurs du lamisme. Ces bonnets ne couvrent pas les

oreilles; ils les rabattent et contribuent à les agrandir et à les écarter encore plus de la tête. C'est peut-être même cet usage, continué pendant un nombre de générations inappréciable, qui a insensiblement déformé, détaché, alongé les oreilles des nations mongoles. Comme les bonnets sont toujours marqués des deux couleurs consacrées à la religion, ce serait une profanation de les poser à terre, de les jeter négligemment, de les exposer à quelque souillure. Un Mongol ne peut toucher à son bonnet qu'avec une sorte de vénération; un moment de distraction, de négligence peut le rendre sacrilège; tant la superstition se plaît à multiplier les crimes!

Ces bonnets sont communs aux deux sexes; mais les hommes, prêtres ou laïcs, portent en été des espèces de chapeaux, dont les bords rabattus sont contenus par des fils de fer. Ils sont faits de plusieurs étoffes doubles, ou d'un feutre recouvert d'une simple étoffe.

L'habit des femmes diffère peu de celui des hommes. Les caleçons sont les mêmes; la chemise se ferme autour du cou et se boutonne sur la poitrine; la robe de dessus est plus longue, les manches en sont plus étroites, l'étoffe en est plus fine et plus légère, le travail plus recherché. Elles la recouvrent

d'un long manteau sans collet et sans manches : il est d'une étoffe de soie, souvent enrichie d'or et d'argent, et presque toujours relevée d'une broderie de différentes couleurs. Jamais ce manteau n'est arrêté par la ceinture; il se boutonne par devant et se relève à grands plis par derrière. Elles ont encore en hiver une pelisse longue et légère qui sert bien plus à la parure qu'à garantir du froid, et qu'elles rejettent et laissent flotter par-dessus les épaules.

Elles portent des bottines comme les hommes. Les plus riches en ont de maroquin rouge; jamais elles n'en portent de jaunes, parce que ce serait une profanation de fouler la terre avec la couleur sacrée, ou de risquer que cette couleur respectable fût souillée par la boue. Les femmes et les filles épuisent leur adresse à parer leurs bonnets de broderies. Elles portent des pendans d'oreilles; et se teignent les joues du rouge que leur apportent les marchands étrangers. D'ailleurs les filles sont vêtues comme les hommes, et ne se distinguent que par la longueur de leurs cheveux; l'élégance de leurs bonnets et la légèreté de leurs étoffes.

CHAPITRE V.

Habitations des Kalmouks.

Il faut à un peuple pasteur des habitations mobiles. Les Kalmouks ont des tentes ou huttes de feutre dont le toit se termine en forme d'entonnoir renversé. Elles se démontent aisément et peuvent se replier en un petit volume. Comme ils n'ont pas de chariots, il faut que leur bagage cause peu d'embarras : on donne à la carcasse de ces huttes, et au feutre dont elle est couverte, toute la légèreté possible; mais on ne peut empêcher qu'une habitation ne fasse la charge de deux bœufs ou d'un chameau. Ces tentes doivent être assez vastes pour contenir une famille entière, assez épaisses pour ne pas laisser pénétrer le froid, assez solides pour résister à la pluie et aux vents.

La carcasse consiste en un treillage d'osier qui se divise en plusieurs pièces, dont chacune a six pieds de large sur cinq de hauteur; mais les baguettes qui forment chacune de ces pièces peuvent se rapprocher et ne font alors qu'un faisceau. Lorsqu'on veut dresser

la tente, on écarte les barreaux, on range en cercle les différentes pièces, et on les fixe avec des cordons de laine ou de crin. Ce treillage qui compose les murs est couronné de deux cerceaux destinés à recevoir et à contenir les branches qui formeront la carcasse du toit. On tapisse de feùtre cette carcasse, et le feutre du toit recouvre de la longueur d'une aune celui des murailles. Les plus riches garnissent en hiver leur tente d'un double feutre ; les autres en doublent la couverture avec des nattes. Les portes ont deux battans et sont recouvertes d'une portière piquée. L'ouverture supérieure, pratiquée au milieu du toit, et qui donne l'issue à la fumée, est surmontée de deux arcs d'osier qui se croisent et supportent une pièce de feutre qu'on oppose au vent : on peut, quand le feu est éteint, la rabattre de l'intérieur même de la tente au moyen d'une perche, et on est alors parfaitement renfermé.

Les habitations des princes sont les mêmes que celles des derniers des Kalmouks, ou du moins elles n'en diffèrent que par la couleur, qui est blanche, et par les ornemens intérieurs. Quoique dans la plupart des stèpes on manque absolument de bois et qu'on n'y puisse faire qu'un feu de fumier de vache, on

curieux d'en imposer aux autres par un éclat emprunté; et, s'il vous arrive de le trouver nu, vous lirez encore les preuves de sa vanité sur les dessins dont il charge sa peau.

CHAPITRE VI.

Richesses des Kalmouks.

Les richesses des Kalmouks consistent dans leurs troupeaux. Les riches ont depuis cent jusqu'à mille pièces de bétail, et au-delà ; mais on peut vivre dans une honnête médiocrité quand on possède dix vaches avec un taureau, et huit jumens avec un étalon. On joint quelques moutons à ces troupeaux de gros bétail.

Les grands et les prêtres possèdent seuls des chameaux. Ils sont de l'espèce des chameaux à deux bosses, les seuls qui paraissent originaires de l'Asie ; ceux qui n'ont qu'une seule bosse sont naturels à l'Arabie et à l'Afrique. Les chameaux asiatiques sont de très-mauvaises montures et doivent être réservés pour porter des fardeaux. Leur pas vacillant et la dureté de leur trot font éprouver à celui qui les monte de si rudes secousses, qu'il semble qu'on lui arrache les entrailles.

Ces animaux multiplient peu dans les déserts que parcourent les Kalmouks. Ils y sont difficiles à élever, et leur délicatesse exige de grands soins. On les tient pendant l'hiver sous la garde des pâtres; car la nature, en leur accordant la hauteur de la taille la plus imposante, leur a refusé des armes, et ils sont incapables de se défendre contre les loups. Dans les grands froids on les couvre de feutre ou de nattes; on leur construit même des abris couverts de toits pour les garantir du vent; mais toutes ces précautions ne peuvent encore prévenir les nombreuses maladies auxquelles ils sont sujets, et souvent le propriétaire les voit périr en grand nombre après une langueur de six mois entiers [1].

L'humidité de la saison et celle des pâtu-

[1] M. Bergmann, qui a vécu quelque temps parmi les Kalmouks, assure que l'opinion qu'on a sur la délicatesse des chameaux est fausse; que ces animaux supportent bien le froid dans les stèpes, et que les hivers rudes enlèvent moins de chameaux que de chevaux, de vaches et de brebis. D'après cet auteur, les chameaux coûtent actuellement moins que les chevaux, et ne se payent que trente ou quarante roubles. Leur poil sert à faire des cordes et des sangles; leur lait donne une odeur aromatique au thé : il n'y a que le peuple qui mange la chair de chameau; enfin la graisse de ces animaux devient blanche comme la cire et fait de bonnes bougies. *D.*

rages leur causent des diarrhées mortelles; la moindre blessure, les coups les plus légers font naître dans leurs chairs des ulcères incurables. Les insectes les tourmentent au dehors; ceux qu'ils avalent avec les feuilles du chêne ou du bouleau pullulent dans leurs entrailles, les rongent, les détruisent. Vers la fin de mars, après le temps du rut, ils se dépouillent de tout leur poil; alors leur peau nue reste sans défense contre la piqûre du scorpion-araignée, qui les fait périr en moins de huit jours. Ils sont maigres et débiles dans cette saison, et leurs bosses deviennent flasques et pendantes comme des lambeaux de chair velue : elles ne reprennent leur fermeté et leur rondeur que lorsque la nourriture, plus abondante en été, a fait recouvrer à l'animal son premier embonpoint.

Les Kalmouks aiment beaucoup le lait des chameaux : il est gras, épais, et empreint du sel dont se couvrent les pâturages dans la plupart des stèpes. La sueur même des chameaux dépose sur leur peau un sel que les moutons sont avides de lécher.

Les chevaux des Kalmouks sont petits, et trop faibles, trop indomptables pour le trait; mais on n'en connaît pas de plus vifs, et ils se fatiguent difficilement sous le cavalier. Ils

peuvent galoper pendant une longue course, et passer deux jours entiers sans boire. Leur sabot est si dur, qu'il n'est pas besoin de les ferrer. Dans ces pays où les chevaux sauvages vivent et se propagent en grand nombre sans le secours de l'homme, les chevaux domestiques sont abandonnés eux-mêmes à la nature. On leur fend les naseaux afin qu'ils respirent avec plus de liberté, et ne s'essouflent pas aisément dans les grandes courses qu'on leur fait entreprendre. On ne réserve qu'un petit nombre de chevaux entiers qu'on ne sépare jamais des jumens : ils sont les gardiens du troupeau et le défendent avec intrépidité contre les loups. De riches Kalmouks des stèpes du Volga possèdent des troupeaux de trois à quatre mille chevaux.

On commence à dompter un jeune cheval avant qu'il ait accompli sa seconde année. On ne lui met pas d'abord de selle; on se contente de le ceindre au milieu du corps d'une forte sangle à laquelle se tient le cavalier. S'il résiste, on lui jette des lacets entre les jambes, on le renverse; l'écuyer se place, on délie les pieds de l'animal et on le fait relever. L'écuyer ne pense qu'à se tenir ferme, il abandonne le cheval à toute sa fougue et le laisse s'emporter dans la stèpe jusqu'à ce

que la fatigue l'oblige à ralentir sa course : alors, au lieu de lui donner du repos, il le pousse, lui fait sentir le fouet, et ne lui donne aucun relâche qu'il ne le voie presque excédé. Il lui permet enfin de s'arrêter, le selle, le bride, le force à marcher encore quelque temps d'un pas modéré, et l'animal est dompté pour toujours [1].

Le gros bétail est grand et vigoureux, et ne le cède pas à celui de la Podolie et de l'Ukraine. Les taureaux servent de bêtes de somme. Les vaches, ainsi que les jumens, ne fournissent de lait que pendant qu'elles allaitent leurs petits. On a soin de tenir le veau ou le poulain éloigné de la mère pendant le jour, et c'est alors qu'on la fait traire. Il faut ordinairement lui présenter son petit pour l'empêcher de retenir son lait : on est même quelquefois obligé de le laisser teter quelques ins-

[1] Les Kalmouks ont des chevaux de chasse qui poursuivent le gibier avec autant d'agilité et d'adresse que nos chiens de chasse. On s'en sert surtout pour chasser au lièvre, à la chèvre sauvage, au renard et au loup. Un bon cheval de chasse est, après un bon cheval de course, ce que les Kalmouks estiment le plus au monde. Les grands troupeaux de chevaux commencent à devenir rares. Celui qui a cent chevaux passe pour un homme riche, et il y a peu de troupeaux ou *tabounes* de trois mille. *D.*

tans; mais on ne le lui abandonne tout-à-fait que pendant la nuit. Les Kalmouks ont observé que cette diète austère rend les veaux et les poulains plus capables de soutenir le jeûne auquel ils seront exposés pendant l'hiver.

Les moutons des Kalmouks sont de l'espèce qu'on trouve dans toute la grande Tatarie, espèce qui s'élève à une taille bien supérieure à celle de nos moutons ordinaires [1] : elle se distingue par de grosses queues arrondies en forme de coussin, et pleines d'un suif aussi mou que du beurre. Ce caractère particulier aux moutons kalmouks, et qu'on peut regarder comme l'excédant de la substance nourricière qu'ils prennent dans les riches pâturages de leurs stèpes, se perd quand ils sont transportés dans d'autres pays. La tête de ces moutons est fort arquée, et leurs oreilles pendantes rendent témoignage à l'antiquité de leur servitude. Leur laine grossière et mêlée de poils n'est propre qu'à faire du feutre. Il est rare que les femelles aient des cornes. On ne conserve qu'un belier pour cent brebis.

La chair de ces moutons, leur peau, leur suif, produisent un bénéfice assez considéra-

[1] Ils peuvent faire tous les jours trente verstes de chemin. *D.*

ble; mais ces animaux périssent en grand nombre pendant l'hiver. Les agneaux précoces, et les petits arrachés du ventre de leurs mères qu'on fait avorter, fournissent ces belles fourrures dont le poil n'est guère plus long que celui du velours, et dont le lustre égale celui du satin.

Les Kalmouks élèvent peu de chèvres. Enlevées depuis long-temps aux montagnes d'où elles sont originaires, et dégradées par une longue domesticité, elles ont les oreilles pendantes comme les moutons. Leur poil est long et moucheté.

Les troupeaux fournissent à la subsistance et à tous les besoins des Kalmouks. Ils en tirent, pour leur besoin, du lait et une sorte d'eau-de-vie, et, pour leur nourriture, du fromage, du beurre, de la viande. Les cuirs et les fourrures servent à leur chaussure, à leur habillement, à la fabrication de plusieurs ustensiles. De la laine et des poils, ils font des feutres, des matelas, des cordes et des sangles. Les nerfs leur fournissent du fil pour coudre les pelleteries, et des cordes pour les arcs. Au défaut de bois, ils font du feu avec le fumier. Enfin ces animaux sont pour eux ce que sont pour nous les métaux monnoyés: ils les livrent aux étrangers, et se procurent

en échange des étoffes, de la quincaillerie, du tabac, de la vaisselle, du thé, et tous les objets qu'ils ne savent pas fabriquer, ou que leurs stèpes leur refusent. Ils trouvent à-la-fois dans leurs bestiaux tous leurs besoins réels, la représentation de tous les objets de leurs désirs et le moyen de les satisfaire : aussi verrons-nous qu'ils en sont avares, comme un riche l'est chez nous de son argent, parce que leurs bestiaux et notre argent sont la même chose sous une forme différente, et parce que cette chose est tout ce qu'on veut qu'elle devienne.

CHAPITRE VII.

Vie errante des Kalmouks.

Nos richesses pécuniaires attachent l'avare auprès de son coffre-fort ; les richesses des Kalmouks les obligent à parcourir, pour les conserver, la vaste étendue des déserts. Il faut qu'ils changent souvent de place pour conduire leurs troupeaux dans de nouveaux pâturages. Aux approches de l'hiver, ils se transportent dans les contrées les plus tempérées de leurs stèpes où les herbes sont plus tard

desséchées par le froid, où la terre sera moins long-temps couverte de neige, où le printemps moins tardif amenera plus tôt une nouvelle verdure; mais, au retour de la belle saison, ils reconduisent leurs troupeaux dans les pâturages du Nord, soigneux de ménager pour l'hiver suivant ceux du Midi. Quelquefois dans ces voyages à travers les solitudes arides le bétail manque d'eau pendant des jours entiers [1].

Il est rare qu'on passe en été cinq ou six jours dans le même endroit. Des officiers sont chargés d'aller reconnaître et retenir les meilleures places pour les princes, leur cour, le lama, et pour la tente dans laquelle sont déposées les idoles. Le peuple choisit lui-même, dans les endroits qui lui sont abandonnés, les places qui lui conviennent le mieux. Des

[1] Autrefois les hordes kalmoukes occupaient en hiver les deux rives du Kuma, remontaient au printemps la stèpe du Nord, et au mois de mai la plupart des Torgotes passaient le Volga auprès de Sarepta, et s'établissaient, pour tout l'été, dans les stèpes entre le Volga et l'Iaïk : il ne restait en deçà du Volga que les hordes derbètes et quelques troupes de Torgotes; mais depuis que la plus grande partie des Kalmouks s'est enfuie du territoire russe, ceux qui sont restés ne peuvent plus traverser le fleuve qu'avec une permission spéciale du gouvernement. *D.*

chameaux et des taureaux portent tout le bagage.

Ces jours de marche ressemblent à des fêtes. Les femmes et les filles se parent de ce qu'elles ont de plus précieux, et relèvent leur teint de l'éclat d'un rouge emprunté. Comme elles doivent paraître en public, elles prennent de leur parure les mêmes soins que se donnent nos femmes pour briller dans les assemblées, ou pour se montrer avec avantage dans ces promenades où l'on se dispute de goût, de luxe et de beauté; car dans les stèpes sauvages on n'est pas moins animé que dans nos villes du désir de plaire.

Les femmes sont chargées, avec les jeunes garçons, de veiller sur les troupeaux et sur les bêtes de somme. Elles font retentir le désert de leur chant. Toutes sont à cheval. Les mères tiennent leurs enfans à la mamelle attachés sur leur sein; ceux qui ne tettent plus sont posés dans de grandes corbeilles liées à la croupe des taureaux, et ceux à qui l'âge permet de monter à cheval caracolent autour de la famille. Les enfans de distinction ont des selles garnies de quatre montans qui soutiennent sur leur tête un petit baldaquin.

Les hommes prennent les devants et charment l'ennui du voyage par le plaisir de la

chasse; mais, quand le temps est pluvieux, ils ne s'écartent pas de leurs familles, veillent sur leurs femmes et leurs enfans, et se tiennent prêts à débarrasser les bêtes de somme qui pourraient s'engager dans les bourbiers, ou à relever celles qui tomberaient dans des chemins glissans.

L'hiver est la saison où l'on s'arrête plus long-temps à la même place, et les valets s'écartent seuls pour mener au loin paître les troupeaux. Les bas-fonds et les lieux où croissent des joncs et des roseaux sont préférés pour y tenir les chameaux et le menu bétail à l'abri des vents les plus froids : dans les hivers les moins rigoureux on perd au moins le tiers des moutons. Les chevaux écartent eux-mêmes avec leurs sabots la neige dont l'herbe est couverte ; les brebis paissent après eux; mais si dans l'arrière-saison il survient une forte gelée après de grandes pluies ou des fontes de neiges, les animaux ne peuvent plus arracher l'herbe couverte d'une croûte de glace aussi dure que le marbre, et la perte devient générale.

On éprouve quelquefois un accident non moins funeste. Des ouragans impétueux s'élèvent et combattent dans la stèpe. La neige qu'ils y soulèvent tourbillonne dans l'air,

cache le ciel et répand sur la terre l'obscurité de la nuit. Les plantes desséchées, enlevées par les vents, se choquent, se réunissent, se séparent, se brisent, se rassemblent encore et roulent dans la plaine. Ce bruit étrange, les ténèbres, les flocons de neige qui les frappent, épouvantent les animaux. Ils se dispersent, fuient, toujours s'élançant plus avant dans le désert et toujours poursuivis par les objets de leur terreur. Personne n'a l'audace de se hasarder à leur poursuite; et quand la tempête est calmée, quand le jour est rendu à la terre, la neige, retombée sur la plaine, a brouillé toutes les traces de leur fuite; on se fatigue en vain pour les retrouver. C'est ainsi que les déserts fréquentés par les peuples nomades se sont peuplés de chevaux sauvages : c'est ainsi que le vent dissipe partout les fortunes sur lesquelles tant de projets et tant d'orgueil étaient fondés.

CHAPITRE VIII.

Nourriture des Kalmouks.

Ce n'est pas chez les nations nomades qu'il faut chercher la délicatesse des mets et la propreté de la table. Le service est dégoûtant chez les plus riches même des Kalmouks. On dit qu'une loi de Tchinguis-Khan défend de nettoyer la vaisselle avec de l'eau. Peut-être ce sauvage conquérant, accoutumé à conduire ses guerriers à travers des stèpes arides, voulait-il les forcer à ménager l'eau dont ils devaient avoir besoin pour leurs montures et pour eux-mêmes; peut-être aussi voyait-il dans la propreté la plus simple un commencement de mollesse qu'il ne pouvait trop se hâter de réprimer : il est certain du moins que sa loi est encore religieusement suivie. Les descendans des conquérans de l'Asie se contentent d'essuyer leur vaisselle avec des poignées d'herbe sèche ou avec quelques morceaux de feutre.

On sert la viande dans des plats de bois qu'on doit plutôt appeler des *auges*, et l'on voit une sale écume nager sur le bouillon.

Les convives se placent en rond autour d'un feutre et s'asseyent les jambes croisées. L'un d'eux tire l'auge devant lui, prend les viandes, les déchire avec les mains et les distribue. Chez les personnes de distinction on donne à chacun une écuelle de bois; mais, comme on n'a ni cuillères ni fourchettes, c'est toujours avec les mains qu'on remplit les écuelles et qu'on prend les viandes pour manger. On s'essuie avec de la raclure de bois que des valets portent à la ronde.

Blâmerons-nous les Kalmouks, parce que le choix de leurs alimens n'est pas le nôtre? Ils mangent de presque toutes les bêtes sauvages qu'ils peuvent attraper; des marmottes, des blaireaux malgré leur mauvaise odeur, des castors malgré leur goût marécageux, des loutres qui ont le même défaut, des loups-cerviers dont la chair est coriace, et même ces espèces de rats des déserts que les Russes appellent *sousliki*. Ce dernier mets fait les délices de leurs meilleures tables, surtout lorsqu'il est cuit avec du lait aigre; mais ils ont horreur de la belette et du chien, et ne mangent du loup et du renard que dans une extrême nécessité.

Les stèpes fournissent aussi leurs tables d'une grande quantité de racines bulbeuses et

de tiges délicates et nourricières : telles sont les racines d'un scorsonnère qui ressemble à des navets; les racines du cerfeuil bulbeux, dont le goût est fort agréable; les tiges laiteuses du salsifis barbu, et les tubercules à queue arrondie de la sagette commune, qui parvient dans ces stèpes à une grosseur inconnue dans nos contrées; les racines d'un roseau que les sangliers déterrent dans les marais, celles de la fumeterre bulbeuse, et l'oignon de la tulipe sauvage, qu'ils mangent cru et qu'ils trouvent délicieux [1].

Il est rare qu'ils tuent dans leur troupeau un animal sain : la religion même s'y oppose; car ils croient à la transmigration des ames, et l'ame d'un de leurs parens réside peut-être dans l'animal qu'ils sacrifieraient à leur appétit [2]. Il est vrai cependant qu'une ame non moins chère peut habiter le corps d'un animal qu'ils viennent de voler, et qu'ils se hâtent de tuer pour empêcher qu'on ne dé-

[1] Ils font grand cas d'une plante bulbeuse et farineuse qu'ils appellent *bodmanzaek ;* c'est la *sagittaria vulgaris* des botanistes. Elle abonde sur les bords du Volga. Séchée et broyée, elle fournit une farine semblable à celle du seigle. *D.*

[2] La loi leur permet de tuer tous les animaux pour se nourrir de leur chair. Aussi la viande est la principale nourriture de ce peuple. *D.*

couvre le vol. Sont-ils bien certains qu'il n'entre pas d'ames humaines dans le corps des moutons? Cependant ils les égorgent sans scrupule, et leur arrachent le cœur pendant qu'ils respirent encore. Ils en recueillent le sang; ils le mettent dans les boyaux avec du gruau et font cuire dans l'eau ces espèces de boudins. Il résulte de là que la conduite des Kalmouks ne s'accorde pas toujours avec leurs principes; mais auraient-ils seuls le privilège d'être toujours conséquens et de ne pas admettre des préjugés contradictoires?

On a écrit plusieurs fois qu'ils attachent à leur selle un morceau de chair de cheval, le laissent ainsi mortifier, et le mangent sans autre cuisson. C'est une de ces erreurs qui s'accréditent, parce qu'elles ont été répétées; mais il est certain que les Kalmouks ne mangent jamais de chair crue. Il est vrai qu'ils ont toujours un morceau de viande fraîche pendue à l'arçon de leur selle; c'est une petite provision de voyage, qu'ils font cuire quand ils s'arrêtent. Lorsqu'ils ont beaucoup de viande, ils en coupent des bandes fort minces, les font sécher à l'air ou à la fumée d'un feu modéré, et les réservent pour les temps de disette.

Ils font un grand usage du thé qu'ils font

bouillir avec de l'eau et du beurre. Comme il leur coûte fort cher, le bas peuple y supplée par les feuilles de diverses plantes sauvages. Ils craignent l'eau pure et la mêlent avec du lait aigre. Le lait de vache ou de jument fait leur boisson ordinaire; mais ils ne prennent jamais de lait cru, ni de lait frais.

Ils préfèrent celui de jument : le lait de vache, en s'aigrissant, reçoit de ses parties caséeuses un goût rance et désagréable. Il est vrai que celui de cavale a, dans sa fraîcheur, un arrière-goût d'ail; mais il le perd en fermentant. Plus fluide que le lait de vache, il ne donne ni crême ni caillé, et prend en fermentant une agréable saveur d'acide vineux. Il est alors sain, rafraîchissant; mais il enivre si l'on en prend avec excès. C'est en cet état que nous continuerons de l'appeler *koumisse:* c'était en été la principale nourriture des compagnons de Tchinguis-Khan; c'est encore aujourd'hui celle des Mongols et des Kalmouks.

Nous allons suivre avec M. Pallas les procédés qu'ils emploient pour faire subir au lait la première fermentation et pour en tirer ensuite une liqueur spiritueuse. Nous avons jusqu'à présent marché sur les traces de ce philosophe voyageur pour apprendre à connaître

les Kalmouks et pour les faire connaître à nos lecteurs : en continuant de le prendre pour guide, nous ne risquerons pas de nous égarer.

CHAPITRE IX.

Manière dont les Kalmouks tirent du lait une liqueur vineuse et une espèce d'eau-de-vie.

Les Kalmouks font cuire le lait dès qu'il est tiré. Ils le laissent ensuite refroidir, en le versant dans une grande outre où il reste toujours de vieux lait aigre en assez grande quantité pour aigrir le nouveau. On a soin de le remuer avec une spatule. Comme l'outre n'est jamais nettoyée, jamais rincée, il se forme contre ses parois intérieures un dépôt en forme de croûte; et c'est cette saleté même qui est nécessaire pour amener le lait à la fermentation vineuse. On n'a pu parvenir en Europe à ce résultat, parce qu'employant toujours pour ces expériences des vaisseaux bien propres, on trouvait dans les instrumens eux-mêmes un obstacle invincible au succès de l'opération.

Il suffit que le lait séjourne vingt-quatre

heures en été, et deux jours en hiver, dans ces outres corrompues, pour recevoir le degré de fermentation nécessaire. On ne peut pas l'abandonner; il faut être attentif à le remuer souvent avec la spatule. On enlève le beurre qui se forme de lui-même au-dessus du lait aigri, et on le réserve pour d'autres usages.

Le lait ainsi fermenté pourrait se nommer *vin de lait*; il reste à le conduire à l'état d'eau-de-vie.

On place sur le trépied une grande chaudière de fer, sous laquelle on n'entretient d'abord qu'un petit feu : elle contient environ quarante pintes, mesure de Paris. Après l'avoir bien lavée, on la remplit de lait fermenté jusqu'à deux doigts du rebord. On la ferme d'un couvercle de bois un peu bombé, et qui a deux ouvertures carrées. On lute les bords et les joints de ce couvercle avec de la bouse récente de vache, ou avec de l'argile.

Un autre chaudron plus petit sert de récipient; il est garni de son couvercle qui n'a qu'une grande ouverture et une petite ventouse, et dont le bord doit être exactement luté. On le place à côté du trépied dans le réfrigérant, qui est une auge pleine d'eau froide ou de neige.

Le tuyau qui conduit l'eau-de-vie de la grande chaudière dans le récipient est ordinairement fait d'une branche d'arbre recourbée en demi-cercle, et fendue dans sa longueur en deux parties égales : ces deux parties, après avoir été creusées en gouttière, se rejoignent exactement au moyen d'une peau écrue ou d'un boyau. Une des extrémités de ce tuyau s'adapte à la grande ouverture du récipient, et l'autre à l'une des deux ouvertures du couvercle de la grande chaudière : on lute bien exactement les deux bouts.

Lorsque tous ces préparatifs sont achevés on rend le feu plus vif, et l'on observe bien attentivement celle des deux ouvertures du couvercle de la grande chaudière qui n'a pas été bouchée. Une vapeur odorante qui s'exhale de cette ouverture fait aisément connaître quand le lait commence à bouillir ; alors on bouche soigneusement ce trou avec un bondon d'argile ou de bouse de vache, mêlée de sable et de cendre, et l'on diminue le feu. La petite ouverture du récipient reste toujours ouverte et laisse un passage à des vapeurs spiritueuses qui s'échappent en pure perte ; mais les Kalmouks, apparemment par préjugés, assurent que la distillation ne pourrait réussir sans cette ventouse. En moins

d'une heure et demie la vapeur commence à diminuer, et la totalité de l'eau-de-vie se trouve distillée.

Le lait de vache ne fournit qu'une trentième partie d'eau-de-vie, mais celui de jument en donne une quinzième. Cette eau-de-vie est beaucoup plus faible que celle de seigle et à plus forte raison que celle de vin. Elle est limpide, mais aqueuse, et ne s'enflamme pas. Les riches en augmentent la force, et la rendent inflammable en la rectifiant par une seconde distillation. Le lait de brebis n'est pas assez spiritueux pour fournir de l'eau-de-vie.

Les Kalmouks voisins des villes russes tirent une liqueur spiritueuse, plus forte que leur eau-de-vie ordinaire, du pain de seigle fermenté, mêlé avec du lait ou même sans lait.

L'eau-de-vie de lait, non rectifiée, n'enivre qu'à forte dose; mais l'ivresse est longue : elle abat, elle ôte l'appétit, sans donner de maux de tête comme l'ivresse du vin.

Le résidu de la distillation du lait est fort aigre et de mauvaise odeur; mêlé avec du lait doux, bouilli sur le feu, et réduit en une consistance épaisse, il forme une espèce de fromage que les femmes renferment dans des sacs pour en faire écouler l'humidité, et

qu'elles laissent ensuite sécher au soleil. On le délaye dans de l'eau quand on veut s'en servir. C'est une provision pour l'hiver et pour les voyages.

Les femmes kalmoukes font aussi du fromage avec le lait de leurs chèvres et de leurs brebis, auquel elles ajoutent une certaine quantité de lait aigre ou de résidu d'eau-de-vie de lait. Elles le versent dans une chaudière, le mêlent et le laissent reposer. Elles font ensuite un bon feu, et ne cessent de remuer le lait pendant tout le temps de l'ébullition : elles y ajoutent du beurre et le laissent sur le feu jusqu'à ce que l'écume s'endurcisse et prenne une couleur brune.

CHAPITRE X.

Industrie des Kalmouks.

Les peuples policés, accoutumés à jouir de toutes les productions de l'industrie sans remonter à leur origine, et à croire que tous les arts sont nés dans leurs bourgs et dans leurs villes, pensent que les nations qu'ils appellent *barbares* ne sont composées que d'êtres stupides, qui se rapprochent tout au plus de

l'homme par la figure. C'est cependant chez les barbares que sont nés tous les arts d'utilité absolue et plusieurs de ceux de recherche et de commodité. Ils se sont perfectionnés avec les nations qui les avaient inventés, ou par les soins de celles qui les ont adoptés. Quelques-uns même sont restés long-temps entre les mains des barbares, qui voyaient l'orgueil de l'homme policé s'humilier devant eux pour obtenir les fruits de leur adresse et de leur génie.

Les peuples les plus industrieux pourraient envier aux Kalmouks la fabrication de leurs vases, qui ont tous les avantages du verre et n'en ont pas la fragilité. Ce peuple sait donner aux cuirs de bœufs l'apparence d'une substance cornée. Ces cuirs deviennent transparens entre leurs mains, ils acquièrent une fermeté qui les rend sonores comme les métaux ; ils conservent encore assez d'élasticité pour n'être pas fragiles, et les liqueurs qu'ils contiennent ne peuvent leur rendre leur première mollesse. C'est de ces cuirs qu'ils font presque tous leurs vases et les jarres dans lesquelles ils conservent leur eau-de-vie.

Leurs femmes savent faire des espèces de manteaux chinés et demi-transparens avec des

peaux de grandes carpes de lacs ou d'autres poissons, qu'elles ont l'art de préparer. Ces manteaux embarrassent peu par leur poids, sont impénétrables à la pluie, assez agréables à la vue, et ne cachent ni les formes de la taille, ni le dessin des étoffes qu'ils couvrent.

Ce sont les femmes en général qui préparent et tannent les peaux et les cuirs. Elles cousent les pelleteries avec un fil qu'elles tirent des nerfs du bœuf, du cheval ou de l'élan, en les battant après les avoir fait sécher. Elles en tordent ensuite les brins entre leurs doigts à-peu-près comme nos fileuses, et en font un fil qui a de la finesse, et en même temps beaucoup plus de force que celui de chanvre ou de lin.

Mais elles ont peu d'habileté dans l'art de tisser. Elles fabriquent lentement et avec maladresse les sangles dont leurs maris font un si grand usage. Quelques-unes ont appris des Tatars et des Russes d'Astrakhan à fabriquer des camelots grossiers et fort étroits.

Comme il est bien plus aisé de fouler un feutre que de former le tissu d'une pièce de toile ou de drap; comme le feutre a le double avantage de donner beaucoup de chaleur et d'être long-temps impénétrable à l'eau, je crois qu'il a été la première des étoffes chez

les peuples du Nord. Je suis confirmé dans cette conjecture par le grand usage qu'ils en font encore à présent. On en voit partout en Russie ; les portes en sont doublées, les planchers en sont couverts. Les Kalmouks en garnissent leurs tentes, en font des tapis, des matelas, des couvertures, des manteaux, des coussins. Les plus beaux feutres, réservés pour l'usage des princes ou des prêtres, sont d'une blancheur parfaite. Les autres sont noirs, bruns ou gris ; mais on égaye la tristesse par des dessins de différentes couleurs.

La fabrication en est trop pénible pour être abandonnée aux femmes; les hommes se la sont réservée. On commence par tirer la laine, la nettoyer, la battre avec des baguettes. On l'étend ensuite bien également à la hauteur d'un pied sur une natte ou sur un vieux feutre de la grandeur de celui qu'on se propose de fabriquer; on place par-dessus les ornemens de laine qu'on y veut ajouter, et on l'arrose d'eau bouillante. On roule toute cette laine avec beaucoup de précaution dans l'enveloppe qui la contient : plusieurs hommes s'asseyent à terre sur deux files, et se jettent le rouleau de manière qu'il tombe alternativement sur la terre et sur leurs genoux. Après

une heure au moins de ce fatigant exercice, la laine est feutrée : on la déroule, on la laisse sécher, et, s'il reste quelques défauts, on les répare à la main.

Les Kalmouks montent bien à cheval, et sont bien plus adroits à cet exercice que les Tatars. Comme ils se servent d'étriers fort courts, ils ont tous les jambes arquées et les pieds en dedans. Les femmes montent aussi-bien que les hommes, et les jeunes filles présentent des défis de course aux garçons.

La vie pastorale n'a rien fait perdre aux Kalmouks de la subtilité des sens nécessaire aux peuples chasseurs. Ils sentent de loin la fumée d'un feu ou l'odeur d'un camp : l'odorat leur indique où ils trouveront du butin à enlever. Ils mettent le nez à l'ouverture d'un terrier de renard, et reconnaissent si l'animal est absent. Les vapeurs qui dans les temps les plus sereins s'élèvent de leur stèpes, et excitent à la surface de la terre un mouvement d'ondulation qui trouble et fatigue la vue, ne les empêchent pas d'apercevoir, dans un grand éloignement, la poussière que font lever les cavaliers et les troupeaux. Ils se couchent à terre, appliquent l'oreille sur le gazon, et entendent, à des distances extraordinaires, le bruit d'un camp ennemi, celui d'un trou-

peau qu'ils cherchent, ou même d'une pièce de bétail qui s'est égarée [1].

Quoique les Kalmouks fassent eux-mêmes leurs tentes, et que les femmes soient chargées de tout ce qui concerne l'habillement et la plupart des ustensiles du ménage, ils ont toujours parmi eux des ouvriers. Leurs forgerons, avec des forges portatives et un très-petit nombre d'outils, fabriquent tous les ouvrages de fer nécessaires à leurs armes, à l'équipage de leurs chevaux, à leurs usages journaliers; ils font même de très-bons couteaux. Leurs orfèvres, aussi mal pourvus des instrumens de leur profession, font des coupes, des burettes pour le service de la religion, des bagues, des boucles d'oreilles. Ils garnissent, ils incrustent de métaux des théières de bois, et représentent avec assez d'adresse, dans ces ornemens, des fleurs, des feuillages, des hommes et des animaux. Ils font même des idoles dont le travail est moins mauvais qu'on pourrait le croire. On doit regarder avec indulgence les essais des nations encore novices dans les arts, quand on a vu les premiers ouvrages de ces Egyptiens qui furent

[1] Les cosaques russes ont la même subtilité de sens; on ne risque guère, à leur suite, de tomber dans une embuscade.

les maîtres des Grecs, dont nous faisons gloire d'être les disciples.

Les Kalmouks fabriquent eux-mêmes leurs armes, qui sont la lance, l'arc, les flèches, des poignards et des sabres recourbés. Les arcs des riches sont faits de baleine, ou de cornes de chèvres et de bouquetins : ceux des gens du commun sont de bois d'érable, ou de plusieurs baguettes d'orme ou de sapin collées ensemble et recouvertes de peau ou d'écorce de bouleau.

Les riches ont seuls des fusils; ils en font surtout usage à la chasse, et les Kalmouks ne les savent pas fabriquer. C'est aussi des étrangers qu'ils reçoivent des cottes de maille composées d'un tissu d'anneaux de fer ou d'acier. Un guerrier ne se croit pas bien équipé quand il n'a pas cette arme défensive. On les tire surtout de la Perse. Les plus belles coûtent cinquante chevaux, et les moindres six ou huit. Les Kalmouks portent aussi des casques d'acier dont le sommet est doré, et d'où pend un réseau d'anneaux qui descend par devant jusque sur les sourcils, et qui par derrière couvre le cou et les épaules.

On attribue ordinairement l'établissement des postes aux anciens Perses : les Grecs, les Romains ne paraissent pas l'avoir adopté.

On le trouve chez les Kalmouks, dont les usages sont aujourd'hui les mêmes qu'ils étaient dans les siècles reculés; mais cet établissement, si utile en Europe, n'est chez eux que tyrannique. Les postes y sont réservées pour le service du souverain, et le courrier qu'il expédie a le droit de prendre partout où il passe les meilleurs chevaux, sans donner aucun dédommagement aux sujets à qui ils appartiennent.

CHAPITRE XI.

Caractère des Kalmouks.

Le caractère des Kalmouks semble les élever au-dessus des Tatars, et les placer entre les nations qui, si elles sont secondées par les circonstances, peuvent honorer l'humanité [1]. On se les représente ordinairement comme des hommes farouches, sanguinaires, implacables. Ce n'est pas là leur caractère particulier; c'est celui de tout peuple ignorant, au

[1] Selon M. Bergmann, il ne faut ni trop louer ni trop déprécier le caractère des Kalmouks : « Ce peuple, dit-il, offre un mélange singulier de vertus et de vices, et on est souvent tenté, dans la même minute, de les admirer et de les mépriser ». *D.*

milieu des horreurs du combat, et trop souvent celui des peuples éclairés. Nous devons les peindre, non tels qu'ils se montrent les armes à la main; mais tels qu'ils sont dans la paix, tels que les ont vus les sages qui les ont visités. Les Pallas, les Lepéchin, d'autres hommes moins célèbres, mais aussi doux, qui se sont montrés leurs amis, les ont trouvés doux et sensibles à l'amitié. Le sauvage même qui mange l'ennemi qu'il vient d'abattre à ses pieds, parce que dans l'aveuglement de la vengeance il cesse de voir son semblable en celui qui l'a forcé de risquer sa vie pour le combattre, est sensible et bon dans sa famille, dans sa peuplade, avec des hommes qu'il n'a pas sujet de haïr. Le capitaine Cook, parce qu'il était humain, a trouvé de l'humanité, de la bienveillance, même chez des anthropophages : le cruel Pizarre, soulevant partout contre lui l'humanité, n'aurait trouvé partout que des hommes atroces comme lui.

Les Kalmouks ont une sagacité naturelle, une intelligence vive, du goût pour la société, une forte inclination à obliger, une fidélité éprouvée envers leurs souverains. Leur curiosité les porte à acquérir des connaissances nouvelles; mais leur vivacité, leur enjouement les rendent peut-être incapables

d'une constante application. Ils sont peu soigneux, et légers. L'amour les énerve, l'ivrognerie les abrutit. Trop peu instruits pour n'être pas crédules, ils ont assez d'exemples de la tromperie pour être défians. Leur esprit naturel dégénère trop souvent en finesse, et ils ne sont que trop portés à en abuser. Leur vivacité, leur envie d'obliger corrigent en eux la paresse naturelle aux Asiatiques. On en voit même qui, constamment assidus au travail, paraissent infatigables : tels sont ceux qui exercent des métiers, ou que la misère force de se louer au service des Russes.

Ils n'ont pas cette apathie des sauvages et des barbares, qui les livre au sommeil dès qu'ils ne sont plus occupés. Ils dorment peu, se couchent tard et se lèvent avec le soleil. C'est une honte pour eux de dormir pendant le jour : cet abandon de soi-même ne se pardonne que dans l'ivresse. On ne connaît pas de femmes plus laborieuses que les leurs.

Malgré leur activité, ils sont malpropres par habitude; ils le sont, parce que l'état pastoral n'inspire pas le goût de la propreté.

Ils joignent une mémoire heureuse à l'intelligence, à la facilité; ils parviennent aisément à comprendre et à bien prononcer les langues étrangères. Il serait aisé de les policer

s'ils ne conservaient pas une sorte d'horreur pour la civilisation. Ils méprisent toutes ces contraintes que s'imposent les nations polies, et traitent les Chinois de valets.

Impétueux et portés à la colère, ils vivent entre eux d'une manière paisible : ennemis de toute gêne, ils ne sont pas féroces, et jamais ils n'en viennent aux coups que dans l'égarement de l'ivresse. Dans leur colère, ils semblent prêts à tout détruire; cependant il est bien rare que le meurtre souille leurs mains. Leur religion, qui les fait croire à la transmigration des ames, en impose à leur fureur et arrête leurs bras prêts à frapper.

L'affabilité fait partie de leur caractère. Du plus loin qu'ils aperçoivent un voyageur, ils courent à lui, le saluent, s'informent de l'objet de son voyage. La curiosité a peut-être encore plus de part que la bienveillance à cet empressement; mais, quel que soit leur motif, les effets en sont du moins favorables aux étrangers. Si l'on prend la fuite devant eux, on leur inspire de la défiance, et l'on risque d'être traité comme ennemi.

Ils font volontiers des présens; mais ils aiment à en recevoir. Il est facile d'acquérir leur bienveillance par l'offre de quelque bagatelle, et l'on ne trouve pas en eux des ingrats.

Ils auraient honte d'eux-mêmes s'ils ne cherchaient pas à se rendre utiles à leurs bienfaiteurs.

Leur courage est au-dessus de l'adversité : ils ne se laissent pas abattre par les revers, et ne savent pas les réparer par la bassesse. Trop fiers pour mendier leur subsistance, c'est du travail qu'ils attendent du secours dans leur misère. Ils peuvent louer leur force ou leur adresse à des étrangers; mais ils ne peuvent pas s'avilir. Dans l'infortune, la gaieté leur reste : ils souffrent, sans paraître sentir le malheur.

Les riches jouissent des commodités que leur procure la fortune, sans se croire en droit de mépriser les pauvres. Ils ne voient pas dans leurs prospérités un titre pour insulter au malheur, et, entourés d'une cour d'hommes oisifs et nécessiteux, ils semblent être au milieu de leurs frères.

Accoutumés à errer de déserts en déserts, ils ont appris de leurs propres besoins à compatir aux besoins des autres, et toujours on les voit prêts à donner l'hospitalité, qu'eux-mêmes ont été souvent heureux de recevoir. Un Kalmouk part; un cheval, des habits, des armes composent tout son bagage : il aperçoit dans un désert éloigné la tente d'un in-

connu; il est content: c'est la maison d'un ami, d'un frère, qui va partager avec lui tout ce qu'il possède.

Et ce n'est pas seulement le Kalmouk qui est bien reçu du Kalmouk. Un étranger, un ennemi peut entrer dans la première tente qu'il rencontre : sa personne, ses effets y deviennent sacrés. Le vol exercé envers un hôte est le plus honteux de tous les crimes. Ce serait même un opprobre de recevoir quelque argent d'un étranger qu'on devait généreusement accueillir.

Jamais un Kalmouk ne profite seul de l'abondance dont il jouit : il fait part de ses provisions à ses voisins. S'il reçoit un présent de fruits, de gibier, il le partage même avec ses inférieurs. La famille à qui ses vaches ou ses cavales ont procuré assez de lait pour distiller de l'eau-de-vie en régale tout le voisinage. La jalousie n'a pas encore troublé leur bonheur : persuadés que tous les plaisirs doivent se partager, il n'en est pas qu'ils veuillent goûter seuls; ils regardent leurs femmes comme faisant partie de leurs biens, ils en font part à leurs amis, à leurs hôtes, et l'on n'a jamais entendu dire que chez eux l'amour ait fait répandre du sang.

Prodigues de ce qui doit se consommer,

économes de ce qui fait le fond de leur fortune, les Kalmouks conservent précieusement leurs bestiaux, parce qu'ils ne croient pas que la vraie générosité doive entraîner la dissipation de leurs richesses; mais, administrateurs soigneux de leurs biens, ils ne sont pas durs, et le malheureux qui a perdu son troupeau par la guerre ou par la mortalité voit ses compatriotes se disputer l'honneur de réparer sa ruine.

Cependant le Kalmouk est voleur, comme le sont tous les peuples nomades. Il vole l'ennemi, le voyageur, le marchand, l'étranger. Il les vole en pleine campagne; mais il les respecterait dans sa tente, dans son oulousse[1]. Fidèles entre eux, ils ne dressent jamais d'embûches aux peuplades de leur nation, à moins qu'ils n'aient à venger sur elles des offenses. Il est rare qu'ils emploient la force ouverte; la ruse est la première de leurs armes.

Mais il faut absoudre en général la nation kalmouke du brigandage. Il n'est familier qu'aux princes et à ceux qui composent leurs

[1] Un oulousse est une souveraineté. Chez les peuples sédentaires c'est la terre même qui forme la souveraineté, et ce sont les hommes chez les peuples nomades : l'état se trouve partout où ils se transportent.

cours, c'est-à-dire leurs camps. Les princes eux-mêmes y sont le plus souvent excités par l'avidité des prêtres. Le peuple, content de son sort, riche de sa simplicité, et trouvant assez de ressources dans la vie pastorale, ne pense point à en chercher de nouvelles; il errerait toujours paisible, s'il n'était arraché par ses chefs à sa tranquillité.

On retrouve dans les Kalmouks la plus belle vertu des Spartiates, le respect pour la vieillesse. Si des jeunes gens voyagent avec des hommes avancés en âge, ils s'empressent à leur épargner toutes les fatigues, prennent soin de conduire leurs troupeaux et de préparer leurs repas. Les enfans ne laissent point à leurs pères les travaux dont eux-mêmes peuvent s'acquitter.

CHAPITRE XII.

Divertissemens des Kalmouks.

Le loisir de la vie pastorale, la gaieté de leur humeur et leur activité inspirent aux Kalmouks le goût des plaisirs. La chasse est un de leurs principaux amusemens, et ils lui doivent en même temps une partie de leur subsistance.

Ils en connaissent toutes les espèces. En été celle à l'oiseau est le plaisir des grands et des princes. L'autour ordinaire, un autre autour qui est presque entièrement blanc, le lanier, le jean-le-blanc, le faucon et plusieurs petites espèces d'oiseaux de proie composent leur fauconnerie. Ils dressent des aigles à chasser le loup et la gazelle.

Mais il est plus ordinaire de forcer le loup. Plusieurs chasseurs bien montés le courent, et, lorsqu'il est rendu, ils le tuent à coups de fouet. Ils ont des chevaux entiers qui poursuivent le loup avec fureur et qui l'écrasent de leurs pieds de devant : on en a même vu s'élancer contre les ours, les terrasser et les vaincre.

La lutte, l'exercice de l'arc, la course à cheval sont du nombre de leurs récréations. Il n'est permis à la lutte ni de blesser son adversaire, ni de le prendre à la gorge, ni de le tirer par les cheveux. Celui qui contrevient à ces lois est puni d'une peine flétrissante.

Tantôt, à l'exercice de l'arc, les joueurs veulent faire preuve de leur adresse, et alors ils tirent au but : tantôt ils veulent montrer leur force, et alors le vainqueur est celui dont la flèche est lancée le plus loin.

Quelquefois on se rassemble pour se livrer

au plaisir de la boisson : chacun apporte sa part de lait fermenté ou d'eau-de-vie de lait. On s'assied en cercle, et les flacons font le centre. Les jeunes filles, placées hors du cercle, célèbrent par leurs chansons l'amour et le plaisir. Un jeune homme fait l'office d'échanson et verse à boire à la ronde. Si l'un des buveurs trouble la joie commune par des cris indécens ou par les emportemens de l'ivresse, il est honteusement exclu d'une coterie dont il a violé les lois.

Dans toutes les fêtes, dans toutes les parties de plaisir, ce sont ordinairément les filles qui font l'office de musiciennes ; et à qui cet art agréable peut-il mieux convenir qu'au sexe qui a l'agrément et les graces en partage ? Presque toutes savent jouer du luth. Les Kalmouks aiment dans le chant les sons filés et traînans, et les intonations langoureuses, et ils se plaisent à l'entremêler de dissonances. Ils ont des romances dont la mélodie est fort simple et qu'ils chantent à mi-voix. Elles célèbrent les exploits héroïques de leurs guerriers, et conservent la tradition des faits. Chez tous les peuples, les premières histoires ont été des chansons.

Les Kalmouks ont plusieurs sortes d'instrumens à cordes. Outre le luth dont nous

venons de parler, ils ont le psaltérion, une basse à deux cordes, un violon à quatre cordes, dont le manche est fort long, et qui a pour ame une sorte de tambour couvert d'une vessie sèche et tendue[1]. Leur instrument à vent n'a ni bec ni anche; c'est une espèce de flûte qui s'appuie contre les dents supérieures, et est renfermée entre la lèvre supérieure et la langue. Il faut un grand exercice pour la bien emboucher, et elle a, par le son, quelque ressemblance imparfaite avec la flûte traversière.

Ils font, dans leurs danses, bien plus de mouvemens des bras et des mains que des jambes.

Ils aiment le jeu, comme tous les hommes oisifs. Ils ont sans doute apporté les échecs de l'Orient. Ils jouent aux dames, mais d'une manière différente de la nôtre. Le trictrac ne leur est pas inconnu[2]; mais on leur a, pour

[1] Le violon à deux ou à trois cordes, et dans un état encore très-imparfait, se trouve également chez les nations de race fennique et chez celles de races mongole et tatare. Cet instrument, qui paraît avoir été inconnu aux anciens et qu'on ne trouva que sur des médailles au moins suspectes, a été apporté en Europe par les barbares orientaux qui ont détruit l'empire romain.

[2] Les prêtres excellent dans ce jeu qu'ils appellent *narr*, ainsi que dans celui des échecs. Les Kalmouks

leur malheur, apporté d'Europe les jeux de cartes avec tous les maux qu'ils nous causent. Ils ont pris un goût si vif pour ces jeux qu'ils y passent des nuits entières, et perdent quelquefois en une séance tout ce qu'ils possèdent. On en voit qui, après avoir perdu toutes les pièces de leur troupeau, leurs armes, leurs provisions, leur tente, leurs esclaves, les ustensiles de leur ménage, mettent sur une carte les habits qui les couvrent, et restent dépouillés.

CHAPITRE XIII.

Gouvernement des Kalmouks.

MALGRÉ la liberté qu'inspire la vie pastorale, les Kalmouks sont soumis à des princes absolus. L'oppression même ne peut les exciter à la révolte, à moins qu'un des fils du

ont aussi un jeu national appelé *baki*, auquel on joue avec huit osselets. Quant aux jeux de cartes, il est vrai que les Kalmouks les ont pris en passion; mais la loi en prévient les abus : il ne leur est permis de jouer librement que dans les mois auxquels tombent leurs trois grandes fêtes. Celui qui joue aux cartes hors ces mois subit une punition corporelle. *D.*

souverain qui les opprime ne se mette à la tête d'un parti ; mais, s'ils obéissent aveuglément au prince légitime qui les commande par droit de succession, ils se soulèvent aisément contre un usurpateur.

Quand un sujet paraît devant son souverain, il l'approche en s'inclinant profondément sans se découvrir la tête, joint les mains, et touche la hanche gauche du prince, ou du moins le bord de son habit. Le prince répond à cette marque de respect en donnant à son sujet un petit coup sur l'épaule. Souvent il se contente de le frapper légèrement du manche de son fouet. Le clergé est dispensé de cette marque de soumission, ou plutôt c'est le prince lui-même qui lui rend des hommages. S'il rencontre le chef des lamas, il se prosterne devant lui pour recevoir sa bénédiction.

On doit sans doute être surpris qu'un peuple nomade, que sa vie errante semble devoir assurer de la liberté, ait été de temps immémorial assujetti au pouvoir absolu de ses souverains. Il faut trouver comment il a existé pour les Kalmouks un moment où ils ont dû cesser d'être libres. Ce moment passé, il n'est pas étonnant qu'ils soient restés dans la servitude; car les peuples tiennent fortement à la manière d'être qui leur a été une fois impo-

sée, et le temps ne fait que rendre plus pesantes les chaînes qui les captivent.

L'extrême ascendant que le clergé a pris sur les Kalmouks doit faire attribuer leur asservissement à d'anciennes idées théocratiques, et l'autorité de leurs princes est d'autant mieux affermie, qu'elle est regardée comme divine. Attachés à leurs souverains par les nœuds de la religion, ils leur conservent cette obéissance que l'homme doit à la Divinité.

Ces princes auraient acquis une puissance formidable et peut-être invincible s'ils n'avaient pas eu la funeste politique de partager leurs sujets entre leurs enfans. Ceux-ci ayant à leur tour suivi l'exemple de leurs pères, la nation s'est trouvée enfin subdivisée en une multitude de peuplades différentes qu'on appelle *oulousses*.

Le souverain d'un oulousse se nomme *taiche*. Tous les princes de sa maison ont le titre de *noïons*. Le dalai-lama, qui jouit parmi les sectateurs du lamanisme de cet empire suprême que les papes exerçaient dans les siècles d'ignorance sur les souverains de l'Europe, confère quelquefois à des princes le titre de *contaiches*, qui les élève au-dessus de tous les autres souverains.

La puissance des princes mongols et kalmouks est héréditaire. Le chef d'un oulousse le peut partager à ses fils comme il lui plaît; mais il le transfère ordinairement à l'aîné, et laisse aux autres la propriété de quelques familles avec le titre de noïons. Mais ces noïons ne sont pas indépendans du taiche; ils sont tenus envers lui aux devoirs de la vassalité : ils doivent le suivre dans ses guerres; ils doivent vivre en paix avec tous ses amis; enfin c'est dans les stèpes de l'Asie que se trouve le premier modèle du gouvernement féodal, apporté en Europe par les hordes de ses vainqueurs.

Un noïon emmène souvent au loin les familles qui lui appartiennent; il y ajoute, dans sa course, tous les transfuges qui se donnent à lui; de petites guerres, des incursions sur des princes faibles ou mal précautionnés augmentent le nombre de ses sujets : il devient indépendant, brave le seigneur dont il était le vassal, et lui enlève quelquefois la souveraineté.

Un taiche, un noïon même a le droit de donner ses sujets, de les léguer, de leur faire couper le nez ou les oreilles, de les priver de quelque membre, de les punir par le fouet; mais il n'a pas celui de leur ôter la vie. La

religion, la loi fondamentale lui défendent de le faire mourir. S'il veut se défaire de quelques sujets redoutables ou suspects, il ne peut y parvenir qu'en leur dressant des embûches : ce n'est plus un juge qui condamne, un souverain qui punit; c'est un ennemi privé qui assassine.

Mais s'il doit respecter les jours de ses sujets, il peut les accabler de tributs. Le clergé est exempt de tout impôt, et certaines familles qui ont été consacrées à Dieu par les anciens souverains jouissent des mêmes immunités que les prêtres et les princes de la famille régnante.

Les grands souverains se choisissent un conseil de judicature, et les principaux lamas ont le droit de siéger à ce tribunal. L'assemblée se tient dans une grande tente, où le Code des lois est déposé. Les décisions du conseil ne peuvent être exécutées qu'après avoir été ratifiées par le souverain.

Il semble qu'il doive être difficile au prince d'exercer sa puissance sur des sujets que la vie pastorale oblige à se tenir toujours dispersés, à changer sans cesse d'habitation; mais l'amour de la domination, non moins éclairé, non moins actif que celui de la liberté, a su remédier à cet inconvénient en subdivisant

les oulousses. Un officier, sous le titre de zaissan, exerce son commandement sur cent cinquante tentes et quelquefois sur trois cents; c'est ce qu'on appelle un *aimak*. Il a sous lui plusieurs akchas : chacun a inspection sur quarante tentes qui forment un arrondissement, une sorte de village, et qui ne peuvent jamais être fort éloignées les unes des autres. Le zaissan est défrayé, par l'aimak ou le district qu'il commande, de viandes, de lait et d'autres denrées. S'il est pauvre, l'aimak lui fournit des armes et tout son équipage de guerre. C'est lui qui recueille les tributs. L'impôt forme le dixième de tout ce que possèdent les sujets; mais quelquefois on soumet les peuples à des contributions extraordinaires.

CHAPITRE XIV.

Lois des Kalmouks.

Les Kalmouks ont des lois écrites. Ils ont suivi long-temps celles qui avaient été données par Tchinguis à toutes les nations mongoles; mais le temps et peut-être des mœurs plus douces les ont fait tomber en désuétude. Je crois qu'on doit attribuer à ce prince une loi rapportée par Lepéchin, qui pouvait de-

venir bien cruelle par les interprétations dont elle était susceptible. Si quelqu'un osait offenser, de vive voix, de la main ou par des projets criminels, quelque personne de la famille du souverain ou des chefs, il devait être puni de mort et toute sa race détruite; ce qu'il possédait était confisqué au profit du prince. Cette loi, par laquelle une parole souvent mal entendue ou malignement interprétée devenait un crime digne de mort, pouvait être aussi funeste que le fut celle de majesté sous les plus cruels empereurs romains.

Le Code que suivent aujourd'hui les Kalmouks a été composé, il y a environ cent cinquante ans, par l'accord unanime de quarante-quatre tribus mongoles et ouriates.

Dans les guerres faites par plusieurs princes alliés, si l'un de ces princes prend la fuite, il paiera une amende de cinquante cottes d'armes, cent chameaux, cinquante familles de ses sujets et mille chevaux.

Un prince vassal ne donnera que dix cottes d'armes, dix chameaux, autant de familles et cent chevaux.

Les zaissans seront punis de leur lâcheté par une amende de trois esclaves, de trois tentes et de trente chevaux : ils seront en même temps dégradés de leur rang.

Un officier qui commande un corps de troupes, et qui fait mal son devoir, est soumis à la même honte que le zaïssan, dépouillé de sa cotte d'armes et promené dans le camp en habit de femme : une espèce d'huissier ou de crieur publie à haute voix sa lâcheté.

L'insulte faite à un prêtre ne peut être réparée que par quatre-vingt-une pièces de bétail, et même par la moitié de la fortune de l'offenseur si le prêtre est constitué en dignité.

Celui qui commet un meurtre de sang-froid perd sa femme, ses armes et tout ce qu'il possède. Si sa fortune ne suffit pas à la satisfaction des parens du mort, ils se réservent un droit sur tout ce que le meurtrier acquerra dans la suite, et conservent même un recours contre ses héritiers.

Un fils meurtrier de son père est dépouillé de tout ce qu'il possède.

Une femme meurtrière, même de son mari, est condamnée, dans les circontances les plus aggravantes, à perdre le nez, les yeux, les oreilles, et à être vendue comme esclave.

Les peines contre le meurtre rapportées par M. Lepéchin sont plus graves, parce qu'il a suivi, je crois, les lois de Tchinguis-Khan : Si un homme, dit-il, en tue un autre,

même sans dessein, il est fouetté en public : on lui coupe la main droite et le pied gauche, et ou le condamme à une amende de cinq cents brebis, d'un chameau et d'un cheval. Les brebis sont adjugées à l'héritier du mort, le chameau au khan et le cheval au bourreau. Quand le mort n'a pas d'héritiers, les brebis appartiennent au khan. Si le meurtrier n'est pas en état de payer l'amende, il est livré aux parens du mort avec sa femme et ses enfans.

Quand, dans la licence des festins, ajoute le même voyageur, il s'élève des querelles et que quelqu'un est blessé, l'offensé est en droit de porter sa plainte au tribunal, et l'offenseur est condamné à lui payer des dédommagemens considérables. Pour un œil crevé, on paye d'amende un chameau, un cheval et cent brebis; pour une dent cassée, un chameau, un cheval et cinquante brebis; pour un bras ou une jambe, je ne trouve pas à quelle amende est condamné le coupable; mais il est fouetté publiquement, obligé de garder la tente et le troupeau de l'offensé tant que dure sa maladie, et de le faire guérir à ses frais.

Suivant les nouvelles lois, un homme menacé de mort par son ennemi peut le tuer sans craindre les poursuites de la justice.

Celui qui vole un chameau paye cent cinq pièces de bétail. Celui qui vole un cheval étalon est condamné à quatre-vingt-dix pièces; pour une jument, il paye soixante-douze pièces; pour un poulain ou un mouton, quarante-cinq. Celui qui a été volé retire le double de sa perte, et le reste de l'amende appartient au prince. Si le voleur n'a pas le moyen de payer l'amende, il reste esclave de l'offensé.

Le filou qui enlève de ces petites choses qu'on néglige de fermer sous la clef est condamné à perdre les doigts d'une main; mais il garde ses doigts quand il a le moyen de les racheter.

Si, après qu'une fille a été demandée en mariage et accordée, la convention vient à se rompre, et que ce soit la fille qui refuse d'épouser celui à qui elle était engagée, sa famille est condamnée à rendre le double du kalym qu'elle a reçu : si la rupture vient de la part du futur époux, il en est quitte pour perdre le kalym qu'il a donné.

Un Kalmouk qui a vécu dans une horde étrangère et qui veut la quitter doit y laisser la moitié de la fortune qu'il y avait acquise.

On prête serment en s'appliquant un sabre nu sur la nuque du cou, ou en portant sur la langue ou sur son front la pointe d'une flèche,

ou en se léchant l'ongle du pouce, et en prononçant en même temps des imprécations contre soi-même si l'on ose se parjurer.

Mais en justice réglée on n'accorde pas le serment à l'accusé, parce que l'accusation même le rend suspect : il faut qu'il produise un homme connu, et qui soit censé le bien connaître. On laisse à cet homme quelques jours pour prendre les informations nécessaires. Si, le terme expiré, il ne se présente pas, ou s'il refuse de faire le serment, l'accusé est déclaré coupable; mais si son répondant consent à jurer, on dresse une tente en plein champ, on y place sur une table une idole et une lampe allumée. Celui dont on reçoit le serment affirme à haute voix que l'accusation est fausse, se prosterne trois fois contre terre pour adorer l'idole, souffle la lampe et se pose le pied de l'idole sur le front.

L'épreuve par le feu, si respectée de nos ancêtres sous le nom de *jugement de Dieu*, leur avait sans doute été apportée de l'Orient par les barbares destructeurs de l'empire romain. On la retrouve dans l'Inde ; elle est en usage chez les Kalmouks.

Lorsqu'un homme, déshonoré par sa conduite et déjà convaincu plusieurs fois de vol ou de faux témoignage, est de nouveau appelé en

justice, il est soumis à cette épreuve : on fait rougir un fer de hache et on le pose sur la partie plate de deux étriers fixés en terre. Il faut que l'accusé le lève avec la main et le jette dans une fosse creusée à la distance de deux pieds. S'il laisse tomber le fer, il doit le ramasser : s'il lui échappe encore, il faut qu'il le reprenne une troisième fois. Ensuite on lui coud la manche de sa tunique autour de la main, afin qu'on n'y puisse appliquer aucun remède. Le cinquième jour on examine la brûlure : si elle montre une belle apparence et qu'elle tende à la guérison, l'accusé est absous; si la plaie est en suppuration, il est condamné. C'est à-peu-près de la même manière que les Indiens se conduisent dans l'épreuve du feu. On assure que nos ancêtres voulaient que l'accusé maniât un fer rouge sans avoir même la peau offensée. Ou l'on nous trompe, ou nos ancêtres étaient plus barbares et plus absurdes que les Kalmouks. Cela pourrait bien être; car les Kalmouks ne sont qu'ignorans, et nos aïeux avaient de fausses sciences.

CHAPITRE XV.

De la Guerre.

QUAND le prince veut faire la guerre, il mande tous ceux de ses sujets qui sont en état de porter les armes : les vassaux amènent leurs hommes. Personne ne reçoit ni paye ni subsistance. Chacun doit se pourvoir de vivres pour tout le temps que peut durer l'expédition. Comme les Kalmouks n'ont pas de chariots, ils mènent avec eux du bétail vivant, des jumens, des vaches qui leur fournissent du lait; ils portent une provision de farine et de fromage.

Dès que les troupes sont arrivées au rendez-vous, on les passe en revue; on renvoie les vieillards, les infirmes, ceux qui sont trop mal équipés, et l'on fait la répartition du reste.

Ceux qui sont armés de fusils composent le premier corps; le second est formé des troupes armées d'arcs et de flèches; on rejette aux derniers rangs les malheureux qui n'ont que des lances ou des sabres. Ces différens corps sont subdivisés en escadrons et en compagnies.

On est sûr d'être à la tête de sa division quand on est assez riche pour se procurer une cotte d'armes.

L'étendard sacré est toujours porté auprès du prince. Le dieu de la guerre y est représenté avec tous ses attributs : des lions et des tigres, symboles de la force; des chiens, symboles de la vigilance; des singes et des serpens, symboles de la ruse. Cet étendard est envoyé en présent du Thibet par le dalai-lama.

Si l'expédition est regardée comme dangereuse, on élève dans la stèpe une figure humaine d'une grandeur colossale faite d'herbe et de foin; on l'habille de feutre noir, on l'équipe de toutes sortes d'armes : c'est la représentation du mauvais génie de la guerre. Le clergé s'avance à la tête de l'armée; le son des cymbales et de tous les instrumens guerriers accompagne sa marche : la figure de l'ange de la guerre, peinte sur une bannière et attachée au haut d'une lance, est portée au milieu du chœur des prêtres. Quand enfin l'armée est près du terrible simulacre, elle pousse un cri général : on attaque avec fureur le ridicule colosse que des préjugés religieux rendent redoutable; on le crible de coups de fusils, on le perce de la lance sacrée; il est abattu, déchiré en morceaux, jeté au feu; et

on plante sur la place qu'il occupait l'étendard de l'ange des combats.

On pense bien que l'art de la guerre n'est pas chez les Kalmouks ce qu'il est devenu dans notre Europe. Les troupes armées de fusils laissent leurs chevaux derrière la dernière ligne et s'avancent à pied contre l'ennemi. Elles ne gardent pas de rang : arrivées à la portée du fusil, elles mettent ventre à terre et elles tirent. Si leur premier feu ne met pas l'ennemi en fuite, si elles le voient s'avancer, elles se retirent à la hâte par les intervalles de la seconde ligne, et les archers prennent leur place : ceux-ci caracolent par petites troupes, s'avancent, reculent en lançant des flèches. S'ils ne peuvent pas résister, ils sont remplacés par la dernière ligne, composée de cavaliers armés de lances et de sabres.

C'est à cette ligne que se trouve le prince : c'est quand elle est attaquée qu'on voit les lanciers et les cavaliers armés de cottes de mailles fondre impétueusement sur l'ennemi. Les archers, qu'on croyait mis en déroute, combattent encore en fuyant, d'autant plus redoutables, que souvent leur fuite se convertit tout-à-coup en une attaque imprévue, et met en désordre l'ennemi qui se croyait victorieux.

Si le sort des armes paraît menacer d'une défaite, le prince fait retirer de bonne heure le bagage et les cavaliers les plus mal montés, pendant que l'élite de la cavalerie tient en alarmes l'ennemi qui voudrait s'élancer à la poursuite des fuyards.

Les Kalmouks sont pleins d'ardeur à la première attaque; mais, à la moindre résistance, ils s'étonnent, se troublent, cèdent, et semblent ne se plus disputer entre eux que la gloire de fuir le plus vite. C'est le caractère de tous les peuples non disciplinés; le courage que donne la nature n'est fondé que sur la confiance en sa propre force, et fait place à la crainte quand cette confiance est trompée.

Les Kalmouks victorieux enlèvent la graisse de leurs ennemis; car, par un préjugé qui n'est pas encore entièrement dissipé en Europe, ils regardent la graisse humaine comme un remède souverain contre les blessures. Ils emportent aussi, comme un gage de leur victoire, les oreilles des chevaux ennemis qui sont restés sur le champ de bataille.

Comme leurs tentes ne sont pas propres à servir de prison, ils lient les pieds et les mains de leurs prisonniers, et les gardent pendant le jour; mais la nuit ils les font coucher sous de grands feutres et se couchent eux-mêmes

sur les bords, en sorte que les captifs, ne pouvant faire aucun mouvement sans réveiller leurs gardes, n'ont aucune espérance de se procurer la liberté.

Les camps des Kalmouks sont toujours embarrassés par de nombreux troupeaux, par la suite des princesses qui accompagnent leurs époux, par une innombrable valetaille, par les tentes des idoles et par des troupes composées de tous les ordres du clergé. On ne trouve pas chez eux les richesses de Darius, mais on y voit une image de ses armées.

CHAPITRE XVI.

Mariage. Enfantement. Première éducation des Enfans.

Les pères ont sur leurs enfans un pouvoir absolu : ils peuvent les donner, ils peuvent les vendre, ils ont le droit de les marier à leur gré.

Mais, avant d'arrêter les conventions du mariage, il faut qu'ils aillent trouver le prêtre. Celui-ci demande les noms des futurs époux, l'année, le jour de leur naissance, et il con-

sulte le livre des sorts que les Kalmouks appellent *soudar*; il ressemble à-peu-près à ces livres d'oracles qui amusent parmi nous la superstition du peuple ; on y voit les signes célestes et des tables qui renvoient à ces signes. Si le prêtre croit y trouver que le ciel soit contraire au mariage projeté, ou si quelque passion, quelque intérêt l'engage lui-même à s'y opposer, l'affaire est rompue. Il reste un moyen de fléchir le sort ; c'est de faire au prêtre de riches présens, et de l'engager à rendre, par ses prières, le ciel plus favorable à l'union projetée.

Quand on a enfin obtenu son consentement, on convient du kalym, c'est-à-dire de la somme pour laquelle les parens de la fille consentent à la vendre. Elle apporte elle-même une dot, qui consiste ordinairement en une tente neuve, en quelques bestiaux et quelques esclaves des deux sexes.

Le prêtre célèbre le mariage dans la nouvelle lune. Il reçoit devant les idoles le serment des deux époux ; il les conduit hors de la tente, leur fait regarder le soleil, leur ordonne de se prosterner contre terre, et lit sur eux quelques prières : il finit par leur imposer les mains, et leur union est consacrée.

Quoique la polygamie soit fort rare chez les

Kalmouks[1]; quoiqu'il périsse bien des hommes par des chutes de cheval et par les guerres que les petits princes se font entre eux; quoique les prêtres enfin gardent le célibat, on ne voit pas cependant qu'il reste chez eux de filles qui ne trouvent point d'époux : cette observation peut suppléer, à quelques égards, au défaut des registres de naissances, et prouve qu'il naît dans leurs hordes moins de filles que de garçons.

Ils emploient des moyens bien singuliers pour faciliter l'accouchement. Lorsque le terme de la grossesse approche, on choisit un homme vigoureux qu'on a soin de bien nourrir. Aux premières douleurs que la femme ressent, il s'assied à terre, la prend sur ses genoux et la serre fortement entre ses bras, en commençant par la poitrine et descendant jusqu'au ventre. Il ne cesse pas de la presser jusqu'à ce qu'une femme, assise sur ses talons devant la patiente, aperçoive l'enfant : elle en donne avis par un signal, et aussitôt on fait des décharges de pistolets pour effrayer la mère; car on est persuadé que cette terreur subite hâte l'opération.

[1] Les divorces sont très-communs chez eux, et les lois ne s'y opposent point; mais ils ne connaissent pas le concubinage. *D.*

Ceux qui n'ont pas le moyen de payer un homme pressent fortement la mère dans des courroies, en commençant par l'estomac.

Quelquefois on prépare une planche ; la mère s'y couche sur le ventre, et la serre autant que ses forces peuvent le lui permettre. Les accouchées se ressentent long-temps de la douleur de ces supplices; mais elles ont un si bon tempérament qu'il en meurt bien peu des suites de leurs couches [1].

Les femmes sont regardées comme souillées dans le temps de leurs maladies périodiques et pendant les trois semaines qui suivent l'enfantement. Les hommes n'oseraient les toucher. Elles-mêmes ne peuvent apprêter aucun mets, et personne ne mangerait dans l'écuelle dont elles se servent. Ce temps expiré, elles se purifient en se lavant tout le corps avec de l'eau chaude.

Il est d'usage que les femmes riches gardent le lit pendant sept jours. Les femmes du peuple se lèvent dès qu'elles sont délivrées, tra-

[1] Les Kalmouks-Zoungares, qui avaient fait dans les arts plus de progrès que les autres, et qui possédaient quelques connaissances médicinales et quelques pratiques de la chirurgie, avaient des accoucheurs qui savaient opérer dans les accouchemens contre nature et faire usage des ferremens.

vaillent, fument gaiement leur pipe, et, si la horde se met en marche, elles montent à cheval avec le nouveau-né dans leurs bras. Pendant les trois premiers jours on ne donne pour toute nourriture aux nouvelles accouchées que du bouillon et de très-petites portions de chair de mouton qu'on augmente par degré.

Aussitôt qu'un enfant est venu au monde le prêtre vient faire sur lui une prière. Il consulte le livre des sorts que nous avons déjà fait connaître; il observe le jour et l'heure de la naissance de l'enfant; il cherche dans son livre sous quelle constellation il est né, et d'après les indications de ce livre il lui donne un nom; il annonce quel sera son bon et son mauvais ange; car, suivant leur croyance, tout homme a toujours auprès de lui deux génies contraires, dont l'un l'excite au bien, tandis que l'autre cherche à l'entraîner au mal. Un festin suit cette cérémonie religieuse.

Le troisième jour on plonge l'enfant par trois fois dans de l'eau salée, à laquelle ces peuples aveugles attachent la vertu de purifier les ames.

Jusqu'à ce que l'enfant puisse marcher, il est enveloppé de linges et de peaux dans un

berceau qui a la forme d'une caisse alongée. Il est placé sur une espèce de grande cuillère dans laquelle il rend ses déjections, et que l'on change aussi souvent qu'il est nécessaire.

Les femmes du premier rang donnent des nourrices à leurs enfans; les autres les allaitent elles-mêmes, et quelquefois jusqu'à l'âge de cinq ou six ans, quoiqu'elles les accoutument de bonne heure à des alimens plus solides. La dentition fait éprouver aux enfans peu de maladies : ils ne périssent guère que par la mauvaise nourriture, ou par le mal impur qu'ils apportent trop souvent en naissant.

CHAPITRE XVII.

Maladies des Kalmouks, Mort, Funérailles.

Les Kalmouks ont horreur de la résidence des villes. S'ils rendent des visites aux Russes, ils ne peuvent supporter long-temps l'air renfermé des appartemens. La rigueur du froid les fait moins souffrir que le fluide lourd et stagnant des chambres échauffées par les poêles. Leur vie, si différente de la nôtre, est sans doute plus amie de la nature. Ils par-

viennent souvent à une vieillesse avancée, conservant encore la vigueur du premier âge. Ils sont rarement malades, et ne connaissent que peu de maladies dangereuses : on voit chez eux des centenaires qui se tiennent encore bien à cheval. Leur santé ferme et la durée de leur vie ne doivent pas étonner : ils respirent sans cesse un air libre; ils s'exercent sans éprouver une fatigue excessive; ils connaissent peu les jeûnes occasionés par la disette, et ils ne sont point agités de passions dévorantes.

Le mal qui punit le libertinage ou l'imprudence du choix en amour est bien plus répandu dans les camps où réside le prince que parmi le peuple : on le traite avec la racine de la salsepareille. Les Kalmouks sont sujets à la gale : ils la guérissent avec un onguent composé de beurre et de soufre. La fumée des tentes, les reflets du soleil sur la neige ou sur le sable jaunâtre des plaines, les ondulations des vapeurs à la surface des stèpes causent de fréquentes ophthalmies et amènent même la cécité ; mais on prévient ces maux en portant devant les yeux un bandeau de crin qui permet de distinguer les objets sans être ébloui de la lumière.

La peau des Kalmouks se couvre quelque-

fois de taches rouges et plates : elle se gerce et s'élève en écailles. Le malade est long-temps attaqué de cette sorte de lèpre sans en éprouver d'ailleurs aucune incommodité; mais il finit par tomber dans un marasme mortel.

Il n'est pas rare qu'ils soient attaqués de la pleurésie. Le médecin saisit les chairs du côté malade et les froisse fortement entre ses doigts. Cette méthode sauvage a souvent du succès.

En été, lorsqu'il règne un vent du sud, ils sont sujets à des ulcères à la peau. On redoute surtout un bubon épidémique qui fait périr les hommes et les bestiaux. Comme on n'éprouve cette maladie ni dans les villes ni dans les forteresses; comme les femmes qui vivent retirées dans les tentes en sont rarement atteintes; comme on en est surtout attaqué dans les lieux bas, dans les pâturages humides; on croit qu'elle est occasionée par des nuages d'insectes que leur petitesse dérobe presque à la vue. On mange sans danger les chairs des animaux qui ont été attaqués de cette maladie; on se contente d'extirper le bubon.

La plus dangereuse maladie des Kalmouks est une fièvre maligne, accompagnée d'une violente frénésie. Elle devient quelquefois

épidémique dans les grandes chaleurs de l'été. On l'attribue à l'usage où ils sont de se coucher, même en hiver, demi-nus sous leurs tentes, exposés au froid de la nuit : on compte aussi, parmi les causes de cette maladie, la grande quantité de viandes corrompues dont ils font leur nourriture, et les exhalaisons putrides des chairs qu'ils font sécher. L'usage des boissons acidules et rafraîchissantes, l'interdiction de la viande et du lait peuvent sauver les malades.

Ils ne connaissent pas la peste; mais la petite-vérole ne leur est guère moins funeste. Le malheureux qu'elle attaque est aussitôt abandonné. On se contente d'approcher de temps en temps de sa hutte en se tenant au-dessus du vent, et de mettre à quelque distance un peu de nourriture : il faut que le malade se traîne pour l'aller chercher. Il meurt le plus souvent avant l'éruption. Il n'est pas rare de livrer à l'abandon un malheureux attaqué d'une fièvre inflammatoire peu dangereuse, parce qu'on le croit frappé de la petite-vérole.

Quand un malade touche à sa derrière heure, on mande le prêtre qui fait des prières sur le mourant jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir. Alors il approche de la bouche

du mort un miroir pour connaître s'il ne respire pas encore; il consulte le livre des sorts, et prescrit à l'ame le chemin qu'elle doit suivre. La famille chante des cantiques funèbres. Le livre des sorts est encore consulté, et le prêtre ordonne, suivant ce que le sort en décide, d'enterrer le mort, de le jeter dans les eaux, de le brûler ou de le livrer en pâture aux animaux. On sent que cette loi du lamisme n'est pas toujours rigoureusement suivie : on ne brûle pas les morts dans des stèpes où l'on manque de bois pour les usages les plus nécessaires; on ne les jette pas dans l'eau lorsqu'on trouve à peine un ruisseau pour se désaltérer[1].

Les héritiers partagent les biens du défunt; mais sa tente et ses meubles appartiennent au clergé.

La religion prescrit aux Kalmouks de brûler les corps des princes souverains. La tête est réservée : on la renferme avec les cendres dans une urne; on l'envoie au dalai-lama, et on l'engage, par de riches présens, à prier pour l'ame du mort. Il apprend aux députés

[1] Dans les funérailles, les Kalmouks pratiquent une foule de cérémonies prescrites par un de leurs livres sacrés, *Gairriin iassoul*, l'Ordre des constellations. Bergmann en a donné un extrait. *D.*

dans quel paradis le défunt reçoit la récompense de ses vertus, ou dans quel enfer il subit la peine de ses fautes; mais il leur apprend aussi les moyens de soulager, ou même de délivrer entièrement l'ame souffrante. Il sait tout ce qui se passe dans l'autre monde, et ses prières, qu'il fait payer chèrement, ont l'efficacité de procurer au coupable les récompenses destinées à la vertu.

CHAPITRE XVIII.

Du Lamisme.

La religion des Kalmouks est le lamisme, ainsi nommé parce que les principaux membres du clergé s'appellent *lamas*. Le mot dalai, qui signifie la mer, et qu'on emploie aussi pour marquer une grande étendue, étant joint à celui de lama, forme le titre du premier pontife de cette religion, et signifie prêtre ou pontife universel [1].

[1] Outre ce pontife, les Kalmouks reconnaissent trois autres chefs suprêmes : l'aisaen-lama, le bokdo-lama et le taiskou-lama; ce dernier est moins vénéré que les autres. Les Kalmouks assurèrent à M. Bergmann que le dalai-lama résidait à Sougiin-Altan-Daiwaer (Sou), le aisaen-lama à Baitchi (Péking), et le bokdolama sur le mont Boudda. D.

Le dalai-lama réside dans le Thibet sur le mont Poutola près de Tonker. Sur la cime et au pied de cette montagne sont répandus différens monastères peuplés de plus de vingt mille moines, qui vivent sous la règle la plus austère. On compte dans le principal temple plus de sept cents idoles ou attributs de la Divinité. Là se rendent en foule les pélerins et les dévots, apportant de l'Inde, de la Chine, de la Mongolie, de la Kalmoukie, des offrandes au pontife. L'approche de cet asile saint est sévèrement interdite aux femmes.

La lamisme est suivi par tous les Mongols et les Kalmouks, si l'on excepte ceux de ces derniers qui se sont convertis à la religion chrétienne; il forme la religion dominante dans le Tangout et le Thibet; il est répandu dans une partie de l'Inde et de la Chine. On a dit que ses sectateurs croyaient leur pontife immortel; d'autres se sont contentés de soutenir que, par la métempsycose ou la transmigration, son ame passait dans le corps de son successeur; mais un jeune successeur du vieux dalai-lama n'a-t-il pas son ame particulière pendant la vie du pontife, ou cette ame l'abandonne-t-elle pour faire place à celle du dalai-lama, lorsque ce vieillard décrépit rend sa dépouille aux élémens? N'accusons pas

gratuitement d'une telle absurdité des peuples qui ne sont pas entièrement privés de lumières. Disons plutôt qu'ils sont persuadés qu'en matière de religion le nouveau pontife a les mêmes idées, les mêmes principes, les mêmes modifications de l'ame que son prédécesseur et succède à son infaillibilité.

On a écrit que, pour entretenir l'erreur du peuple et le maintenir dans la croyance de l'immortalité du pontife, on le remplaçait après sa mort par un homme qui lui ressemblait. Cela n'est ni vrai, ni même possible. Il arrive souvent qu'un jeune dalai-lama succède à un vieillard cassé par l'âge.

On a aussi avancé que ce grand-prêtre ne se montrait jamais en public et ne donnait ses audiences que dans un enfoncement obscur. Il les donne au contraire assis sur un lit ou trône fort riche, ou, si l'on veut, sur une espèce d'autel : l'appartement, où brillent les pierreries et les plus riches métaux, est éclairé d'un grand nombre de lampes. On lui rend les mêmes honneurs qu'à la Divinité qui l'anime. Les plus fiers souverains viennent de loin lui rendre leurs hommages, se prosterner devant lui, et déposer à ses pieds les plus riches présens. Il ne les salue pas, et l'imposition de ses mains est une assez grande récompense de

leurs fatigues. Je n'oserais assurer ni nier que ses excrémens, bien proprement et même précieusement enchâssés, fussent regardés par ses sectateurs comme les plus saintes des reliques, et que la vente de ses déjections fît le plus considérable de ses revenus.

Nous avons déjà vu que les lamistes ont une sorte de baptême. Le mariage est chez eux une cérémonie religieuse. On a écrit, mais je ne pourrais assurer, qu'ils font un sacrifice de pain et de vin. Ils administrent des secours spirituels aux mourans : ces secours ne consistent pas en des onctions, mais en des prières, en des découpures qu'ils tirent d'une pièce de drap peinte, et qu'ils appliquent sur la poitrine du malade, ou en des pilules qu'ils lui font avaler, et qui ont été sanctifiées par quelques cérémonies particulières. On ajoute qu'on trouve chez eux quelque idée grossière d'une trinité : ils croient, suivant Gmelin, que le fils de Dieu a un père et un aïeul, le plus grand des dieux, et qu'il n'est pas d'autres dieux. Ce dogme ne doit pas étonner quand on se rappelle que la vénération pour le divin et mystérieux ternaire a toujours fait partie de la croyance dans l'Orient; on la retrouve dans la Grèce, chez les disciples de Pythagore et de Platon, soit que les philosophes grecs

l'aient reçue immédiatement des gymnosophistes, soit qu'elle leur ait été transmise par les Egyptiens.

Le même savant avait appris d'un homme de la dernière classe du clergé mongol que le fils de Dieu est descendu sur la terre pour instruire les hommes, qu'il est remonté au ciel, et que sa mère veille sur les pieux voyageurs, et accorde des secours aux infortunés qui l'implorent. Ce serait une profanation de comparer cette fable à nos saints mystères : elle peut seulement nous rappeler les incarnations de Vitsnou et de plusieurs autres divinités orientales.

Les lamistes reconnaissent un purgatoire où les peines des ames souffrantes peuvent être adoucies ou terminées par les œuvres des vivans. Ils font des processions, ils ont des monastères d'hommes et de femmes; leurs moines gardent le célibat, et se macèrent par des mortifications et des jeûnes; ils ont le chant du chœur, et bénissent l'eau en y trempant des idoles; ils ont des chapelets qu'ils tournent sans cesse dans leurs doigts en faisant leurs prières; ils envoient des missionnaires prêcher leur foi jusqu'à la Chine.

On a poussé plus loin la comparaison du

lamisme avec l'extérieur de la religion chrétienne. On a trouvé des rapports entre l'idée que nous avons du pape et celle que les lamistes ont du dalai-lama. On a remarqué que celui-ci est à-la-fois pontife et prince souverain; mais ce n'est que depuis le dernier siècle qu'il possède le Thibet et le Tangout; content d'exercer la puissance spirituelle, il se repose de l'administration temporelle de ses états sur un vice-roi qu'on appelle *déva*, et qui le dépouillera tôt ou tard.

On a trouvé aussi beaucoup de ressemblance entre l'hiérarchie des lamistes et celle de notre église. Le dalai-lama a des vicaires qu'on appelle *koutoukta* : on pourrait les comparer aux patriarches grecs, si ceux-ci ne s'étaient pas séparés de Rome; ou plutôt la comparaison est d'autant plus juste, que plusieurs koutoukta se sont détachés de même du pontife thibétain : ils ont été favorisés dans leur schisme par des princes, comme les patriarches de la Grèce le furent par les empereurs de Constantinople, et comme des princes d'Allemagne favorisèrent Luther quand il s'éleva contre la puissance papale.

Au-dessous du dalai-lama et de ses vicaires sont les chefs du clergé, qu'on peut comparer

à nos évêques. M. Pallas les nomme *zordchi*, et le plus grand nombre des écrivains les appellent *lamas*. Ils portent une longue robe jaune à grandes manches, et la serrent sur les reins avec une large ceinture de la même couleur. Leur tête rase est couverte d'une mitre ou plutôt d'une tiare, dans la forme de celles des prélats de l'église grecque. Leur puissance est illimitée dans leur district ou diocèse. Les princes les admettent à tous leurs conseils, et n'osent rien entreprendre sans avoir reçu leur consentement [1].

Les simples prêtres ou guéloungs ne peuvent recevoir l'ordination sacerdotale qu'à la cour du dalai-lama : d'autres disent qu'ils sont ordonnés par les évêques. Ils ne se distinguent par leur habit du reste de la nation que dans l'exercice du culte. Sur cent

[1] Les lamas sont élus par les guéloungs. Il n'y a de lamas que dans les principales hordes kalmoukes. Ils ont ordinairement une grande suite et jouissent d'un revenu très-considérable. Leurs tentes se distinguent des autres par un feutre très-blanc. Ils sont assis toute la journée, les jambes croisées sur une estrade. Dans cette attitude ils reçoivent même les princes sans se déranger. Ils ne paraissent en public qu'aux grandes fêtes : ils sont alors à cheval ou sous un baldaquin de feutre. Après leur mort on brûle leurs corps, et on distribue leurs os comme reliques parmi le peuple. *D.*

cinquante ou deux cents tentes il se trouve toujours un prêtre [1].

On peut comparer aux diacres de l'église latine les giadchouls. Ils assistent les prêtres dans le culte, et portent la tête rase, ainsi que les enfans destinés au service des autels.

Il est défendu aux prêtres de se marier et de manger du cheval ou du chameau : réduits à se contenter de bœuf et de mouton, ils abandonnent aux mondains la cuisse et le filet de cheval qui ornent la table des grands. Il ne leur est pas moins sévèrement interdit de boire aucune liqueur forte; mais ils s'affranchissent souvent de cette loi.

On range aussi dans la classe du clergé les

[1] Les marques distinctives des guéloungs sont, un bonnet rond bordé de peau de renard, une tasse de bois et une fiole de cuivre remplie d'eau et attachée à la ceinture. Rarement un guéloung sort sans ces trois objets. Ils portent toujours, comme les lamas, sur la peau une veste rouge sans manches. Les guéloungs vivent ordinairement en communauté comme les moines, sous la direction d'un baktchi. Les uns s'occupent de la musique religieuse et des prières publiques, d'autres président aux baptêmes, aux mariages et aux funérailles, et d'autres se livrent à la médecine. Ce sont presque tous des hommes d'une bonne conduite; ils mènent une vie sobre, et ne sont à la charge du peuple que par leur nombre. D.

mandchi. Ils font l'office de chantres et tiennent les écoles destinées à l'instruction de la jeunesse. Les guepki répondent aux clercs de l'église catholique romaine. Tous ces ministres inférieurs sont soumis aux prêtres, les servent dans les cérémonies du culte, et sont obligés d'étudier les rits et la loi sacrée, pour se rendre dignes, avec le temps, d'être élevés au sacerdoce.

Tous les membres du clergé sont soumis à l'observation de la chasteté; mais on assure qu'ils ne l'observent guère. Les simples clercs ou guepki peuvent obtenir des prêtres la permission de renoncer à la cléricature, et ils sont libres alors de se marier.

Les prières se font dans la langue des Tangouts : il faut que les prêtres sachent au moins la lire : il est même vraisemblable qu'ils doivent en avoir quelque intelligence, et nous avons vu que, dès l'enfance, on prépare, par des études, les sujets destinés au sacerdoce.

Les prêtres croient guérir les maladies par des cérémonies superstitieuses et des conjurations. Des prières ou des paroles mystérieuses, portées en amulettes sur la poitrine, servent de remèdes aux maux que l'on éprouve, et de

préservatifs contre les maux et les dangers que l'on craint.

Les prêtres ont aussi des livres astrologiques dont ils font usage pour annoncer l'avenir. Un Kalmouk n'ose rien entreprendre s'il n'a d'abord consulté quelque prêtre sur le succès du dessein qu'il a formé.

Les auspices ne sont pas inconnus aux lamistes. Le hibou blanc, suivant qu'il vole à droite ou à gauche, indique un succès malheureux ou prospère.

Indépendamment des livres théologiques, des rituels et des livres de prières, les lamistes ont un livre nommé *bodimer*, qui peut être comparé à la vie des saints du christianisme. Ils ont aussi des chapelets, et à chaque grain ils prononcent quelque formule qu'ils regardent comme sacrée.

Les souziouktes sont des moines. La règle de leur ordre les condamne à ne vivre que de lait et de gruau. Ils portent sur l'épaule une espèce d'aumusse à-peu-près semblable à celle de nos chanoines. Un cylindre qu'ils tiennent toujours à la main est entouré d'une pièce d'étoffe, sur laquelle sont peints divers passages de leur loi : le dalai-lama le leur vend fort cher. Ils l'approchent dévotement de leur front quand ils vont faire la prière,

déroulent la pièce d'étoffe, et croient, dit-on, que Dieu prend plaisir à lire les passages qui y sont tracés.

Les lamistes ont aussi des couvens de religieuses, assujetties aux mêmes austérités que les moines, vêtues du même habit, et distinguées seulement par la coiffure : elles portent, au lieu de chapeaux, des bonnets de pelleteries.

Les ressemblances que nous venons d'observer entre quelques pratiques du lamisme et notre culte extérieur ont fait croire à des savans que la religion du Thibet n'était qu'un nestorianisme corrompu. Ce sont ces mêmes conformités qui ont fait dire à Rubruquis que les Ouigours étaient chrétiens; ce sont elles enfin qui ont fait donner au dalai-lama le nom de *Prêtre-Jean*.

Au lieu de regarder le lamisme comme un christianisme dégénéré, je crois qu'il faut plutôt chercher l'origine de cette religion dans l'Inde, où naquit la croyance de la transmigration des ames. S'il se trouve quelque ressemblance entre le vêtement des lamas et nos ornemens sacerdotaux, il faut se rappeler que, dans les premiers temps du christianisme, nos prêtres ne se distinguaient pas par leur habit du reste des fidèles. Quand

enfin l'église jouit de la paix sous des princes devenus chrétiens, le clergé emprunta quelque chose des ornemens employés par les Grecs, qui les avaient eux-mêmes reçus des Ægyptiens; on sait quelle conformité se trouvait entre l'Inde et l'Egypte pour la croyance, et elle n'était peut-être pas moins grande pour les vêtemens sacerdotaux et pour le culte extérieur.

Pour prouver que le lamisme n'était qu'un christianisme corrompu, on s'est avisé de dire que l'habit des prêtres thibétains ressemble beaucoup à celui dont nos peintres revêtent les apôtres; mais nos peintres qui n'ont jamais vu les apôtres, qui ne savent pas comment ils étaient habillés, ont cherché seulement à les couvrir d'une draperie large, simple et naturelle; et il est possible que les moines lamistes, en adoptant un vêtement large et fort simple, se soient rencontrés avec l'idée de nos peintres.

Pendant que quelques savans s'obstinent à regarder les lamistes comme des chrétiens, d'autres veulent ne voir en eux que des idolâtres et des polythéistes; mais peut-on refuser de les croire quand ils assurent qu'ils n'adorent qu'un seul Dieu? Il est vrai que leurs temples et leurs tentes sont remplis de figures;

mais ces idoles, en prenant ce mot dans le sens des Grecs, ne sont que les présentations des attributs de la Divinité ou celles de ses ministres et des hommes sanctifiés. Par nos mauvais raisonnemens, nous donnons le droit aux Kalmouks de nous traiter d'idolâtres quand ils entreront dans nos temples [1].

Les princes mongols ne chargent ordinairement que des lamas de leurs ambassades, parce que ces prêtres sont plus lettrés que les laïcs. On suppose que, par leurs études, ils se sont procuré quelques connaissances des usages et des lois des étrangers.

Les Kalmouks, menant une vie errante, n'ont ordinairement que des temples mobiles comme leurs habitations. Les idoles sont placées sur une table qui sert d'autel : des rideaux de riches étoffes sont noués à l'entour en forme de colonnes.

Les Kalmouks observent, chaque mois, trois jours de jeûne. Ils ont chaque année trois grandes fêtes, et chacune dure quatre jours.

[1] Ici l'auteur se trompe évidemment. La religion kalmouke, ou, ce qui est la même chose, la religion thibétaine et mongole est le polythéisme le plus compliqué qu'il y ait. Les divinités des Thibétains sont divisées en taingaéri, bourkhans et raguini : leur nombre se monte à plusieurs millions. *Voyez* Bergmann, tome III. *D*.

La première, dit Lepéchin, se célèbre au mois de mai, qui est pour eux le premier mois de l'année; la seconde au mois de novembre, et la troisième dans le mois de février, en l'honneur d'une vierge sainte et puissante qui, au commencement du monde, a victorieusement combattu les esprits malfaisans. Le peuple se rassemble en foule de tous les oulousses, et se rend à la résidence du lama dont il dépend. Le son majestueux des trompettes, accompagné des timbales, porte dans les ames une sainte terreur, et retentit autour de la tente sacrée. Des milliers de lampions en éclairent les dehors : il n'est permis d'y brûler que des mèches de coton et de la graisse de génisses. Les riches apportent devant l'idole des flambeaux odoriférans : l'odeur suave qu'ils exhalent, et qui dans d'autres circonstances exciterait les sens à la volupté, porte une ferveur nouvelle dans des cœurs déjà dilatés par la dévotion. Des coupes couvertes de chairs et d'un peu de riz sont placées sur l'autel : de toutes parts s'élèvent dans les airs les fumées des victimes. On voit sur tous les visages la tendre componction, la douce joie, la flatteuse espérance née de la confiance en la bonté divine. Toutes les victimes sont admises, aucun hommage n'est rejeté; car le

pauvre qui n'apporte qu'un oiseau qu'il vient de percer de ses flèches est égal devant l'Eternel au riche superbe qui lui fait l'offrande d'un chameau de prix. Pendant que le lama et les prêtres adressent au ciel les vœux des croyans, le peuple fait trois fois le tour de la tente, s'arrête ensuite devant la porte, et se prosterne en élevant vers l'idole des regards timides et mettant les mains sur sa tête.

Ce qui a été présenté en offrande est jeté dans une eau courante, et personne n'oserait y goûter. Les prêtres se nourrissent des portions des victimes qui n'ont pas été présentées devant l'autel ; ils en réservent des morceaux dont ils font hommage à Dieu, et les distribuent ensuite au peuple, qui les mange avec beaucoup de dévotion.

Jamais un Kalmouk ne passe devant un *tsatsa* (c'est le nom qu'ils donnent à leurs temples) sans s'arrêter et sans faire quelque offrande aux idoles. S'il n'a rien de plus précieux, il laisse du moins une de ses flèches, ou même quelques crins de son cheval. Les tentes consacrées à la dévotion commune ne sont pas les seuls lieux révérés des Kalmouks : chaque prêtre a dans sa tente une chapelle particulière ; il y tient les idoles enfermées dans un coffre, et les en tire quand il veut faire

sa prière, après avoir fait devant le coffre trois génuflexions. Les Kalmouks, en passant devant ces tentes, s'inclinent trois fois à la porte et une fois devant le prêtre, et reçoivent humblement l'imposition des mains.

Leur cosmogonie, leur théologie et leur métaphysique sont consignées dans différens livres qu'ils regardent comme sacrés. André Tchoubovskoi, protopope ou curé des Kalmouks baptisés de Stavropol, a fait des extraits de plusieurs de ces livres, et les a communiqués à MM. Pallas et Lepéchin. C'est d'après ces savans voyageurs que nous allons faire connaître au lecteur les opinions des Kalmouks sur l'origine du monde, sur ses révolutions, sur la récompense des bons et les peines des méchans.

CHAPITRE XIX.

Cosmogonie, Théologie et Métaphysique des Kalmouks.

Dieu existait; un chaos, ou, si l'on veut, une étendue informe existait par elle-même avec lui : elle avait en largeur, longueur et profondeur six millions cent seize bérés, et le

béré est de deux lieues. Du chaos s'élevèrent des nuages brillans comme l'or; ils se rassemblèrent et se fondirent en une forte pluie: de là fut formé l'océan, qui lui-même donna naissance aux dieux. L'écume blanchâtre et légère, causée par la chute impétueuse des eaux, produisit le firmament. Autour de cette écume sont sept cieux et huit océans.

Le firmament fut un jour ébranlé par les tempêtes, élevées du sein de l'abîme; le produit de cette commotion fut une colonne carrée, nommée *soumer-aoula* : sa base porte sur le fond de la mer, et son couronnement se cache dans les cieux. Chacune de ses quatre faces occupe plusieurs milliers de bérés. La première est d'argent, la seconde d'un bleu céleste, la troisième d'or, et la quatrième rouge. C'est de cette immense colonne que résultent les révolutions périodiques du jour. Au lever de l'aurore le soleil frappe le côté d'argent, avant midi le côté bleu, à midi le côté d'or, et au couchant la face rouge, pour se cacher ensuite aux yeux des mortels. Le soleil est de verre et de feu, et sa circonférence est de huit cents bérés : la lune, composée de verre et d'eau, est beaucoup plus petite que le soleil. Le ciel est éclairé de plus de dix millions d'étoiles.

Au milieu du firmament et autour de la grande colonne sont placées quatre grandes terres, environnées elles-mêmes de huit autres terres plus petites.

Notre terre est à droite et se nomme *Zamboutip*, parce qu'il y croît beaucoup d'arbres.

La seconde est nommée *Oulioumji-Roussi*, parce qu'elle est habitée par des géans.

Comme on ne trouve sur la troisième d'autres animaux que des vaches, on l'appelle *Oukir*.

La quatrième, nommée *Mououdou*, est peuplée d'hommes qui vivent mille ans et sept jours. Ils entendent, peu de temps avant leur mort, une voix céleste qui les appelle par leur nom, et les avertit de se préparer à leurs derniers momens.

Tous les mondes sont voisins; mais il n'est point accordé aux mortels, chargés encore de leur chair vile et périssable, de passer d'un monde dans un autre: cet avantage est réservé aux bourkhans.

Bourkhan [1] est le nom de Dieu. Les bourkhans inférieurs ou demi-dieux sont en grand nombre. Des mortels sont parvenus, par la sainteté de leur vie, à cet état de gloire et de

[1] Comme le mot *khan* signifie souverain, il ne reste pour le nom de Dieu que le mot *bour*.

félicité ; mais ils ne s'y sont élevés qu'après avoir subi diverses transmigrations et avoir animé différens corps ; car la métempsycose ou transmigration des ames est un des dogmes fondamentaux de la religion des lamistes.

Il est de bons bourkhans ; il en est de malfaisans. Les uns et les autres dirigent les évènemens qui arrivent dans les mondes divers. Il existe entre ces dieux une hiérarchie graduée ; ils diffèrent au moins entre eux par leurs fonctions et par leur puissance.

Les prêtres donnent aussi le nom de *bourkhans* à ce qu'on appelle leurs idoles, et qu'ils ne regardent pas comme des dieux, mais comme une représentation des dieux. Ils n'en ont jamais moins de dix, et les reçoivent de la terre sainte où réside le dalai-lama. La figure des divinités malfaisantes est affreuse ; celles des dieux propices ont des traits agréables et doux, et toutes représentent des femmes : ce qui semble prouver qu'elles ne sont que symboliques, et qu'on a choisi dans le sexe le plus doux l'image des divinités bienfaisantes. Il ne faut pas chercher dans ces morceaux de sculpture la science des proportions ni le goût des belles formes ; ils peuvent être comparés à ceux que l'on suppose du second âge de l'art chez les Grecs.

Ces ouvrages sont de cuivre : la fonte en est bonne, et ils sont couverts, au feu, d'une dorure fort épaisse. Comme les Thibétains et les Kalmouks sont loin d'être beaux, on peut assurer que leurs artistes, loin de s'élever jamais à la beauté idéale, ne parviendront même pas à la beauté d'imitation.

Ces figures sont creuses et renferment de la cendre enveloppée dans des rouleaux de papier ou d'écorce. Ces rouleaux portent des inscriptions en langue du Tangout. On a lieu de croire que ees cendres sont les reliques de quelques personnages divins, et c'est aux reliques qu'elles renferment que ces représentations doivent le respect qu'elles inspirent. Les Kalmouks ne font aucun cas des figures dont on a tiré la cendre ; elles ont perdu le caractère qui les leur faisait révérer ; mais s'ils en trouvent dans les mains des étrangers qui n'aient pas été ouvertes, ils n'épargnent pas la dépense pour les recouvrer.

Indépendamment des figures sculptées, ils ont des tableaux peints, avec une grande subtilité de traits, sur des étoffes ou sur du papier de la Chine. Ils ont aussi des espèces de médaillons en terre sigillée, sur lesquels sont empreintes des figures de divinités.

Les différens mondes, les étoiles et tous les espaces célestes sont peuplés de bourkhans.

Les tengri sont des esprits aériens : ils peuvent être comparés aux anges du christianisme. Ils sont répandus dans tous les mondes et dans tous les espaces qui séparent les mondes. Comme les bourkhans, les uns sont bons et les autres malfaisans. Ils sont partagés en douze hiérarchies, suivant les mondes ou les espaces qu'ils occupent. Les plus voisins de nous sont aussi les plus petits ; ils se nomment *makhars* : on est surpris de trouver dans la langue du Tangout ce mot qui signifie bienheureux dans la langue grecque. M. Pallas les nomme *makharasa*. Ces tengri n'ont que vingt-cinq toises de haut, et ne vivent pas plus de cinquante âges d'homme ; mais les tengri des hiérarchies supérieures sont d'une taille plus majestueuse. Ceux de la première de toutes sont hauts de deux millions deux cent trente-deux mille lieues de vingt-cinq au degré. Chacun de leurs jours équivaut à cinquante de nos années, et leur vie doit être de cinq cents années composées de ces jours de cinquante ans ; ce qui fait neuf millions cent quinze mille ans de vie.

Mais, malgré la longueur de leur carrière,

ils sont mortels enfin, et leur race périrait un jour si elle n'était pas réparée. Ils se perpétuent par l'union des deux sexes, union toujours pure, qu'accompagne le plaisir sans être suivi de la honte. Les tengri inférieurs se reproduisent par un seul baiser, les tengri supérieurs par un tendre regard, et les autres par un sourire.

Au milieu de notre monde est le trône de Sakji-Mouni, le génie de l'âge actuel; car la durée du monde est partagée en plusieurs âges différens, en plusieurs révolutions diverses, et chaque âge est présidé par un génie ou par un dieu particulier. Autour de ce trône sont six villes. La terre est arrosée par quatre fleuves principaux; le Ganga, le Chidda, le Baitchou et l'Antara [1]. Entre ces fleuves paît, pendant quatre mois de l'année, un éléphant d'une énorme grandeur : sa hauteur est de plus d'un béré; il est blanc comme la neige : il a trente-trois têtes rouges; chaque tête a six trompes : de chacune de ces trompes jaillissent six fontaines; chacune de ces fontaines est surmontée de six étoiles, et sur chaque étoile est assise une vierge d'une jeunesse éternelle et d'une beauté inaltérable. Sur la dix-sep-

[1] M. Pallas appelle les trois derniers fleuves *Childa*, *Baktchou* et *Aipara*.

tième tête du grand éléphant s'assied le génie tutélaire de notre monde quand il veut se transporter d'un lieu à un autre. Ce génie se nomme *Chourmoustou.*

Dans l'origine du Zamboutip ou de notre monde, les hommes, décorés de superbes ailes, resplendissans de lumière, éclairés seulement de l'éclat radieux qui s'élançait de toute leur substance, jouissaient de la vie la plus longue et la plus fortunée. Sans maladies, sans douleurs, sans privations comme sans désirs, heureux par le sentiment de leur force, sans avoir jamais besoin de l'exercer, ils ne se nourrissaient que de leur propre félicité, et se reproduisaient par la simple communication des ames.

Cet âge du bonheur fut de trop courte durée : le temps du malheur arriva. La terre produisit une plante dont la douceur égalait celle du miel le plus pur : sa beauté perfide enchantait les regards. Un homme la vit, il y goûta, il rendit compte à ses compagnons de l'agréable sensation qu'il venait d'éprouver. Aucun ne sut résister aux dangereuses douceurs de la séduction : tous mangèrent de la plante funeste; tous éprouvèrent la même infortune, comme ils avaient partagé la même erreur. Leurs jours furent abrégés, leurs forces

s'affaiblirent, la joie intérieure fit place à l'inquiétude, aux remords, l'affreux besoin sollicita, tourmenta tous leurs sens, leur splendeur se dissipa, et tout-à-coup ils tombèrent dans l'horreur inconnue des ténèbres. Pour la première fois ils éprouvèrent le tourment de la crainte; pour la première fois leurs yeux s'ouvrirent sans voir la consolante lumière; enfin le soleil et tous les flambeaux célestes leur prêtèrent une clarté dont ils jouissaient auparavant par eux-mêmes.

Le chimé, cette plante fatale qui les avait perdus, fut abandonné avec horreur. Ils se nourrirent d'une sorte de beurre que produisait la terre; il était rouge et d'une saveur exquise; mais, devenu le seul aliment de tant de consommateurs, il fut bientôt épuisé. Ils trouvèrent une ressource moins agréable, mais suffisante enfin, dans une sorte de roseau. Un homme trop prévoyant, ou trop imprudent en effet, puisqu'il se défiait de la providence, s'avisa d'en faire une provision pour le lendemain. Les fautes trouvent toujours des imitateurs : ce fut à qui s'empresserait le plus de suivre ce dangereux exemple; personne ne crut devoir épargner la peine pour faire le plus grand amas qu'il pourrait de roseaux; car la cupidité ne croit jamais avoir

assez tant qu'il lui reste à désirer encore. Tous les roseaux furent arrachés, et la famine fut la punition de cette imprudence.

Les hommes n'étaient encore que malheureux; ils devinrent bientôt criminels. La lâche envie s'empara de leurs cœurs, l'envie qui ronge celui qu'elle possède avant de tourmenter la victime qu'elle poursuit. On ne vit plus que des infortunés mutuellement attentifs à se dépouiller, à se frapper, à se détruire. La terre fut livrée au pillage, aux combats, aux massacres; tous les vices et tous les maux l'infestèrent à-la-fois.

Cependant les besoins toujours plus pressans, toujours plus impérieux firent naître l'idée de cultiver la terre. Un homme plus industrieux que les autres devint le bienfaiteur des compagnons de son infortune. Il leur partagea le terrain en portions égales, il leur apprit à forger les instrumens du labourage, il leur enseigna l'économie champêtre. Les hommes reconnaissans le déclarèrent leur chef : il fut le premier père de tous les khans des Kalmouks.

Par les conseils et l'industrie de ce sage, la race humaine venait de se soustraire aux horreurs de la disette; mais, condamnée au travail, elle perdait chaque jour de la vigueur

qu'il exige. Elle s'affaiblit au point que dix années furent la durée de la plus longue vie. La taille des hommes dégénérait en même temps que leurs forces. Ils n'eurent bientôt plus qu'une coudée de haut, et les chevaux furent réduits à la grandeur de nos lièvres. A peine un enfant atteignait-il l'âge de cinq mois qu'on lui cherchait une épouse. Des maladies meurtrières attaquaient ces créatures si frêles; la langueur, la douleur et la mort couvrirent la face de la terre, et l'on croyait que la race humaine allait être effacée.

Une voix se fit entendre d'en haut : c'était celle des tengri qui ne cessent de veiller sur les destins des hommes. Elle annonçait que bientôt il tomberait une pluie abondante, mêlée d'armes et de fers tranchans. Les hommes épouvantés, comme si leur malheur eût pu s'accroître encore, rassemblèrent de la nourriture pour plusieurs jours; car un petit nombre de jours équivalaient alors à nos années. Ils se renfermèrent avec leurs provisions dans le creux des rochers. La tempête éclata comme elle avait été prédite. Toute la terre fut couverte de sang, de cadavres déchirés, d'ossemens dépouillés; mais les eaux, tombant sans cesse du ciel, entraînèrent toutes les immondices dans l'Océan, et puri-

fièrent la demeure des humains : ainsi finit le premier âge.

Une pluie douce et vivifiante succéda aux torrens destructeurs que le ciel avait vomis dans sa colère : le sol fécondé satisfit à tous les besoins des hommes et leur offrit même le vêtement. Ils ne furent pas insensibles aux bienfaits des dieux, la concorde les unit; ils aimèrent le travail, ils aimèrent la justice, la mère de toutes les vertus et de la vraie félicité.

Un esprit céleste fut envoyé sur la terre avec une loi nouvelle. Il se nommait *Mauzouchir*. Sa taille était d'une hauteur extraordinaire, son front serein, son regard doux, sa beauté divine. Les hommes étonnés lui demandèrent comment il était devenu si beau : « C'est, dit-il, que j'ai foulé aux pieds la » cupidité, la luxure et toutes les passions. » Mortels, suivez mon exemple, vous devien» drez tous semblables à moi ». Les hommes, à sa voix, furent pénétrés de l'horreur du crime, n'eurent plus de passion que pour les charmes de la vertu. Ils l'embrassèrent, elle fit leur bonheur, et fut leur première récompense. La durée de leur vie surpassa celle de leurs aïeux, et fut prolongée jusqu'à quatrevingt mille ans. Par leur santé, par leur vi-

gueur, par leur félicité, ils devinrent semblables aux esprits célestes; mais le vice, qui nous flatte pour nous détruire, s'ouvrit insensiblement le chemin de leurs cœurs ; il fascina leurs yeux, et, par ses attraits fardés et trompeurs, il les rendit chaque jour moins sensibles à la beauté inaltérable de la vertu. Punis par leurs fautes même, ils passèrent par tous les périodes de dégradation qu'avait subis l'âge précédent. Un autre âge succéda; c'est le nôtre, qui a déjà beaucoup perdu de sa première gloire.

C'est ainsi que chaque âge est marqué par deux époques, celle de la grandeur et de la force humaine, celle de sa petitesse et de son affaiblissement. Chaque âge est terminé par l'eau, par le feu ou par quelque autre fléau non moins destructeur.

Mais cette dégénération insensible, peu capable d'effrayer les premiers coupables, ces peines qui suivent lentement le crime, cette vengeance qui ne doit être déployée dans toute sa rigueur que sur la dernière postérité, ne sont pas les seuls maux qui menacent la tête des impies. Il est une vie future où les crimes seront punis, les vertus récompensées.

L'enfer est placé au milieu de l'espace qui sépare le ciel de la terre. Dans une ville im-

mense, entourée de murailles blanches, et qui sans cesse retentit du son de deux énormes cymbales, s'élève le palais du bourkhan juge des morts et souverain des enfers; c'est le puissant Erlik-Khan. Il régna autrefois sur la terre; il pratiqua la vertu; il gouverna les hommes avec tant d'équité, que, après avoir cessé de vivre, il mérita d'être nommé le *juge des ames.* Son trône est entouré d'une foule de tengri noirs; ils l'enveloppent du nuage épais de leurs ailes. C'est devant ce trône, dont le seul aspect inspire le tremblement et la terreur, que les ames doivent comparaître; chacune est accompagnée de son tengri blanc et de son tengri noir, c'est-à-dire de son génie tutélaire et de son esprit tentateur.

Une mer formée des plus dégoûtantes immondices défend l'entrée du palais d'Erlik. Il faut la franchir sur un pont de fer; passage solide et commode pour les justes, mais qui devient toujours plus étroit et plus mince sous les pas des ames perverses. D'abord il leur offre un sentier spacieux; mais bientôt il n'a plus que la largeur et l'épaisseur d'un cheveu, et finit par se rompre. Les grands coupables, qui ne peuvent se ressouvenir d'aucune bonne action, sont précipités dans cette mer affreuse, sans avoir subi de jugement.

Mais le criminel qui parvient jusqu'au trône du juge inexorable n'en est pas plus heureux : il est envoyé dans une des prisons infernales où l'attend la peine due à ses crimes ; car les tourmens ne sont pas les mêmes pour tous, et l'enfer se partage en dix-huit quartiers différens, où les ames subissent des peines diverses. Ici s'étend une mer de sang : les oppresseurs, les tyrans, ceux qui ont troublé le repos des familles, qui ont porté la haine dans le sein de l'amitié, qui ont excité l'effusion du sang, y nagent éperdus, toujours brisant avec effort la fureur des flots, toujours luttant contre la vague bouillonnante, à chaque instant prêts d'être engloutis, et surnageant toujours pour leur supplice. Là est une terre blanche et compacte. Des malheureux, tourmentés de la soif et de la faim, la fouillent sans cesse avec leurs mains pour en exprimer de l'eau, pour en arracher des alimens : leurs peines sont stériles. Leurs bras, à ce travail, s'excorient, se déchirent, s'usent et se rongent jusqu'à l'épaule, et recroissent en un instant pour éprouver encore les mêmes fatigues et les mêmes douleurs. C'est le supplice des ames dures, qui ont refusé aux prêtres des alimens, de la boisson, des habits.

Ici, privés de leurs jambes, rampent avec

douleur des infortunés qui ont méprisé la doctrine que les prêtres leur enseignaient. Là souffrent les riches voluptueux et durs, qui jamais n'ont soulagé la misère du pauvre : ils éprouvent à leur tour ce que la misère a de plus affreux. Leur tête et leur ventre ont la grosseur d'une montagne; leur cou et leurs jambes la finesse d'un cheveu : masses informes et avides, dévorées d'appétits toujours renaissans qu'elles ne peuvent jamais satisfaire. Leurs bouches engloutissent des alimens que leurs gosiers étroits ne peuvent recevoir : elles veulent s'avancer pour cueillir des fruits délicieux, et leurs pieds débiles refusent de les porter.

Les parricides, les assassins, et ceux qui ont tué des animaux et même des insectes sont punis dans le plus terrible des enfers, qui toujours retentit de gémissemens lamentables. Dans un autre enfer souffrent les railleurs impies qui ont pris les choses sacrées pour objets de leurs plaisanteries audacieuses : sans cesse des démons vengeurs leur remplissent les oreilles de suie enflammée.

Les spoliateurs des chapelles des bourkhans et les sacrilèges qui ont détruit des livres sacrés sont jetés dans des chaudières bouillantes, où nagent des serpens rongeurs.

D'autres, tourmentés par un feu qui ne peut les détruire, sont embrochés devant des foyers ardens. Ailleurs des crochets sont suspendus au milieu de nuages infects, des coupables y sont attachés ; un éternel ouragan les ballotte et finit par les décrocher : ils tombent sur des pointes aiguës, sur des lames tranchantes; percés, déchirés, dépecés, ils sont successivement précipités sur de nouvelles pointes, sur de nouveaux tranchans, jusqu'à ce que leurs chairs et leurs os soient réduits en molécules insécables : alors une voix leur commande de reprendre leur première forme, pour être détruits par le même supplice.

Une des prisons infernales est construite en fer : ce métal est brûlant et ne donne pas de clarté : au milieu des ténèbres palpables les damnés sont dévorés par le feu. Dans un autre cachot règne le plus rigoureux des hivers : les coupables y sont traînés par des démons cruels sur des glaçons déchirans : ils y endurent le froid, jusqu'à ce qu'ils soient endurcis par la congélation; mais leurs bourreaux les rappellent à la vie et à leurs premiers tourmens. Dans un autre lieu de supplice, des malheureux écrasés entre deux planches d'airain souffrent toujours des dou-

leurs mortelles, sans être consolés par l'espérance de mourir.

Les hommes les plus justes et les plus vertueux, mais surtout les lamas qui ont mené une sainte vie, ne sont pas soumis, après leur mort, à comparaître devant le tribunal du juge des ames. Dès qu'ils ont rendu le dernier soupir, ce qu'ils ont d'immortel s'élève vers le ciel, sous la forme d'une colonne de feu.

Les autres ames doivent subir un jugement rigoureux. Le messager des enfers, le Mercure des lamistes, les conduit devant le trône d'Erlik-Khan. Si dans le corps qu'elles animaient elles ont acquis assez de mérites pour que leur sort ne puisse être douteux, elles sont placées sur un trône d'or, et le souverain juge ordonne à un nuage de les transporter au séjour des bourkhans. Là, pour prix de leurs vertus, elles goûteront le plaisir ineffable de réciter sans cesse le service divin et de vaquer toujours aux exercices du culte, jusqu'à ce qu'arrive le temps prescrit pour leur régénération; car les ames qui ne sont pas déifiées restent soumises à commencer une nouvelle vie.

Si les mérites de l'ame sont balancés par des méfaits, un bon bourkhan vient plaider sa cause devant le grand juge. Celui-ci, après

avoir entendu le plaidoyer, consulte un grand livre où sont inscrites les bonnes et les mauvaises actions des mortels. Une faiblesse passagère, et depuis long-temps oubliée, ne l'emporte pas sur les mérites d'une longue vie; mais quand le mélange des actions vertueuses et condamnables laisse le grand juge indécis, il prend ses fatales balances et y pèse les démérites et les bonnes œuvres de l'ame soumise à son jugement : suivant que penche l'un ou l'autre bassin, il envoie l'ame au séjour de la félicité, ou la remet au gardien de celle des prisons infernales dans laquelle elle doit expier ses offenses.

Les lamistes ne supposent pas que les peines des enfers soient éternelles; mais ils leur supposent une durée très-longue, et ne s'effraient pas de donner une durée de plusieurs millions d'années aux tourmens des malheureux qui doivent les subir.

Le supplice des impies qui se sont rendus coupables envers les bourkhans et les prêtres ne peut être abrégé ; mais, pour les autres délits, les ames souffrantes ne sont pas sans quelque espoir d'être soulagées de leurs peines, et même d'en obtenir la délivrance. Le moyen le plus efficace pour secourir les ames dont on plaint le malheur, ce sont les offran-

des faites aux prêtres pour obtenir leur intercession auprès des bourkhans. Quelquefois l'un des plus puissans bourkhans, à qui les lamistes attribuent la toute-science, est touché de compassion pour certaines ames souffrantes et les arrache à leurs peines : quelquefois d'autres sont délivrées par les prières de certains lamas qui, après leur mort, font la visite des enfers; enfin il est des livres qui abrègent ou annullent les peines de ceux qui les ont copiés, récités ou portés sur eux; ils ont aussi la vertu de guérir les maladies, de prolonger les jours et de chasser les esprits malfaisans.

Le plus puissant de ces livres est le Dorjo-Zodba. Les morts qui sont revenus sur la terre en ont confirmé, par de nombreux exemples, les vertus ineffables. Les mortels peuvent lire ce livre, mais il ne leur est pas donné de le comprendre : le sens mystérieux n'en est dévoilé qu'au grand bourkhan, et ce serait même un crime de chercher à l'interpréter.

Voici un exemple du pouvoir de ce livre. Un malheureux ivrogne mourut, et les désordres de sa vie le firent condamner par le terrible juge. De noirs satellites le traînèrent par six chemins semés de clous aigus, et le plongèrent dans un lieu de supplice. Pendant qu'il

gémissait dans ce séjour de douleurs, le bourkhan Khonjo-Bodi-Sano obtint par ses prières la délivrance de huit mille ames qui avaient lu le Dorjo-Zodba. L'ivrogne se ressouvint que dans sa vie il avait transcrit ce livre sacré : il le dit à ses gardes, qui le rapportèrent à leur chef, et ceux-ci en rendirent compte à Erlik-Khan. Le juge consulte son journal : il aurait dû le consulter avec plus d'attention la première fois, et ne pas condamner une pauvre ame à la légère. Enfin il voit que l'ivrogne a dit la vérité. Il le fait venir, lui demande pardon de l'avoir condamné un peu trop lestement, le place à ses côtés sur un trône d'or, et lui promet de le renvoyer sur la terre. L'ivrogne, tourmenté du souvenir de ses fautes, et croyant ne les avoir pas encore assez expiées, refusait cette grace. Il avait tué dans sa vie des poissons, des brebis, des chevaux; sa conscience lui reprochait de n'avoir pas épargné la vermine : il craignait d'éprouver, dans notre monde, la vengeance de tant d'ames dont il avait détruit le corps. Erlik-Khan les appela : il espérait trouver quelque moyen de conciliation entre ces ames irritées et l'homme qu'il protégeait ; toutes se montrèrent également inflexibles. Que faire ? Le grand juge se trouvait embarrassé pour la première fois. Il

s'avisa de prendre enfin ses balances : les ames chicaneuses furent mises dans un bassin, le Dorjo-Zodba dans l'autre, et dans l'instant le livre sacré l'emporta par son poids. Les ames, convaincues de leur injustice, s'humilièrent, demandèrent grace, et l'ivrogne revint sur la terre prêcher la sainte doctrine. Ce fut lui qui apprit aux mortels les secrets de l'autre monde.

Les sages de la Chine ont donné des leçons de morale justement admirées de l'Europe savante; mais, en voyant le vice triomphant, l'innocence opprimée, ils n'ont pas soupçonné que la justice divine réservait dans une autre vie des récompenses pour les bons, des peines pour les méchans ; ils n'ont pas même appelé l'imagination au secours de leur aveuglement involontaire. Les lamistes, comme les Indiens, les Egyptiens, les Grecs, ont mieux servi l'humanité en présentant un encouragement de plus à la vertu, un frein de plus au crime : aussi les Chinois, malgré leurs lumières, malgré les exemples et les préceptes de leurs sages, sont peut-être de tous les peuples le plus vicieux; et les Kalmouks, l'un des plus innocens, malgré leur profonde ignorance. Les hommes sont trop vivement agités par leurs passions pour aimer la vertu pour elle-même,

et trop mauvais raisonneurs pour sentir que leur plus grand intérêt est d'être justes.

Les Kalmouks eurent anciennement pour religion le chamanisme. Il reste encore chez eux des chamans ou sorciers, mais qui vivent dans le mépris et même dans la persécution.

TROISIÈME SECTION.

Des Bouriates ou Bratski.

CHAPITRE Ier.

Usages et Industrie des Bouriates.

Les Bouriates, qu'on trouve quelquefois désignés sous le nom de *Burètes* et que les Russes appellent *Bratski*, se nomment eux-mêmes *Barga-Bouriates*. Ils vinrent, au temps de Tchinguis-Khan, chercher un asile dans les pays montueux qui se trouvent au nord du Baikal : ils n'ont jamais depuis abandonné ces retraites. Leur langue doit les faire rapporter à la race des Mongols, et ils se rappellent eux-mêmes par tradition qu'ils formaient une des tribus kalmoukes. Ils errent sur les côtes du Baikal, sur les bords de l'Angara et de la Léna, et ils s'étendent du levant au couchant depuis l'Ostrog d'Oudinsk jusqu'à la ville de Nertchinsk.

Ce sont d'assez riches pasteurs. Plusieurs d'entre eux ont jusqu'à six mille moutons, de

la même race que ceux des Kalmouks, et un nombre proportionné de bêtes à cornes et de chevaux. Leurs bœufs ne le cèdent pas en beauté à ceux de Circassie : ils en font souvent leur monture, et les conduisent à l'aide d'une bride passée dans les narines.

Leurs huttes hexagones sont construites de perches entrelacées, dont ils bouchent les interstices avec de la terre : quatre piliers intérieurs soutiennent toute la charpente. Ces demeures sont fixes; mais ils ont aussi des huttes mobiles, ou des tentes semblables à celles des Kalmouks : ils les transportent avec eux quand ils conduisent leurs troupeaux dans de nouveaux pâturages. Les agneaux au-dessous d'un mois, les veaux, les chiens habitent la même tente avec toute la famille. Quand les agneaux ont atteint l'âge d'un mois, on les fait parquer.

Les hommes portent le même habit que les paysans russes, et ont les cheveux coupés sur le sommet de la tête.

Les femmes font de leurs cheveux deux tresses, qu'elles nouent par devant et laissent flotter sur leur sein : elles y mêlent souvent du crin pour en augmenter la longueur et l'épaisseur. Leur tête est ordinairement ceinte d'un bandeau : elles y attachent une chaînette

de fer qu'elles passent sous le menton; une autre chaînette semblable est liée plus étroitement autour du cou. Par-dessus une robe fourrée elles portent une autre robe sans manches, faite de cuir peint ou de toile de coton.

Les filles se reconnaissent par les nattes multipliées de leurs cheveux. Celles qui ont le plus de goût pour la parure se couvrent les épaules d'un cuir en forme de chaperon, et y attachent des rubans d'où pendent de petites clochettes. Leur large ceinture est ornée d'anneaux de laiton, de plaques de fer et de petites coquilles de la classe des porcelaines. C'est la ceinture virginale; elles la quittent en se mariant. Leurs époux les achètent en argent ou en bestiaux.

CHAPITRE II.

Gouvernement, Mœurs et Industrie des Bouriates.

Les Bouriates, avant de s'être réfugiés dans les dures contrées qu'ils occupent, paraissent avoir joui d'un état plus florissant. Ils avaient des princes, ils avaient une noblesse : ce n'est

pas dans la pauvreté d'une vie sauvage que les hommes se donnent ou reçoivent des maîtres. C'est encore aujourd'hui dans les familles de ces anciens nobles, de ces anciens princes que chaque tribu fait choix de son chef. Ces chefs sont les arbitres des différens; on peut leur donner le titre de juges; mais ils ne tirent de leurs fonctions aucun émolument, et ne jouissent ni d'un pouvoir ni d'une considération qui puisse donner un grand poids à leur aristocratie.

Faibles, peu barbus et même souvent imberbes, les Bouriates font consister la félicité suprême dans le repos. Ils sont peu intelligens, peut-être parce que leur caractère inactif les empêche de cultiver et de développer leur intelligence. Portés au vol, ils y mettent tant de maladresse, qu'ils se laissent aisément prendre sur le fait. Ils sont lâches, défians et ont toute la malpropreté que doit causer la paresse; mais ils sont doux, hospitaliers, et même dans la misère ils semblent toujours contens.

Quoique l'éducation de leur bétail fasse leur principale occupation et que leur vie soit nomade, quelques-uns d'entre eux commencent à s'approcher de la vie sédentaire : ils s'adonnent à quelque culture; mais leur pa-

resse les rend mauvais agriculteurs. La chasse leur procure plus de ressources.

La fabrication du feutre, la tannerie et la mégie des peaux, et tout ce qui concerne le vêtement des deux sexes est l'ouvrage des femmes.

Ils mangent souvent de la chair crue : quand ils en font cuire, c'est dans l'eau, sans sel et sans aucun assaisonnement.

Les riches ne méprisent pas le pauvre. Quand une famille est ruinée, ils se cotisent pour lui former un troupeau : ils renouvellent jusqu'à trois fois cette bonne œuvre, et renoncent alors à relever une fortune tant de fois renversée. Peut-être pensent-ils que le ciel, en rendant malheureuses ces tentatives répétées, déclare qu'il s'oppose à ce qu'elle soit rétablie; peut-être aussi regardent-ils le malheureux qui est si souvent retombé dans l'indigence comme incapable de gérer une propriété. Il reste à l'infortuné la ressource de se mettre au service de quelque riche : il est nourri, vêtu comme le maître, n'éprouve aucun mauvais traitement, et ne reçoit aucun reproche de son malheur.

La petite-vérole naturelle est très-meurtrière chez ce peuple. Une maison d'inoculation a été fondée à Irkoutsk en 1772, aux

frais de l'impératrice Catherine II. Les Bouriates y ont fait inoculer, depuis cette époque jusqu'en 1775 inclusivement, six mille quatre cent cinquante enfans, et n'en ont perdu que vingt-huit.

Ce qui peut étonner chez ce peuple vagabond et presque sauvage, ce qui achève de prouver que ce n'est point un peuple neuf, mais une nation dégénérée qui se ressouvient encore de l'industrie qu'elle exerçait dans les temps de sa première prospérité, c'est qu'on trouve chez eux des ouvriers habiles dans l'art d'incruster et de damasquiner le fer en argent et en étain. Ils ornent de ces travaux des harnois, des ceinturons, des poignards et jusqu'à leurs cuillères. Ils y représentent des quadrupèdes, des oiseaux, des fleurs, des figures de fantaisie.

Lorsque le fer a déjà reçu la forme qu'il doit conserver, ils le font rougir, le laissent refroidir et y tracent des tailles à l'aide d'un ciseau tranchant. Ils renouvellent jusqu'à trois fois cette opération, ayant soin de conduire à chaque fois les tailles dans un sens différent. S'ils veulent couvrir d'argent toute la surface du fer, ils coupent de l'argent battu dans la forme de la pièce qu'ils doivent argenter, et l'incrustent avec un marteau dont

les deux bouts sont plats, mais dont l'un est lisse, et l'autre entaillé comme une lime douce. Ils se servent du bout entaillé pour fixer l'argent sur le fer, et du côté lisse pour le polir; mais quand ils se proposent d'incruster un dessin sur le fer, ils commencent par en tracer le contour, ils le bornent par un fil d'argent, et remplissent d'argent battu l'espace qui se trouve renfermé dans les deux traits.

Ils n'ont pas l'usage expéditif de laminer l'argent ou l'étain en le faisant passer entre deux cylindres : ils le battent, le planent, l'étendent avec le marteau. Ils savent le passer à la filière : industrie que nous avons trouvée même chez les Lapons. Leurs creusets sont de fer; ils ne connaissent pas ceux de terre.

Quand les Russes pénétrèrent pour la première fois chez les Bouriates, ils virent chez eux un peu d'argent, et crurent que ces peuples possédaient des mines précieuses. Ils firent une expédition pour les découvrir; car ils en cherchaient depuis long-temps, et ne connaissaient pas encore celles que renferme leur domination; mais on apprit dans la suite que les Bouriates tiraient cet argent de leur commerce avec les Mongols, qui s'en procuraient eux-mêmes en négociant avec les Chinois.

CHAPITRE III.

Religion des Bouriates.

Comme les Bouriates se sont séparés des Mongols et des Kalmouks avant que ceux-ci eussent embrassé la religion du dalai-lama, ils ont continué de vivre dans le chamanisme. L'entrée de leurs huttes regarde toujours l'orient. A chaque côté de la porte est planté un bouleau en l'honneur des génies bien ou malfaisans. Une corde qui traverse d'un arbre à l'autre sert à attacher de petites offrandes, des rubans, des peaux d'hermines ou de belettes. Les Bouriates s'inclinent devant ces arbres en se mettant deux doigts sur le front.

Leurs sorciers ou chamans se nomment *bés*. Leur habit est effrayant, ou plutôt ridicule : c'est une robe de cuir toute couverte de ferrailles, de serres d'aigles, de griffes de hiboux. Leurs bonnets, chargés des mêmes épouvantails, s'élèvent en pointe. La baguette dont ils frappent leur tambour magique est faite comme une vergette, à laquelle, au lieu de crin, on aurait collé une peau de belette.

Des morceaux de drap, de feutre ou de ve-

fours, grossièrement découpés, leur servent d'idoles. Un rond fait la tête, le reste de l'étoffe se taille en diminuant de largeur, et se divise vers le bas en deux lanières qui représentent les jambes. Telle a été partout l'origine de l'art du dessin.

Les Bouriates, au lieu de temples, ont des kérémets, comme les peuples de race fennique. Ils donnent à ces lieux sacrés le nom de *Tailga*.

Ils font chaque année un sacrifice solennel pour obtenir les bienfaits des dieux. Trois vieillards président à la cérémonie. Le premier à genoux, tenant une branche de bouleau élevée vers le soleil, appelle les dieux à haute voix : les deux autres debout tiennent chacun une tasse pleine de lait et d'eau-de-vie. Ils jettent leurs tasses en l'air en prononçant quelques mots, tandis que le premier continue ses prières. Ils répètent trois fois cette cérémonie, persuadés que le plus puissant des dieux vient les visiter sur le ruisseau voisin. C'est pour le saluer qu'ils jettent devant lui leurs tasses pleines de lait.

Ils immolent un mouton, et commencent par faire sur la tête de la victime des libations d'eau-de-vie et de lait. Les chairs sont plutôt dévorées que mangées par les assistans; les

os, le sang sont brûlés dans une fosse en l'honneur des dieux, et la peau reste suspendue devant le tailga. Alors les cérémonies sacrées sont finies; on ne s'occupe plus que de plaisirs, et les deux sexes les partagent. Les pots d'eau-de-vie et de lait fermenté passent de mains en mains : les hommes se disputent la victoire au saut et à la course, pendant que les femmes dansent dans la plaine et la font retentir de leurs chants.

Ils ont une autre fête, celle du tailga, qui se célèbre en l'honneur des divinités de la terre. Les victimes sont plus nombreuses, mieux choisies; on immole même un poulain, et c'est la plus précieuse des offrandes. Les os ne sont pas consumés dans une fosse; on les place sur un échafaud auquel on met le feu. La fête se termine, comme la première, par les joutes et les courses des hommes, par le chant et les danses des femmes.

CINQUIÈME PARTIE.

NATIONS DE RACE TATARE.

PREMIÈRE SECTION.

DES TATARS EN GÉNÉRAL.

CHAPITRE I[er].

Tatars mal-à-propos confondus avec des Nations différentes. Leur Gloire et leur Décadence.

Les Européens ont changé le nom des Tatars en celui de Tartares [1], et ont donné ce nom à tous les peuples de l'Asie qui sont placés au nord de la Perse, de l'Inde et de la Chine, depuis la mer Caspienne jusqu'à l'Océan orien-

[1] Le nom des Tatars a été changé en Europe par l'addition d'une lettre, et les Chinois l'ont altéré par la suppression d'un *r* qu'ils ne peuvent prononcer. Les Européens les ont toujours appelés *Tartares*, et les Chinois les nomment *Tata*.

tal; mais, par une fatalité singulière, pendant que ce nom a fait tant de fortune en Europe, les Persans, les Arabes ne le connaissent même pas. Ils rapportent aux Mongols, sujets naturels de Tchinguis-Khan, tout ce que nous attribuons aux Tatars, qui furent les compagnons de ses victoires.

Les Chinois appellent *Tata* ou *Tadze* tous leurs voisins septentrionaux, et c'est d'après eux peut-être que nous avons désigné, par le nom de *Tatars*, tous les peuples de l'Asie septentrionale; nous l'avons même donné, comme eux, aux Mongols leurs vainqueurs.

Les nations qu'on peut regarder comme réellement tatares n'aiment pas qu'on leur en donne le nom, soit qu'elles aient reconnu qu'il semble méprisable aux étrangers, soit qu'elles dédaignent une dénomination qu'elles n'adoptent pas elles-mêmes. Chaque tribu tire le nom qu'elle se donne des lieux qu'elle occupe, ou qu'elle a jadis occupés, ou du nom de quelques-uns de ses chefs. Si l'on veut absolument les rassembler toutes sous un nom générique, elles préfèrent celui de *Turcs*, de *Troukhmènes*, de *Tourouks*: aussi quelques savans ont douté s'il existe, s'il a même existé jamais un peuple à qui le nom de *Tatars* ait appartenu; et leur doute paraîtrait bien fondé,

s'il n'était détruit par le témoignage des écrivains orientaux: il paraît certain du moins que les Tatars proprement dits n'étaient qu'une tribu peu nombreuse de la race des Turcs: aussi la langue des peuples que nous appelons *Tatars* est celle des nations que nous désignons par le nom de *Turques*, comme les peuples du Tourkestan, comme les Troukhmènes que nous nommons *Turcomans*, comme les sujets de la puissance ottomane, qui ont altéré leur idiome originel par un grand nombre de mots arabes, hongrois et autres.

Quelquefois soumis aux Mongols et quelquefois leurs alliés, il n'est pas étonnant que les Turcs, que nous continuerons d'appeler *Tatars*, aient été confondus avec eux: il est vrai que Tchinguis, fondateur de la domination tatare, était Mongol, et qu'il eut des Mongols pour compagnons de ses premiers exploits; mais il renforça bientôt ses armées par la jonction des Tatars, bien plus nombreux que ses sujets, et ce fut avec eux qu'il fit trembler l'Asie et l'orient de l'Europe.

Les Mongols et les Tatars étaient deux peuples différens, qui ne se ressemblaient ni par les traits ni par le langage. On ne peut cependant nier que certaines hordes tatares ne ressemblent beaucoup aux Mongols; mais

deux peuples qui ont si long-temps porté les armes ensemble ont dû s'unir réciproquement par les liens du mariage, et le sang des deux races a été souvent confondu.

Avant Tchinguis, chaque tribu tatare avait ses souverains particuliers, et aucune d'elles n'était redoutable : elles le devinrent quand ce conquérant les eut toutes rassemblées et eut fait une masse vigoureuse des membres dispersés de ce grand corps. Partagées après sa mort, elles formèrent encore plusieurs dominations formidables ; mais aucune ne peut être comparée à celle de Batou-Khan, son petit-fils. Il fonda près de l'Iaïk la fameuse horde dorée, soumit le pays des Bulgares, mit la Russie sous le joug, et fit trembler la Pologne, la Hongrie et la Bohême.

Tamerlan, par la victoire et le ravage, rendit de nouveau célèbre le nom des Tatars, et ne les épargna pas eux-mêmes : ce fut un torrent qui ne fit que passer, ne laissant après lui que des ruines ; mais il contribua beaucoup à la décadence des Tatars, parce que celles de leurs dominations qu'il avait abattues ne purent jamais se relever.

Les Russes, les Chinois, remportèrent sur eux différentes victoires. Enfin, dans le seizième siècle, le tsar Ivan-Vassiliévitch réunit

à son empire le royaume de Kazan et celui d'Astrakhan ; et Koutchoum, détrôné, fugitif, mort sans qu'on sache où reposent ses cendres, vit finir avec lui la domination tatare dans la vaste étendue de la Sibérie.

Les Tatars subjuguèrent l'Asie presque entière, et répandirent la terreur dans l'Europe. Il ne reste à présent aucune de leurs hordes qui ne soit soumise à une puissance étrangère, ou obligée d'implorer la protection d'une puissance voisine [1].

[1] Cette assertion contrarie les idées générales des Européens. On croit que les Tatars dominent aujourd'hui à la Chine, et ce sont les Manjours qui n'ont rien de commun avec les Tatars. On croit qu'un prince tatar a fondé la dynastie régnante dans l'Indoustan, et c'était un descendant de Tchinguis, et par conséquent un prince mongol; c'était aussi un prince du même sang qui commandait aux Tatars de la Crimée. — Cette note de M. Levesque ne s'applique avec justesse qu'aux Français. Depuis un demi-siècle les géographies allemandes élémentaires ne confondent plus les Tatars avec les Mongols. Pour avoir une idée complète de la classification de ces nations, il faut consulter le tableau qui suit le Livre LXIe du *Précis de la Géographie universelle*, de M. Malte-Brun. *D.*

CHAPITRE II.

Villes des Tatars. Connaissances de ces Peuples.

C'EST une erreur de croire que les Tatars n'ont eu pour villes que des tentes entourées de leurs chariots. Partout où ils ont dominé se trouvent des ruines de villes, de murailles, de châteaux, de forteresses. L'ancienne résidence des khans de Kassimof se reconnaît encore par les restes d'une haute tour de forme ronde, par les ruines d'un temple, par les murs qui environnaient le palais, par le tombeau d'un prince qui mourut l'an 962 de l'hégire. On voit près du Caucase les débris de Madjir, ville autrefois considérable. Les ruines de l'ancienne Astrakhan, celles d'une autre ville à peu de distance de Tsaritsin rendent encore aujourd'hui témoignage à la solidité des anciennes constructions tatares. Une épaisse et haute muraille, des tours, un palais sont dans la nouvelle Kazan des monumens de leur industrie. Les ruines d'une autre Kazan plus ancienne, et détruite dans le quinzième siècle, se reconnaissent encore sur les bords

de la Kazanka. On voit sur ceux du Volga des tours, des temples, des tombeaux, des édifices de pierres et de briques, restes de l'ancienne splendeur de Bolgari. Enfin dans la Sibérie on rencontre, près de l'Irtich, les vestiges de Sibir; sur les bords du Tom, les murs de Tontoura, et, près de l'embouchure de l'Iaïk, les fossés de Saratchik.

Si l'on voyage au nord de la Chine, on trouve les ruines d'un grand nombre de villes que les Tatars y ont élevées. On a cru qu'ils ne connaissaient d'autres habitations que des tentes, parce qu'on les a toujours confondus avec les Mongols et les Kalmouks.

Les Tatars mahométans, plus instruits que les autres, ont conservé leur langue dans toute sa pureté. Ils ont emprunté, pour l'écrire, les caractères arabes, et c'est en langue arabe qu'ils font leurs prières. Les Boukhares s'étaient rendus célèbres dans les sciences long-temps avant les conquêtes de Tchinguis, et jamais ils n'ont cessé de les cultiver; mais dans la Russie il est peu de Tatars, même parmi les prêtres, qui entendent l'arabe; ils se contentent de le savoir lire.

C'est en embrassant le mahométisme, c'est en recevant les instructions des prêtres arabes qui les avaient convertis, que les Tatars se

sont en partie dépouillés de leur première ignorance; c'est à leur vie devenue plus douce et plus tranquille qu'ils ont dû leurs progrès. Partout les arts sont nés du besoin, et les sciences spéculatives de la religion. Partout la théologie fut la mère de la philosophie, fille ingrate, qui a souvent méconnu, déchiré le sein qui l'avait nourrie. Les arts ont dans la suite prêté des secours aux sciences, qui ont à leur tour éclairé les arts, et leur concorde mutuelle peut seule les porter à la perfection; mais cette perfection est toujours unie aux richesses, qu'accompagnent le luxe, la mollesse, la corruption des mœurs, et tous les maux qui la suivent. Bientôt les arts dégénèrent, les scienees cèdent la place aux vices, la gloire s'éclipse, et la vanité reste seule.

Les Tatars idolâtres, bien éloignés de cette funeste époque, languissent dans la plus profonde ignorance : ils ne savent pas lire, et ils ont tellement laissé corrompre leur langue, qu'ils peuvent à peine entendre les Tatars des tribus plus éclairées; souvent même ils ne les entendent pas du tout. La langue tatare est abondante, assez douce, se prononce avec un peu de lenteur et a quelque chose de chantant.

SECONDE SECTION.

Des Tatars de Kazan.

CHAPITRE Ier.

Portrait et Caractère des Tatars de Kazan.

Lorsque le royaume de Kazan fut devenu la conquête d'Ivan-Vassiliévitch, les Tatars qui avaient formé cette domination se dispersèrent et cherchèrent leur sûreté loin des vainqueurs; mais quand une tranquille possession eut désarmé la haine des Russes, les familles des vaincus revinrent en grand nombre dans des lieux qui leur étaient chers parce qu'elles y avaient pris naissance, et parce que leurs ancêtres y avaient reçu la sépulture. Les différentes parties de leur domination détruite étaient occupées par la nation victorieuse ; elles s'y établirent et se mêlèrent avec elle. On les trouve répandues dans toute la contrée qu'on appelle aujourd'hui le *gouvernement de Kazan*, et qui est bien plus étendue que ne l'était le royaume de leurs anciens maîtres.

Cependant la plupart des Tatars sont ras-

semblés autour de la ville, dont ils occupent même deux quartiers considérables : le reste est dispersé dans des villages, dont ils forment seuls la population, tantôt voisins des Russes, tantôt entourés seulement des villages de leurs compatriotes. Ce sont aussi des sujets originaires du royaume de Kazan qu'on trouve établis dans le gouvernement d'Orenbourg, où ils se sont construit des demeures fixes. Il ne faut pas les confondre avec les hordes errantes dans les stèpes de cette vaste contrée.

Les Tatars de Kazan sont bien loin de ressembler aux Mongols qu'on a si souvent confondus avec les races tatares. Ils ont le visage alongé, et les Mongols l'ont excessivement arrondi. Ceux-ci ont à peine de nez, ceux-là ont le nez sec et saillant. Les uns ont des yeux qui suffiraient, par leur conformation singulière, par la manière dont ils sont placés, pour faire reconnaître leur race; les yeux des autres, petits, noirs et perçans, ressemblent d'ailleurs à ceux des Européens. Ils ont un tempérament sain et vigoureux; mais comme ils sont maigres et généralement d'une petite taille, comme leur physionomie est douce, modeste et même timide, ils n'ont pas un extérieur fort imposant.

Mais avec cette apparence d'humilité ils sont fiers et même orgueilleux. Polis entre eux, ils ne sont pas moins honnêtes avec les étrangers; on ne sort pas de chez eux sans avoir reçu quelque présent. En s'abordant, ils se prennent mutuellement les deux mains et les serrent en disant : La paix soit avec vous! (Salom malikam). Celui qui reçoit ce compliment y répond dans les mêmes termes. Les Orientaux ne connaissent pas l'usage de se saluer en se découvrant la tête.

Ils marquent beaucoup de respect pour la vieillesse, et n'ont pas d'expression plus caressante que d'appeler un homme *aktchakal* (barbe blanche). Comme chez eux la barbe blanchit de bonne heure, on y jouit bientôt de la considération qu'on accorde à l'âge avancé. Ils prennent volontiers les conseils des vieillards, et n'entreprennent jamais d'affaires importantes sans demander leurs avis. Ces hommes vénérables occupent toujours les premières places; ils font dans les familles les fonctions de prêtres et de juges : ce sont eux qui récitent les prières; ce sont eux qui accordent les différens et rapprochent les cœurs prêts à se diviser.

L'éducation et leur religion, à laquelle ils sont fort attachés, rendent ces Tatars propres,

tempérans, modérés et compatissans. Leurs femmes se distinguent plutôt par un air de santé que par la beauté de leurs traits.

CHAPITRE II.

Habitations des Tatars de Kazan.

Les maisons des Tatars offrent toutes à-peu-près le même aspect; presque toutes sont de bois, presque toutes ont la même étendue et sont peintes de la même couleur : les chambres sont entourées de larges bancs qui en occupent souvent la moitié. De petites ouvertures, régulièrement placées, donnent l'entrée au jour : chez les gens aisés, ces fenêtres sont fermées par des vitrages de verre ou de talc; mais les pauvres n'ont pour vitres que du papier ou du linge huilé, et quelquefois une peau transparente.

Les maisons de ceux-ci ne sont composées que d'une chambre dont la porte donne sur la rue; et comme le toit est plat, l'édifice entier a la forme d'un grand cube. Les Russes appellent *iourtes* ces édifices si peu brillans; ils donnent le même nom aux fosses des Kamtchadales, aux huttes des Toungouses,

aux tentes des Kalmouks : ce mot, qu'on trouve quelquefois dans les ouvrages qui parlent de la Russie, est tatar et signifie une habitation.

Les Tatars se meublent pour eux-mêmes et non pour en imposer aux autres; ils consultent leurs besoins et non la vanité, et ne savent pas augmenter leurs dépenses, s'imposer des gênes, donner un éclat trompeur à leur misère secrète pour flatter les yeux des étrangers. Un peu de vaisselle propre dans sa simplicité, des tasses, les ustensiles du labourage ou de quelque métier, des coffres, des couvertures, et plus souvent des pièces de feutre qui en tiennent lieu, voilà toute la parure de leurs appartemens. Les bancs qui règnent autour de la chambre servent de sièges, de lits et de tables. Jamais ils ne se déshabillent entièrement pour se coucher, parce qu'ils n'ont pas encore adopté l'usage des draps. Ils trouvent le bonheur dans leur indifférence pour ce qui brille sans être utile. Ils ne desirent rien de plus que ce qu'ils possèdent, parce que rien de plus ne leur est nécessaire.

CHAPITRE III.

Habillement des Tatars de Kazan.

ILS se rasent la tête et la barbe, et réservent seulement une houppe de cheveux et des moustaches; ils portent des chemises, de larges culottes, des bas de peau, des bottines et une grande robe de dessus, serrée par leur ceinture ou par le ceinturon de leur sabre : c'est aussi à leur ceinture qu'ils attachent leur couteau, leur pipe et leur tabagie. Ils ont des calottes, quelquefois brodées en or, qu'ils recouvrent d'un bonnet plat, entouré d'une bordure de pelleterie. L'habit de dessous est de drap, et assez souvent accompagné d'une bordure ou d'un galon : celui de dessus est d'étoffe de soie, et quelquefois d'étoffe d'or ou d'argent pour les riches.

L'habit des femmes est à-peu-près de même que celui des hommes : leurs bottines se terminent en pointe; leur robe de dessous est ornée de broderie à l'endroit où elle s'attache sur la poitrine : celle de dessus est de drap fin ou de soie, souvent même d'étoffe précieuse, et chargée de franges, d'olives et de bouton-

nières brodées en or. Leur ceinture de soie est accompagnée d'ornemens en argent; leur tête est presque entièrement enveloppée d'un bonnet garni de coraux ou de pièces de monnaie : des ornemens semblables leur couvrent le sein. Leurs cheveux, réunis en une natte, pendent par derrière : elles y attachent des coraux, des monnaies, des rubans qui entourent le corps en manière d'écharpe, et dont les bouts flottent sur les cuisses; elles ont quelquefois à chaque oreille deux anneaux, attachés par une chaîne qui retombe jusque sur les épaules, et dans laquelle sont enfilées des pièces de monnaie : elles portent aussi des anneaux aux doigts, et on en voit même qui en ont un passé dans la narine. Leurs colliers sont composés de plusieurs grains de verre.

On remarque quelque différence dans l'habillement des Kazanaises d'Orenbourg. Des épaulettes leur flottent sur la poitrine, et se terminent par de grosses houppes de fil d'or et d'argent. Elles y attachent des clous de girofle, dont elles aiment beaucoup l'odeur, et auxquels elles portent souvent les mains. Leurs cheveux, partagés en deux tresses, sont couverts d'un bonnet à longues oreilles, orné de monnaies d'or et d'argent, placées comme des

écailles de poissons. Leur front est caché par un tissu de perles. Dans la grande parure elles mettent un second bonnet, plus élevé que le premier, et entouré d'une bordure de quelque pelleterie précieuse. Les femmes pauvres ont des robes de Nanquin, et se couvrent la tête d'un voile rejeté en arrière. Elles n'ont souvent en été que des chemises brodées en laine de couleur, et arrêtées par une ceinture.

CHAPITRE IV.

Nourriture des Tatars de Kazan.

Il n'est pas permis aux Tatars mahométans de manger des animaux étouffés ou morts naturellement. Il leur est même ordonné d'ouvrir le gibier qu'ils viennent de tuer pour en faire écouler le sang. Les quadrupèdes carnassiers, les oiseaux de proie, le cochon, les insectes, les reptiles sont des animaux immondes dont il leur est défendu de goûter.

Ils préfèrent la chair de cheval à toute autre. Ils aiment surtout la viande fort grasse, la coupent par petits morceaux, la font bouillir, et la mangent avec les doigts : cependant les Tatars des villes ont abandonné cette coutume

dégoûtante, et se servent de cuillères. Ils ne font usage ni d'épices, ni d'aucune plante, d'aucune graine capable de relever le goût des mets ; ils se plaisent au contraire à rendre leurs ragoûts plus fades en y mettant beaucoup de graisse ou de beurre.

La plupart sèment des herbes potagères dans leurs jardins; les autres se contentent de végétaux sauvages. Depuis qu'ils se sont adonnés à l'agriculture ils ont pris goût aux gruaux et aux alimens farineux. Ils en font des bouillies : ils aiment beaucoup de certains gâteaux qu'ils font cuire sous la cendre; mais les plus riches même ne font pas du pain un usage journalier. Leur nourriture la plus ordinaire est le riz, ou des boulettes de farine, pétries dans du beurre et cuites à l'eau. Le kourmatche, dont ils font aussi un usage très-fréquent, n'est autre chose que du froment, du seigle, de l'orge ou du blé de Turquie, grillé et pilé, qu'ils mangent sec ou cuit dans du lait.

Ils aiment le lait frais ou caillé, et font plusieurs sortes de fromages. Il en est peu qui soient assez riches en chevaux pour se régaler de lait de jument, qu'ils préfèrent à celui de vache. Ils ne peuvent se passer de thé; ils le font bouillir dans des chaudrons, et y ajoutent du beurre et du sel.

Ils font par jour quatre repas, et mangent, assis sur leurs talons, sur les larges bancs qui entourent leurs chambres. Avant et après chaque repas ils se lavent et font une prière.

Les liqueurs fortes leur sont interdites par l'alcoran; mais plusieurs ne se soumettent pas à cet article de leur loi. Tous boivent de l'hydromel, qu'ils s'obstinent à ne pas regarder comme une liqueur forte, pendant qu'ils en font une espèce encore plus enivrante que le vin. Hommes, femmes, enfans, tous fument du tabac, et même avec excès.

CHAPITRE V.

Industrie, Occupations et Connaissances des Tatars de Kazan.

Autrefois ces Tatars ne connaissaient que la vie pastorale ; mais quand ils furent resserrés par une population plus nombreuse, et surtout quand les Russes eurent occupé la plus grande partie de leur pays, ils s'adonnèrent à l'agriculture, et se fixèrent sur le sol qu'ils forçaient à les nourrir. Ils sont bons cultivateurs, et l'emportent sur leurs vainqueurs dans l'art d'améliorer les terres et

d'exiger d'elles autant qu'elles peuvent donner. Ils se plaisent à élever des abeilles, et cette industrie les enrichit.

On trouve dans tous les villages les ouvriers nécessaires, tanneurs, teinturiers, tailleurs, cordonniers, charpentiers, forgerons. Les femmes font, avec le lin, le chanvre qu'elles recueillent, et avec les laines de leurs brebis, des étoffes et des toiles. Ils ont de bonnes fabriques de savon, de cuirs de Roussi, de maroquin du Levant. On ne peut les accuser de paresse; mais comme ils ont peu de désirs, ils font peu de dépenses, se contentent d'un gain modéré, et ne se fatiguent pas de travail: l'économie est leur principale richesse; ils savent faire des épargnes sur un faible revenu.

Leurs marchands sont actifs et intelligens. Ils n'ont l'usage ni des lettres de change, ni des billets de commerce, et il faut qu'ils aillent eux-mêmes porter aux étrangers leurs marchandises, ou qu'ils envoient à leur place des commis affidés. Suivant la coutume des Orientaux, ils commercent plutôt par échange que pour de l'argent. Ils portent les marchandises des Russes et celles de leurs propres fabriques aux Kirguis, aux Boukhares et aux autres peuples de l'Asie. Obligés de traverser des déserts

et des hordes de peuples brigands, ils n'entreprennent ces voyages qu'en troupes nombreuses, qu'on appelle *caravanes*. Souvent ils passent plusieurs années sans revenir chez eux; quelquefois même ils n'y retournent jamais, et ils prennent des femmes dans les différens endroits où ils s'établissent. Leur commerce est lucratif, et leur bonne conduite les mène bientôt à la fortune : quelquefois aussi ils sont dépouillés, réduits à l'esclavage, et finissent leurs jours dans la servitude.

Ces Tatars ne sont pas instruits à notre manière; mais ils ne sont pas ignorans, et leur instruction vaut bien les fausses connaissances de nos ancêtres. Ils n'étudient pas les langues anciennes, mais ils parlent la leur avec pureté et savent celle des Russes. Chaque village conserve par écrit son histoire depuis son origine. Il n'est pas rare de trouver des paysans, et surtout des marchands, qui aient des recueils d'ouvrages historiques, qui connaissent bien les principaux évènemens de leur histoire et de celle de leurs voisins, et qui soient instruits surtout de leurs antiquités nationales. Ceux qui veulent apprendre l'arabe et acquérir des connaissances un peu profondes de la théologie mahométane vont faire leurs études dans les écoles de la Boukharie. C'est

là qu'on doit envoyer les jeunes gens qu'on destine à la prêtrise; mais il en est peu qui fassent ce voyage.

C'est de l'hégire ou fuite de Mahomet qu'ils commencent leur ère : elle répond à l'an 622 de la nôtre. Leur année est lunaire, et commence au mois de mars, à l'équinoxe du printemps. Le samedi est le premier jour de leur semaine. Quoique pour les actes religieux ils suivent leur calendrier, qui est celui de tous les mahométans, ils ont adopté, à l'exemple de leurs voisins, nos mois et la durée de notre année pour les usages civils.

CHAPITRE VI.

Mariage des Tatars de Kazan. Condition de leurs femmes. Éducation de leurs enfans.

Soumis à la loi de l'alcoran, les Tatars ne peuvent avoir à-la-fois plus de quatre femmes légitimes : toutes jouissent des mêmes droits, et non pas du même bonheur; l'amour de leurs époux met toujours entre elles des différences. On appelle *kalym* la somme qu'on donne à leurs parens pour les acquérir : cette somme, proportionnée aux fortunes, est toujours assez

considérable, et les femmes coûtent beaucoup pour leur entretien.

Cependant les Tatars ne donnent pas le spectacle scandaleux de cette foule de célibataires qui refusent de donner la vie à la postérité dont ils devraient être pères, ou qui du moins ne peuvent propager l'espèce qu'en propageant la corruption. La religion, les mœurs, le besoin d'être soulagés dans les soins domestiques engagent tous les Tatars dans les nœuds du mariage.

Mais comme la pluralité des femmes fait naître dans les familles les querelles, les haines et la dissension, la plupart se contentent d'en avoir une seule. Il est fort rare que les riches en aient plus de deux : encore prennent-ils ordinairement la seconde quand l'âge a rendu la première inutile à la propagation de l'espèce. Ils croiraient alors tromper la nature et contrarier ses vues s'ils perdaient, dans les bras d'une épouse stérile, la fécondité qu'ils conservent encore. C'est peut-être ce raisonnement de la sagesse humaine, contraire à nos principes religieux, qui a fait naître la polygamie dans l'Orient. La nature elle-même, d'accord avec le christianisme, la réprouverait dans notre Europe, où elle fait naître moins de filles que de garçons.

La plus jeune épouse a pour elle l'amour de son époux : la première jouit des égards dus à son âge, du souvenir encore tendre de l'amour qu'elle a inspiré, et de la reconnaissance des services qu'elle a rendus. Nous avons déjà vu que les marchands, ayant quelquefois une maison dans plusieurs pays, ont aussi une femme dans chacune de ces maisons. Si en leur absence elles manquent à la fidélité qu'elles leur doivent, ils les cèdent à leurs amans. Ils ne croient pas que leur honneur soit flétri, et ne souffrent pas que leur bonheur soit altéré par la légèreté d'une épouse perfide. M. Géorgi a connu à Orenbourg un Tatar qui venait de se séparer à l'amiable de sa huitième femme, et qui en allait prendre une neuvième.

L'homme qui veut se marier ne fait pas lui-même la demande : il faut qu'il ait recours à l'entremise d'un ami. On est long-temps à se disputer pour le kalym, c'est-à-dire pour la rétribution que le père veut recevoir avant de livrer sa fille. La somme n'est guère, pour les pauvres, au-dessous de cent francs de notre monnaie, ni de cent louis pour les gens aisés : elle se paye en bestiaux, en habits et en argent. Le paiement se fait en différens termes, et le prétendu, avant de s'être acquitté, ob-

tient la permission de voir quelquefois sa maîtresse.

Le prêtre ou moullah célèbre les fiançailles, et les accompagne de quelques prières. Le mariage est annoncé d'avance dans la mosquée, comme on publie des bans dans nos églises.

Quelques jours avant les noces les jeunes filles vont visiter la future épouse : elles la trouvent enveloppée d'un voile, et pleurent avec elle sa virginité [1]. Portée la veille, sans être vue, dans la maison où va se célébrer le mariage, et où elle est attendue par les femmes de la famille dans laquelle elle doit entrer, elle y reçoit leurs consolations et leurs caresses.

Les cérémonies ecclésiastiques du mariage sont bien simples : elles ne se font point dans le temple. On mande le moullah ; il demande aux deux parties si elles consentent à s'unir par les nœuds du mariage : sur leur affirmation, il prononce une courte prière et déclare aux deux époux qu'ils sont unis.

Si le nouvel époux soupçonneux, crédule ou intéressé, se plaint que sa femme n'a pas

[1] C'est un usage antique et consacré dans l'Orient que les filles y pleurent leur virginité : il en est fait mention dans les livres sacrés des Hébreux.

gardé la virginité avant le mariage, son beau-père lui accorde quelques dédommagemens, et l'engage, par sa générosité, à garder le silence. Quand la plainte du mari ne serait pas fondée, il faut le satisfaire : lui seul est juge de l'affront qu'il prétend avoir éprouvé.

Les divertissemens des noces, danses, musique, festins se prolongent ordinairement pendant plusieurs jours. Les hommes et les femmes ont coutume de danser séparément, les hommes avec vivacité; les femmes en tournant lentement et en se cachant le visage de leurs mains, plus soigneuses de conserver la modestie de leur sexe que de faire paraître avec avantage la perfection de leur taille et la gracieuse souplesse de leurs mouvemens.

Dans leurs chansons, la simplicité des airs fait un singulier contraste avec le style ampoulé des paroles.

On ne nous a fait connaître que deux de leurs instrumens de musique. L'un est une sorte de violon à deux cordes, qui a la forme d'un vaisseau, et dont ils raclent misérablement. L'autre est une espèce de harpe couchée ou de psaltérion à dix-huit cordes. Les cordes sont soutenues par un chevalet fort bas, posé près de l'endroit où elles sont attachées : les chevilles sont placées à l'autre extré-

mité. L'accord de cet instrument est singulier: ce n'est pas notre progression ordinaire; le doigté qu'il suppose rendrait très-difficile l'exécution de notre musique; mais on peut remarquer qu'on y trouve notre échelle complète. La première et la seconde corde sont à la quinte l'une de l'autre; la troisième est d'un demi-ton plus haute que la seconde; la quatrième est à la tierce de la seconde; la cinquième à la tierce de la quatrième; la sixième à un demi-ton plus haut que la cinquième; la septième à un ton de la sixième, et ainsi des autres [1]. Le musicien est assis à terre; il joue la basse de la main droite, et de la gauche le dessus.

Là, comme dans tout l'Orient, les maris ne cherchent pas à cacher aux femmes qu'elles vivent sous leur dépendance. Quand ils sont pauvres, ils sont obligés de leur accorder une sorte d'égalité; mais les riches n'admettent pas leurs femmes à manger avec eux. Elles ne sortent jamais sans être couvertes d'un voile. Elles ne peuvent se montrer aux étrangers, même dans leur maison, à moins que leurs

[1] En nommant la première corde ut, voici quel sera l'accord de cet instrument : ut, sol, sol dièze, si, ré, ré dièze, fa, ut, ut dièze, mi, sol, sol dièze, la dièze, mi dièze, fa dièze, la, ut, et ut dièze.

époux ne leur ordonnent de paraître, et c'est le plus grand honneur qu'ils puissent faire à leurs hôtes. On ne voit dans les rues, à visage découvert, que les femmes du peuple et celles qui vivent dans la domesticité.

Malheur à la femme stérile! Si c'est une épouse unique, son mari la regarde comme une charge inutile de sa maison, et ne peut lui pardonner de ne le pas rendre père: si son mari a plusieurs épouses, elle est traitée avec le plus profond mépris par ses rivales, et tombe en quelque sorte dans leur servitude. Un autre affront accompagne la fécondité: la femme est regardée comme impure pendant le temps de ses couches, elle voit fuir ses approches et même ses regards; il semble qu'elle lance autour d'elle un dangereux venin. Il faut qu'aux relevailles elle se fasse purifier par le bain et par les prières du moullah.

L'enfant, après le septième jour de sa naissance, est porté à la mosquée. Le moullah lui marmotte d'abord une courte prière à l'oreille, lui impose ensuite un nom, et finit par une autre prière qu'il prononce à haute voix. Le nom qu'il lui donne est toujours celui du mois courant, en sorte qu'il n'y aurait que treize noms propres dans toute la nation,

si le père n'en donnait pas un lui-même à l'enfant au moment de sa naissance.

On ne circoncit les enfans mâles qu'entre leur septième et leur seizième année. Ce n'est pas un prêtre qui leur imprime un caractère de leur religion, mais une sorte d'opérateur qu'on appelle *abdal*. Il court de village en village pour trouver de l'occupation, et les riches le payent souvent pour les pauvres. Le jour où un enfant est circoncis est un jour de de fête pour la famille.

Gmélin assista dans la ville de Tobolsk à cette cérémonie. Elle commence, dit-il, par un festin; un prêtre y occupe la première place. On amène les enfans après le repas, les assistans lisent quelques prières, et l'opérateur reçoit la bénédiction du prêtre. Les enfans sont reconduits dans la chambre où se doit faire l'opération, et on n'y laisse entrer que les mères. Les riches célèbrent cette solennité par des courses de chevaux et par tous les divertissemens qui sont d'usage dans les noces tatares. Quelque temps après on fait raser la tête du nouveau circoncis, et c'est encore un jour consacré au plaisir.

Les pères prennent un grand soin de l'éducation de leurs enfans. Ils s'étudient de bonne heure à les rendre honnêtes, soigneux, éco-

nomes, attentifs à tous leurs devoirs, fidèles aux usages et aux principes religieux de leurs ancêtres. Lire et écrire en arabe, apprendre les principaux dogmes de la religion, c'est en quoi consiste l'instruction ordinaire. On trouve dans chaque village un temple et une école, un prêtre et un instituteur de la jeunesse; mais le prêtre et le maître d'école bornent le plus souvent toute leur science à savoir lire et écrire l'arabe sans l'entendre. Ordinairement choisis parmi les hommes du commun, leur pauvreté les détourne des études, et les force à s'occuper de quelques travaux mécaniques pour gagner leur vie. Les grands villages et les quartiers de villes occupés par les Tatars ont aussi des écoles de filles. Toutes ces maisons, consacrées à l'éducation de la jeunesse, sont sous la direction de l'agoun, ou chef du clergé [1].

Comme, chez les peuples dont toute la masse n'est pas corrompue, l'union conjugale est la plus sûre gardienne des mœurs, ce serait un péché bien grave pour un Tatar de trop tarder à marier ses fils. Cependant il n'est pas rare de voir un père procurer lui-

[1] L'agoun est chez les Tatars, relativement aux Moullahs, à-peu-près ce que, dans les églises grecque et latine, est l'évêque relativement aux prêtres.

même à ses fils des concubines. Ce serait chez nous le comble de la dépravation; ce n'est pas même un vice chez les Orientaux, parce qu'ils regardent le concubinage domestique comme une sorte de mariage. Les enfans qui naissent de ces unions autorisées partagent tous les mêmes droits que ceux des épouses légitimes, et il vaut mieux qu'un mahométan conduise lui-même une jeune esclave dans le lit de son fils que de lui laisser implorer les dangereux offices d'un vil ministre de la corruption.

CHAPITRE VII.

Religion des Tatars de Kazan.

Le clergé des Tatars de Kazan est composé d'un chef qu'on appelle *agoun*, de simples prêtres qu'on appelle *moullahs*, et de bedeaux qu'on nomme *mou-astsin*. Les ministres de la religion n'ont pas d'appointemens; ils reçoivent des fidèles qui les emploient quelques rétributions volontaires; mais ces bénéfices casuels ne suffisent pas à leur subsistance, et ils sont obligés, pour vivre, de faire du commerce ou d'exercer quelque métier. Les Tatars soumis à la Russie n'ont pas de moines.

Ils croient qu'une conduite honnête et de bonnes œuvres leur procureront le ciel, et les œuvres les plus méritoires sont de faire l'aumône et d'observer les jeûnes prescrits : ces jeûnes s'étendent sur cent cinq jours de l'année. Ils ne consistent pas, comme chez les chrétiens catholiques ou grecs, à s'abstenir de certains alimens, mais à ne manger qu'après le coucher du soleil.

La croyance d'une prédestination absolue, la persuasion que l'ange de la mort doit les arracher à la vie dans un temps marqué les console dans les malheurs, parce qu'ils pourront les voir finir contre toute espérance; elle les rassure contre les dangers, parce qu'ils ne peuvent y succomber si leur heure n'est pas venue, et les empêche d'attenter à leurs jours qui sont entre les mains du créateur.

Ils sont souillés quand ils touchent un corps mort; ils le sont quand ils ont mangé quelques animaux immondes, quand ils se sont acquittés des fonctions naturelles, quand ils se sont livrés aux plaisirs même légitimes de l'amour : plus sensés, s'ils croyaient ne l'être que par le vice ! Ils se purifient par le bain et la prière.

Il leur est prescrit de se laver plusieurs fois

par jour. S'ils manquent d'eau pour accomplir les purifications légales, ils se frottent de terre ou de sable. Il est plus aisé de nettoyer son corps avec du sable ou de l'eau que de purifier son ame par la vertu.

Ils vont cinq fois par jour à la prière : la première se fait au lever du soleil, la seconde à midi, la troisième au milieu de l'après-midi, la quatrième le soir, et la dernière pendant la nuit. Les riches mettent, pour y assister, un turban à la turque, et c'est la coiffure des agouns et des moullahs quand ils sont dans la mosquée.

Ils ne s'exemptent pas volontairement de la prière publique. Si quelque affaire indispensable les empêche de s'y rendre, ils font du moins chez eux des prières particulières au lever et au coucher du soleil, quittant leurs souliers et étendant sous eux leurs habits. Ils se tournent du côté de la Mecque, ou, dans leurs maisons, vers une inscription qui porte le nom de Dieu (*Alla*). Chaque prière dure une demi-heure, et rien ne peut la leur faire interrompre.

Les prières se font en langue arabe : le prêtre, assis sur ses talons, les récite lentement; quelquefois ils se contentent de dire *amen*. Quand le prêtre prononce le mot ALLA,

les laïcs soupirent, et se bouchent les oreilles, comme s'ils étaient indignes d'entendre ce mot sacré; ils baissent la tête et ferment les yeux, comme si ce mot redoutable les remplissait d'une sainte horreur. S'ils adressent leurs prières aux anges gardiens, ils portent leurs regards de côté et d'autre, et semblent chercher des yeux les esprits qu'ils implorent. Ils restent le plus souvent assis sur les talons, quelquefois ils se tiennent debout; ils demeurent aussi fort long-temps inclinés, et frappent fréquemment la terre de leurs fronts.

Quand ils doivent prêter serment, ils se lavent, prennent l'alcoran, s'en frappent trois fois la poitrine en disant : « Si je fais un faux » serment, que mon parjure retourne contre » moi ».

Dans les villes, les mosquées sont vastes et d'une grande propreté, mais sans aucun ornement. On n'y voit qu'une tribune élevée d'où le prêtre fait la lecture. Le plancher est couvert d'un tapis, et l'on quitte ses souliers sous le péristile. Près de la mosquée est une tour d'où le mou-altsin appelle le peuple à la prière, en criant à haute voix : « Il n'est » qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète ».

CHAPITRE VIII.

Funérailles.

Les prêtres visitent les malades et font sur eux des prières. On lave les morts, on les enveloppe de bandelettes de laine ou de coton, ayant soin de leur laisser la tête découverte, et on les asperge d'une eau fortement imprégnée d'alun. Le prêtre attache sur la poitrine du défunt un billet avec ces mots en langue arabe : « Il n'est qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète ».

Les cimetières sont dans la campagne. Il n'est permis qu'aux hommes de suivre les enterremens. On porte le mort dans un cercueil, la tête la première; mais on le tire du cercueil pour le descendre dans la fosse : elle est profonde de cinq pieds, et tournée du nord-est au sud-ouest; au côté de cette fosse on en pratique une autre moins élevée, dans laquelle on place le mort, afin que la terre dont on comblera la première fosse ne le touche pas; car on est persuadé que deux anges viendront bientôt le chercher pour le mener au jugement. Avant qu'on ne rebouche la tombe, le prêtre fait sur le corps une prière.

On ne peut de trois jours allumer de feu dans la maison du mort. On prie pour lui quatre semaines après son décès, et l'on croit que c'est alors que son jugement lui est prononcé.

Les riches élèvent au-dessus de la fosse qui renferme leur parent un petit édifice en bois, ou des colonnes, ou une pierre cubique, avec une inscription en langue arabe. Du côté de la tête du mort on grave son épitaphe, ou du moins la marque qu'il employait au lieu de signature. Pour donner un exemple de ces inscriptions, nous allons en traduire une qui se trouve sur une pierre sépulcrale, au bord de la Diouma, près d'Oufa.

« Gass-Goussiam-Bek, juge plein d'équité,
» instruit de toutes les lois, est mort ».

« Nous te prions, Dieu unique, d'avoir
» pitié de lui et de lui pardonner ses pé-
» chés ».

« Il est mort l'an 744 (de l'hégire), dans la
» septième nuit du mois sacré ».

« Il a projeté, il voulait exécuter; mais la
» mort s'oppose aux vains projets des hom-
» mes ».

« Personne sur la terre n'est exempt de la
» mort ».

« En approchant de ce tombeau, souviens-
» toi de ta fin ».

Cette inscription n'est certainement pas un exemple de mauvais goût : on n'y reconnaît pas les ridicules efforts d'un bel esprit qui s'est mis à la torture pour couvrir d'un pompeux galimatias ou de gentils madrigaux une pierre sépulcrale.

TROISIÈME SECTION.

Tatars des environs du Tobol.

CHAPITRE Ier.

Caractère, Mœurs et Occupations de ces Tatars.

Nous parlerons ailleurs des Tatars qu'on voit établis dans la ville de Tobolsk. Presque tous sont des marchands sortis de la Boukharie; mais on peut regarder ceux qu'on trouve répandus dans les campagnes arrosées par le Tobol comme la postérité des Tatars soumis autrefois aux khans de Sibir. Dispersés lorsque le dernier de leurs souverains fut renversé du trône par les cosaques à la fin du seizième siècle, ils se rassurèrent insensiblement quand l'orage cessa de gronder sur leurs têtes, et plusieurs de leurs familles restèrent ou revinrent dans les tristes campagnes que l'habitude leur faisait aimer.

Leur faible population s'étend depuis l'em-

bouchure du Tobol jusqu'aux confins de la stèpe occupée par les Kirguis. Pauvres partout, et partout heureux peut-être, parce que leur modération et leur pauvreté même, qu'ils n'ont pas encore appris à haïr, leur inspirent des vertus qui accompagnent rarement la richesse et l'instruction. Ils n'ont rien à donner que leurs services, que les tendres secours de l'humanité : jamais ils ne les refusent, ou plutôt ils n'attendent jamais qu'on les leur demande. Avez-vous besoin qu'ils hasardent pour vous leur vie, ils sont prêts à vous la sacrifier : ce n'est pas même un sacrifice ; ils ne pensent pas au danger qu'ils vont courir, ils savent seulement qu'ils vont vous être utiles.

Riches, qui voyagez parmi eux, jetez vos clefs, brisez vos serrures ; vous n'en avez plus besoin : ils ne mettent pas de prix à vos trésors, ils respecteront votre propriété. Oubliez votre or dans leurs misérables cabanes, voyagez aux extrémités du continent, ils vous le rendront à votre retour.

Leur franchise vaut les sermens les plus solennels ; elle vaut mieux sans doute ; car l'habitude de tromper a seule rendu les sermens nécessaires : quand ils ont frappé dans la main de celui qui reçoit leur promesse, on peut regarder leur parole comme sacrée.

Sobres, ils ne connaissent pas de boisson plus agréable que le thé, de mets plus délicats que la chair de leurs poulains : leur provision de voyage est de l'orge qu'ils ont fait un peu rôtir : quand ils ont le loisir de se régaler, ils lui font subir une nouvelle cuisson à la poêle avec un peu de beurre.

Souvent leurs villages ne sont composés que de dix maisons, et n'en ont jamais plus de cinquante. Leurs habitations, leurs ménages ressembleraient à ceux des Tatars de Kazan, si la pauvreté n'y mettait quelque différence; hommes, femmes, enfans, bestiaux sont souvent réunis dans la même cabane, et l'étranger doute s'il entre dans une habitation humaine ou dans une étable. Leurs plaines fourniraient aux bestiaux de bons pâturages, mais de fréquentes épizooties les ont dégoûtés de la vie pastorale, et les ont attachés à l'agriculture : chacun d'eux cependant ne cultive qu'une petite étendue de terre proportionnée à ses besoins; et comme leur contrée n'est propre ni à la chasse ni à l'éducation des abeilles, ils n'ont aucun moyen de s'enrichir. Leurs femmes fabriquent du drap et de la toile; mais leurs métiers sont mal construits, et l'ouvrage s'avance avec beaucoup de lenteur.

Leur pauvreté les empêche en général d'acheter et d'entretenir plus d'une femme. Le plus fort kalym n'est que de dix louis, et le plus souvent il n'est que de deux.

Cependant les abis (c'est le nom qu'ils donnent à leurs prêtres) ont su mettre un tribut sur leur indigence : c'est la tendresse paternelle qu'ils abusent pour presser la substance du malheureux. Ils vendent chèrement des amulettes auxquels ils attribuent la vertu de conserver la santé des enfans : ce ne sont autre chose que des passages de l'alcoran, enveloppés dans de petits sacs de cuir qu'on leur attache au cou ; on leur en met souvent plusieurs à-la-fois ; on pare de coraux ou de quelques autres ornemens ces bagatelles que la superstition rend précieuses, et un père qui a beaucoup d'enfans se croit obligé de retrancher sur leur subsistance, dans l'intention de leur conserver la santé.

On doit rapporter à la même origine que les Tatars du Tobol ceux qu'on trouve répandus sur les bords du Tom et des rivières qui s'y jettent. Comme eux, ils observent les mêmes pratiques religieuses, et suivent la même manière de vivre et de se vêtir que les Tatars de Kazan, avec la seule différence que doit y mettre leur pauvreté.

Ils ont peu de goût pour l'agriculture : mauvais colons, ils sont habiles pasteurs. Tous ont quelques essaims d'abeilles. Ils aiment la chasse, et peuvent s'y exercer avantageusement sur les montagnes boisées du district de Kouznetz. Une misère semblable ne leur permet pas, plus qu'aux Tatars du Tobol, d'avoir plusieurs femmes, quoiqu'ils les payent encore moins cher.

Ils élèvent des huttes de bois sur les sépultures de leurs parens. Le voyageur qui aperçoit de loin un de leurs cimetières y porte ses pas, croyant s'approcher d'un village ; il se promet d'être bientôt rendu à la société des humains, et la tristesse s'empare de son ame quand il ne voit que des tombeaux : c'est l'image de tant de projets formés avec de brillantes espérances, et dont le terme est la mort.

Les Tatars de l'Obi paraissent avoir aussi une origine commune avec celle du Tobol et du Tom. Le plus grand nombre vit dans des demeures fixes : ils cultivent une assez bonne terre, devenue ingrate sous leurs mains paresseuses et maladroites. Cultivateurs négligens, misérables pasteurs, ils trouvent leurs plus grandes ressources dans l'exercice de la chasse et de la pêche.

Les autres ne travaillent pas la terre, et mènent une vie errante : ils ont un peu plus de bétail, mais ils sont loin d'entretenir de riches troupeaux. Les huttes mobiles qui leur servent d'habitations ne sont que des tissus de perches recouvertes de nattes ou d'écorces de bouleau. De longues robes de peaux forment leur vêtement.

Ceux qui mènent une vie sédentaire ont reçu le baptême et sont réputés chrétiens de l'église grecque, sans avoir aucune connaissance du christianisme. Le reste est composé d'espèces de sauvages, un peu plus ignorans encore, qui portent le nom de *Mahométans.*

CHAPITRE II.

Mariage des Tatars du Tobol.

Nous allons rapporter ici avec quelque détail, d'après Gmélin, les cérémonies d'un mariage tatar dont il fut témoin.

On plaça la fiancée derrière un rideau, et elle s'assit sur un tapis que partagea la meilleure de ses amies, la compagne de son enfance. Un grand drap les couvrait toutes deux. Une troupe de jeunes filles pleuraient avec

elle sa virginité. A chaque instant arrivaient de nouvelles femmes qui venaient lui faire compliment et pleurer avec elle. Pendant qu'elles fondaient en larmes on servait aux hommes une collation ; un musicien jouait de la flûte tatare, un autre du violon, et de petits garçons chantaient et dansaient. On voyait d'un côté la joie, de l'autre les pleurs; on pouvait douter si l'on assistait aux apprêts d'une cérémonie funéraire ou d'une fête nuptiale.

Deux hommes arrivèrent enfin de la part du futur époux. Ils s'arrêtèrent au milieu de la chambre, et chantèrent d'un ton plaintif l'hymne de la mariée. Cette triste musique était accompagnée des pleurs des femmes et des filles, et la fiancée se piqua de sangloter plus fort que les autres. Après ce concert lugubre, les chanteurs, aidés de plusieurs hommes, passèrent derrière le rideau, saisirent les quatre coins du tapis sur lequel la fiancée était assise avec sa compagne, et les enlevèrent toutes deux, sans déranger le drap qui les couvrait. Ils les portèrent dans une autre maison, et les déposèrent dans une chambre bien éclairée : elles étaient attendues par des musiciens et par les parentes du futur époux.

La fiancée, toujours larmoyante, toujours

sous son drap et sur son tapis, fut encore placée derrière un rideau. Les danses et les chants recommencèrent; elle passa la nuit dans cette maison, et fut transportée le lendemain dans celle de son futur époux, où leur union devait être consacrée par les cérémonies religieuses.

Là, tous les bancs de la chambre où se rassemblaient les hommes étaient couverts de tapis. Sur une table, couverte de même, était un gâteau de raisins et de noix de cèdre. Devant la maison étaient suspendus à de longues perches dix morceaux d'étoffe : c'étaient les prix destinés aux jeunes gens qui devaient se les disputer à la course des chevaux, et ces prix se donnaient aux frais du marié. Les Russes avaient la permission de concourir avec les Tatars, et ce furent eux qui remportèrent les premiers prix. On donna un concert fort agréable pour les Tatars, et très-peu flatteur pour les étrangers : les instrumens étaient de vieilles marmites de terre, couvertes d'une peau bien tendue. Des musiciens frappaient maladroitement sur ces peaux, comme on bat de la caisse : c'était moins un concert qu'un charivari.

Une autre musique s'exécutait dans la chambre du fiancé : les instrumens étaient une flûte et un violon; les airs parurent assez

agréables aux voyageurs, qui n'étaient peut-être pas de bons juges en musique.

Le fiancé arriva enfin, conduit par ses parens et par ses amis. Il fit trois fois gravement le tour de la cour, et la première fois qu'il passa devant la chambre de la fiancée on jeta par la fenêtre de petits morceaux d'étoffe que la populace se partagea.

Il monta dans une chambre où l'agoun et deux abis l'attendaient, assis avec deux vieillards, qui représentaient les pères des deux époux : la fiancée ne parut pas. On demanda au fiancé s'il consentait à la prendre pour épouse : il l'affirma. Les vieillards qui faisaient le personnage de pères donnèrent le consentement à cette union. On représenta au fiancé qu'il ne pouvait prendre une seconde épouse sans le consentement de la première : les assistans répondirent pour lui qu'il se soumettait à cette loi, et il reçut des mains de l'agoun la bénédiction nuptiale.

Gmélin rapporte gravement que l'agoun termina la cérémonie par un éclat de rire qui fut répété par les assistans : il est persuadé que ce rire faisait une partie essentielle du rit religieux. Il paraît clair que le bon Gmélin nous offre ici un exemple de ces jugemens hasardés par les voyageurs qui ne savent pas

la langue des peuples qu'ils veulent observer : ils prennent souvent un effet du hasard pour un usage invariable. N'est-il pas bien vraisemblable que le grand-prêtre était un homme de bonne humeur, que, la cérémonie étant terminée, il déposa la gravité sacerdotale, dit une plaisanterie comme il arrive souvent dans les noces, en rit lui-même le premier, et fit rire toute la compagnie? J'ai vu rire le prêtre à un baptême russe, et je puis bien assurer que ce rire ne faisait pas partie du rit grec. Est-ce que le luthérien Gmélin n'avait jamais vu rire des prêtres luthériens? et qu'aurait-il pensé d'un voyageur qui aurait cru que les rits religieux du luthéranisme obligeaient les prêtres à rire et à faire rire les autres?

CHAPITRE III.

Monumens trouvés dans le pays occupé par les Tatars du Tobol.

La forteresse Semipalatnaia, élevée dans la province de Tobolsk, a reçu son nom de sept édifices dont on voit encore les ruines à trois lieues du fort. Ces monumens ne sont point tatars; ils étaient consacrés à la religion du

dalai-lama. C'étaient des monastères habités par des prêtres attachés aux Kalmouks, et ces retraites religieuses auront été abandonnées à la hâte dans quelque guerre malheureuse. On y a trouvé un grand nombre de livres imprimés et de manuscrits dans la langue du Tangout.

A quarante-cinq lieues de là on trouve Ablai-kit : c'était le temple du prince Ablai, de la tribu des Khochotes, qui fut dépossédé en 1671, dans une guerre civile des Kalmouks. Cet édifice consiste en quatre maisons, où l'on voit des idoles et de mauvaises peintures presque entièrement effacées par le temps. Lorsque MM. Müller et Gmélin y passèrent en 1734, ils trouvèrent encore des manuscrits tangoutes et kalmouks, assez bien conservés pour qu'on pût les lire, quoiqu'on eût enlevé long-temps auparavant ceux qui étaient les mieux conditionnés. Ils trouvèrent aussi des imprimés, et même des planches gravées en bois et en caractères immobiles, tels que le furent chez nous les premiers essais de l'imprimerie. L'encre dont ces planches étaient encore imprégnées témoignait qu'elles avaient servi ; mais on en chercha vainement des épreuves. Les manuscrits tangoutes étaient écrits sur un papier très-lisse, bleu ou blanc,

ou de couleur d'or; et ceux des Kalmouks sur du papier blanc en encre noire ou rouge. On voyait à terre des figures peintes sur bois, d'une assez mauvaise exécution, mais assez bien conservées. Elles avaient fait l'ornement du plafond, et elles étaient tombées de vétusté et par le défaut d'entretien. On avait tiré du même endroit un petit tableau peint sur papier d'une main plus habile : on en fit présent aux savans voyageurs.

On fera sans doute un jour des découvertes utiles, ou du moins curieuses, quand on pourra fouiller dans les bibliothèques du Thibet et de Tangout. C'est à la Russie que les sciences devront ces nouvelles acquisitions.

QUATRIÈME SECTION.

Des Tatars touraliniens.

Avant de nous trop éloigner des environs du Tobol, nous allons parler des Touralintsi, que nous appellerons *Touraliniens*.

Quand, dans le treizième siècle, les Tatars s'emparèrent d'une partie de la Sibérie, ceux d'entre eux qui s'établirent à l'orient de l'Oural, menacés des incursions des Vogoules qui s'étaient réfugiés sur les montagnes, et resserrés eux-mêmes par des monts et des forêts, furent obligés de se retrancher dans des demeures sédentaires : c'est ce qui leur fit donner le nom de *Touraliniens*, parce que dans leur langue le mot *toura* signifie ville.

Ils ne se sont jamais guère écartés des bords d'une rivière qui leur doit son nom; ils l'appellent *Tourala*, et les Russes *Toura*. Les bornes de leur domination étaient fixées par le cours de la Tavda et de l'Isset. Dans ce pays montagneux ils avaient trouvé le long du Tobol des plaines fertiles. Leur ancienne capitale s'appela d'abord *Tingui*; ils la nommèrent depuis *Tioumen* : par ce nom, qui

signifie dix mille [1] et qui s'emploie aussi pour désigner un grand nombre indéterminé, ils voulaient indiquer la force de leur population.

Avec cette population, dont ils étaient si fiers, ils n'opposèrent que d'impuissans obstacles aux nouveaux conquérans de la Sibérie, et ne purent se soustraire à la domination des Russes. Mêlés avec des Tatars de Kazan et de la Boukharie dont ils ont adopté les mœurs et la religion, ils occupent un quartier considérable de la ville de Tourinsk, et ne sont pas en moins grand nombre à Tioumen : le reste, fidèle aux usages de leurs ancêtres, vit dans des villages bâtis au milieu des forêts, ou sur les bords de la Toura et des petites rivières qui s'y jettent.

On peut les regarder comme les rejetons d'une ancienne horde particulière, comme les descendans des premiers conquérans du pays qu'ils occupent, autrefois vainqueurs, aujourd'hui subjugués. Ils n'ont d'ailleurs aucune tradition sur leur origine. Distingués des autres Tatars par leur embonpoint, ils ont dans les traits quelques rapports avec les

[1] Le mot *tioumen* est le même que *toman*, qui se trouve souvent dans nos livres sur l'histoire orientale; c'est encore le même que le mot *tmou*, qui signifie aussi dix mille, et qui appartient à l'ancienne langue russe.

Kalmouks, et peut-être, lorsqu'ils vinrent s'établir dans la Sibérie, étaient-ils mêlés avec des Mongols. On ne trouve rien dans leur langue qui puisse confirmer cette conjecture; c'est un dialecte de la langue tatare, avec lequel se sont confondus des mots russes et vogoules. Plus grossiers, moins propres que les Tatars de Kazan, ils sont honnêtes, paisibles et peut-être timides.

Leurs villages sont rarement composés de plus de dix maisons, toutes de bois : on y voit toujours une pièce d'entrée qui sert de magasin, d'étable et d'écurie. Leur vie est misérable : l'habitude, l'ignorance d'une vie plus douce la leur fait aimer.

Ils s'occupent, mais faiblement, de l'agriculture : ils s'appliquent davantage à élever des troupeaux, et tous ont des essaims d'abeilles. Ils ne négligent pas les profits qu'ils peuvent retirer en été de la pêche, et en hiver de la chasse : ils se servent, dans cette dernière saison, pour courir sur la neige, de patins ou de planches longues de sept à huit pieds, à la manière des Lapons. Un travail assidu leur procure une subsistance pauvre, mais assurée; ce qu'ils gagnent de plus que n'exige leur vie habituelle, ils l'épargnent, et ces épargnes sont quelquefois assez considé-

rables : ils amassent ainsi les signes des jouissances, sans espoir, sans désir de jouir jamais.

Le zèle d'un évêque de Tobolsk les a convertis au christianisme vers le commencement de ce siècle, ou plutôt il leur a fait prendre le nom de *chrétiens*. Egalement abandonnés par les prêtres de la religion qu'on leur a fait abjurer, et par ceux du christianisme qu'ils n'ont pas le moyen d'entretenir, sans écoles, sans instructions, sans culte public, on peut dire qu'ils ne sont d'aucune religion. Ils n'observent ni les carêmes de l'église grecque, ni les jeûnes du mahométisme, n'invoquent ni Jésus ni Alla, ne révèrent ni les Saints ni Mahomet; ils ont emprunté des deux cultes, non des pratiques religieuses, mais de vaines superstitions.

Ils ont renoncé à la circoncision, mais ils continuent d'avoir en horreur les alimens que les mahométans appellent *immondes*. Chrétiens de nom, ils ne se permettent plus de prendre plusieurs femmes; mais ils achètent encore la seule qu'ils prennent. Elles sont chez eux moins rares et moins chères que chez les peuples à qui la polygamie est permise : cinquante francs de notre monnaie, un cheval et quelques brebis sont un prix considérable pour la fille la plus recherchée.

CINQUIÈME SECTION.

Des Boukhares.

CHAPITRE Ier.

Position de la Boukharie. Villes des Boukhares.

La Boukharie n'est pas sous la dépendance des Russes : si nous parlons ici des Boukhares, c'est parce qu'un grand nombre d'entre eux se sont depuis long-temps établis dans la Sibérie. Ce sont eux qui occupent surtout les quartiers des Tatars à Tobolsk, à Tara, à Tourinsk, à Tioumen; ce sont eux qui peuplent en partie les villages voisins de ces villes. On en trouve dans le gouvernement d'Orenbourg, on en trouve dans celui d'Astrakhan : tous sónt sortis de la petite Boukharie.

Les Boukhares qui se trouvent dans les villes russes tirent pour la plupart leur origine de marchands qui sont venus y faire le commerce et qui s'y sont établis. La liberté, la tranquillité, l'aisance dont ils ont joui ont attiré dans

la suite auprès d'eux un grand nombre de leurs compatriotes : tous vivent du négoce, aucun n'exerce des métiers. De bonne foi dans les traités, fidèles à leurs engagemens, économes dans l'intérieur de leurs maisons, assidus aux affaires de leur commerce, ils ont les vertus de leur état. Ils se feraient une honte de se livrer à la débauche, et celui d'entre eux qui boirait des liqueurs fortes serait déshonoré parmi ses égaux.

Les Boukhares répandus dans les villages tatars de la Russie sont des malheureux tombés dans l'esclavage des Kirguis, et qui sont parvenus à rompre leurs fers.

La Boukharie, leur patrie, est située au midi de la mer Caspienne et du lac Aral [1]. Elle est limitée par la Perse, l'Inde septentrionale et plusieurs petites dominations tatares. Boukhara, la ville principale, s'élève sur les bords du Syr-Daria [2]. Elle était bien plus florissante qu'elle ne l'est aujourd'hui, lorsqu'elle fut

[1] La grande Boukharie est située à l'*est* de la mer Caspienne et au *sud-est* du lac Aral. *Voyez* les cartes de l'*Asie* et de la *Perse* dans l'Atlas du *Précis de la Géographie*. *D.*

[2] Boukhara est située sur les bords du *Sogel*, qui communique avec le *Gihon* ou l'Oxus. Le *Sirr-Darria* ou le Syhoun coule à 70 lieues plus au nord-est. *D.*

prise et brûlée par Tchinguis-Khan en 1220. C'était une des plus savantes écoles du mahométisme, et l'une des plus riches places du commerce de l'Asie. Le conquérant qui l'avait détruite la fit rebâtir quelques années avant sa mort. C'est dans cette ville que naquit Avicenne, célèbre dans le onzième siècle par ses connaissances en mathématiques, en médecine, en littérature et en théologie. Il fut élevé, par ses talens, à la place de premier ministre, et mourut en 1036.

Boukhara est une ville d'une grande étendue; un rempart revêtu de gazon en fait la défense. Elle se partage en trois quartiers: l'un est occupé par le palais du khan, un autre par la noblesse et par les officiers de la cour, le troisième par les ouvriers et les marchands. On n'y trouve de bâtimens solides que les édifices publics et les mosquées [1].

On exerce toutes les mêmes branches d'industrie dans les villes et dans les villages; on pourrait même ne regarder les villes que comme de gros bourgs; elles n'en sont distin-

[1] *Samarcand*, la résidence de Tamerlan, était autrefois plus importante que Bokhara. C'est à Samarcand qu'était une des plus savantes écoles du mahométisme. On n'a pas de données récentes sur l'état de cette ville. *D.*

guées que par des murs de briques cuites au soleil. Les rues sont droites : toutes sont traversées par des canaux tirés des rivières.

Les maisons ne sont jamais vastes ; les plus apparentes ne sont que de bois ou de briques séchées à l'air ; les autres sont de misérables cahuttes, construites de branchages entrelacés et recouverts de terre. Les chambres sont entourées, à la manière tatare, de larges bancs, couverts de riches tapis. On n'y voit pas de fenêtres ; le jour s'y reçoit, comme dans les Indes, d'une ouverture pratiquée dans le toit ; elle n'est ordinairement fermée que d'un châssis qui supporte une espèce de filet : on peut cependant la fermer entièrement quand il pleut, et alors on reste dans les ténèbres, ou l'on ne reçoit le jour et l'air que par la porte : heureusement les pluies sont très-rares sous ce climat. La propreté règne dans les appartemens ; la magnificence en est exclue, et l'on ne voit de dorure que dans les mosquées. Comme les doreurs sont rarement employés, ils acquièrent peu d'habileté dans leur art, et leur ignorance fait l'éloge de la simplicité nationale.

Les eaux courantes, qui devraient faire la salubrité des villes, attaquent trop souvent dans ce pays la santé des habitans. On ne peut

en boire ni s'y baigner sans danger. Un ver, aussi subtil qu'un cheveu, mais qui croît jusqu'à la longueur de plusieurs pieds, pénètre dans les chairs, s'y loge, s'y nourrit : il s'ouvre des sentiers, change de place, parcourt le corps entier, et ne se pratique un passage au dehors qu'en faisant éprouver au malade les douleurs les plus piquantes. Il sort quelquefois par les yeux, par la langue, et change même souvent en un siège de douleur les parties dont la nature a fait l'organe du plaisir. On tâche de le tirer; mais, si on le casse, la partie de l'insecte qui est restée dans les chairs continue de vivre et de s'accroître. On peut être tourmenté de plusieurs de ces animaux à-la-fois; ils n'épargnent ni le sexe ni l'âge; mais il se trouve des personnes qui, sans prendre plus de précaution que les autres, n'éprouvent jamais cette cruelle incommodité.

On risque aussi d'être piqué par les scorpions, qui s'introduisent en grand nombre dans toutes les maisons de la Boukharie. Leur piqûre cause de l'enflure, une forte inflammation, de vives douleurs; mais elle n'est pas mortelle. On n'y apporte d'autre remède que de la frotter avec de la graisse de mouton bien chaude. Dans nos provinces méridionales on

y applique de l'huile, dans laquelle on a noyé des scorpions : l'huile seule est efficace; on y ajoute des scorpions par préjugé.

CHAPITRE II.

Gouvernement, Mœurs et Usages des Boukhares.

Les Boukhares se regardent comme les descendans des Outsi, qui nous sont mieux connus sous le nom de *Turkomans*. Lorsque les Tatars commencèrent à porter leurs armes vers le couchant, les ancêtres des Boukhares restèrent dans le pays qu'ils occupent. Charmés de la fertilité de cette contrée et de l'air pur qu'on y respire, ils abandonnèrent la vie pastorale pour l'agriculture, et changèrent leurs tentes mobiles en des habitations sédentaires.

Ils vivent sous la domination d'un khan héréditaire. Son pouvoir est assez étendu, mais il est bien loin d'être illimité : s'il en abuse, il peut être déposé. La nation s'est vue rarement opprimée; et ses souverains, peu fastueux, vivent plutôt de leurs propres revenus que des faibles tributs qu'ils imposent à leurs sujets.

Ils frappent peu de monnaie d'argent, parce

que dans leurs états on n'a pas découvert de mines de ce métal; mais les fleuves roulent des paillettes d'or avec le sable et on en fait des ducats qui ont la pureté et à-peu-près la valeur de ceux de Hollande. Les roupies de Perse, acquises par les produits du commerce, ont cours dans la Boukharie.

Les Boukhares, comme tous les sectateurs du mahométisme, suivent religieusement les lois contenues dans l'alcoran, et ont d'ailleurs des lois écrites qui leur sont particulières.

Tout étranger est bien reçu dans la Boukharie. De quelque pays, de quelque religion qu'il puisse être, s'il vit paisible, s'il observe les lois, il est sûr d'être protégé par elles : il lui est permis d'exercer l'industrie dont il est capable, ou dont il espère tirer les plus grands avantages. Aussi voit-on dans toutes les villes un grand nombre de Juifs, d'Arabes, d'Indiens, de Persans, d'Orientaux de toutes les nations, et même de ces vagabonds qu'on appelle *Égyptiens* ou *Bohémiens*, et qui n'ont d'autre habitation que des tentes.

Les Boukhares sont grands, minces, ont les yeux petits, les oreilles grandes, les cheveux châtains, droits et peu fournis. On croit trouver dans leur physionomie quelque ressemblance avec celle des Indiens. Ils ont de l'esprit,

de l'honnêteté, de la modération, de la vigilance. Ils se distinguent dans les pays étrangers par la bonne éducation qu'ils ont reçue. Leur habit diffère peu de celui des Tatars de Kazan; les hommes portent de hauts bonnets qui ressemblent à des ruches de mouches à miel; les femmes se teignent les ongles en jaune. Cet usage est moins pernicieux que celui de se rougir les joues avec une substance mercurielle, et de se peindre la peau de blanc avec un poison.

Leur langue passe pour être un des plus beaux, des plus purs dialectes du tatar. Leurs écoles sont si estimées, que toutes les nations de la même race y envoient les jeunes gens destinés au service de la religion. Ils y apprennent leur langue originelle dans toute sa pureté, l'arabe, l'histoire et la géographie. Dans la Boukharie, les marchands eux-mêmes parlent arabe.

Leur nourriture est frugale, leurs tables sont propres et simples. Fidèles aux préceptes de leur religion, ils ne mangent d'aucun des alimens défendus par la loi mahométane, et vivent d'ailleurs bien moins de viande que de végétaux. En été, leurs tables ne sont couvertes que de pain, de fruits, de raisin, de melons d'eau, et de ces melons que nous ap-

pelons *cantaloupes*, et dont chez eux l'espèce est exquise : l'hiver ils vivent principalement de fruits secs. Ils mangent beaucoup de riz et de gruaux ; une sorte de pain d'épices est l'une des friandises qui leur plaisent le plus.

Ils aiment le vin doux et boivent beaucoup de thé, auquel ils mêlent des anis de l'Inde. Ils trouvent agréable de se procurer un commencement d'ivresse, et quelquefois ils passent le but. Comme ils n'oseraient se permettre l'usage des liqueurs fortes, ils s'enivrent de tabac et d'opium, tant la perversité humaine sait trouver de ressources et se plaît à éluder les lois!

Amis de la tempérance et nourris d'alimens peu substantiels, ils sont cependant incontinens. Ceux qui vivent dans l'aisance ont souvent jusqu'à quatre femmes. Portés à l'amour, ils s'y excitent encore plus vivement par les ressources criminelles et meurtrières de l'art. Ils ont la funeste habileté de composer une liqueur stimulante, dont les deux sexes ne font pas moins d'usage qu'on en fait en Allemagne du café. La polygamie des riches force un grand nombre de pauvres à se condamner au célibat et à la vie licencieuse qu'il entraîne. Comme les maris donnent ordinairement la préférence à l'une de leurs épouses, et ne

marquent aux autres qu'une froide indifférence; comme ils s'absentent souvent pour les affaires de leur commerce, les femmes délaissées cherchent et trouvent des consolateurs, et celles même qui sont le plus chéries de leurs époux ne leur sont pas toujours fidèles. Moins coupables qu'elles, moins dignes de mépris, les courtisanes leur disputent leurs conquêtes; mais, avec les unes et les autres, les faveurs de l'amour sont souvent empoisonnées.

CHAPITRE III.

Industrie et Commerce des Boukhares.

Les Boukhares font du commerce, cultivent la terre, travaillent des jardins, exercent tous les métiers utiles et quelques arts agréables.

Comme leurs terres sont rarement humectées par la pluie, ils amènent par des tranchées l'eau des rivières dans leurs jardins et dans leurs pâturages, et les arrosent assidument. Laborieux, mais faibles, ils achètent aux Kirguis et aux autres nations qui exercent le brigandage des esclaves qu'ils payent depuis cinquante jusqu'à cent ducats. Ils se condui-

sent avec ces infortunés comme avec des compagnons, des amis, des frères : en achetant les corps, ils ne se croient pas permis d'imposer des lois aux esprits et aux consciences.

Ils sèment du riz, du blé, de l'avoine, deux espèces de fèves, des pois, des lentilles, du blé de Turquie et d'autres graines. Ils ne se servent pas du fléau pour tirer le grain de l'épi; mais, quand il est assez sec, ils le font fouler aux pieds des bestiaux. Leurs jardins produisent d'excellens fruits, des abricots, des pêches, des grenades, des prunes, des cerises, du raisin, des avelines, des melons ordinaires, des melons d'eau, toutes sortes de plantes potagères et de très-belles fleurs.

Ils cultivent le coton, et savent en fabriquer de belles étoffes. Ils élèvent des vers à soie, et, pour les nourrir, ils entoureut leurs jardins de mûriers.

Leur nation est trop populeuse, leurs villages sont trop voisins les uns des autres pour qu'ils puissent avoir des troupeaux aussi nombreux que les hordes habitantes des stèpes. Leurs chevaux sont estimés des Indiens, qui les leur achètent fort cher. Leurs brebis, qu'ils ont reçues des Arabes, ont dégénéré pour la force; mais la finesse de leur laine approche de celle d'Angleterre. Les peaux des agneaux

tués quinze jours après leur naissance sont recherchées dans toute l'Asie et dans une partie de l'Europe. Le poil en est du plus beau noir ou d'une blancheur éclatante. Les bergers boukhares passent leur vie dans de vastes plaines sablonneuses, et n'ont pour logemens que des guérites.

On fait en Boukharie un papier très-fin de coton et d'écorce de mûrier. Les Chinois ont aussi l'art de faire avec des écorces un papier qui a de la finesse, du lustre, mais qui n'a pas la solidité du nôtre.

Les Boukhares font du commerce avec l'Inde, la Perse, la Chine, la Russie et toutes les nations tatares; ils se réunissent en caravanes. Comme leurs affaires les arrêtent quelquefois long-temps dans les pays étrangers, il leur arrive souvent d'oublier leur patrie et de n'y revenir jamais.

Leur commerce avec la Russie est pénible et dangereux : il faut qu'ils traversent les vastes et stériles stèpes des Kirguis, où ils ne trouvent pas même de l'eau ; il faut qu'ils achètent fort cher leur sûreté de ces peuples brigands, et encore leur arrive-t-il souvent d'être dépouillés et livrés à l'esclavage; mais l'intérêt fait braver tous les dangers et toutes les fatigues: il n'y a pas d'année qu'il n'entre

dans Orenbourg et dans Astrakhan des caravanes de cent, de deux cents chameaux, et quelquefois même de neuf cents. Ils fréquentent moins à présent les marchés de la Sibérie.

Ils ne vendent guère aux Indiens que des chevaux; mais ils achètent d'eux des étoffes de soie et de coton, des rubis, des perles, des épiceries, du safran. Ils tirent de la Perse des velours. Ils vendent aux Chinois des chevaux et des brebis, et ils en reçoivent en échange de la rhubarbe qu'ils revendent en Perse, et de l'argent. Ils apportent en Russie du coton, des étoffes, des robes de chambre toutes faites, des fruits secs, des peaux d'agneaux, du salpêtre, de la poudre d'or et des pierres précieuses: ils exportent de cet empire des draps fins, des cuirs, de l'indigo, de la quincaillerie et de la petite mercerie. Ils y font le commerce en argent et par échange.

CHAPITRE IV.

Funérailles des Boukhares.

M. Muller fut témoin à Tobolsk de l'enterrement d'un Boukhare : Gmélin a donné d'après lui la description de cette cérémonie, et nous ne ferons que suivre son récit.

La maison du mort était, dès le matin, remplie de femmes qui le pleuraient. L'agoun, le clergé, les croyans se rassemblèrent dans la mosquée pour attendre le cercueil. Le corps fut lavé avant d'être enseveli : on l'enveloppa de deux pièces de drap; celle de dessus était jaune, et l'autre blanche : ces couleurs n'avaient pas été choisies avec indifférence; elles sont prescrites par la religion, qui ordonne aussi que le drap employé dans ces occasions ait été fabriqué par des mains mahométanes.

Le drap de dessus fut couvert d'un morceau d'étoffe plus fine, long de six pieds, et percé vers le milieu d'un trou assez grand pour y passer la tête du mort; car elle doit toujours rester libre. Ces différentes enveloppes furent bien parfumées de camphre et d'autres odeurs fortes : on les cousit, on les lia, on en forma

une sorte de paquet qui ressemblait assez bien à un porte-manteau de voyageur. Une prière écrite en langue arabe de la main d'un prêtre fut attachée sur la poitrine du mort.

Le corps fut déposé dans un cercueil fait de plusieurs planches jointes ensemble par des écorces, et recouvertes d'un tapis. Il fut porté jusqu'à la mosquée, mais il n'y fut pas introduit; elle serait souillée par la présence d'un cadavre. L'agoun, les moullahs et les assistans vinrent au devant du convoi jusqu'à la porte du temple, et récitèrent des prières sur le cercueil.

On mit ensuite le corps sur un traîneau pour le transporter au cimetière, qui est toujours éloigné de la ville; ce furent les assistans qui creusèrent eux-mêmes la fosse : ce serait une impiété de la faire creuser à prix d'argent. Elle doit avoir la forme d'un carré long, et être dirigée du côté de la Mecque. Tous les assistans prirent un peu de terre et soufflèrent dessus : un homme la reçut dans le pan de sa robe, et la jeta dans la fosse. Le cercueil fut approché; on en leva le tapis, on tira le corps, et deux hommes, ayant pris par les deux extrémités le suaire qui l'enveloppait, le descendirent en terre. On eut soin de lui découvrir le visage. Une prière, écrite sur une feuille de

papier, fut attachée au bout d'un bâton qu'on planta dans la fosse à côté du mort. On lui tourna la tête du côté de cet écrit, comme s'il avait pu le lire; et les Tatars sont en effet persuadés qu'il en doit faire lecture au moment où il se réveillera pour entendre son jugement.

On forma dans la fosse, à une certaine hauteur, une sorte de plafond avec des arbres coupés exprès et les planches dont le cercueil avait été composé. On jeta par-dessus ces planches quelques brassées de foin et toute la terre qui avait été tirée de la fosse : on arrosa par trois fois cette terre, en commençant par la droite et continuant par la gauche. Il est ordonné de construire ce plancher par-dessus le corps, afin que la terre ne le touche pas; car il faut que le mort puisse se tenir assis pendant son interrogatoire lorsque deux anges viendront le réveiller et lui prononcer son jugement.

SIXIÈME SECTION.

DES TATARS DE DIFFÉRENTES TRIBUS, RÉFUGIÉS DANS LES VILLES DE LA SIBÉRIE.

CHAPITRE Ier.

Tatars de la Khive ou du Kharasme.

LES Boukhares ne forment pas seuls la population des Tatars émigrans dans Tobolsk et dans les autres villes de la Sibérie. La plupart des gouvernemens tatars sont exposés à de fréquentes révolutions : les sujets opprimés par les caprices de leurs maîtres, rebutés des jugemens arbitraires et souvent injustes de leurs chefs, dépouillés par les incursions de leurs voisins, ou soumis par le sort des armes à de nouveaux souverains, sentent le besoin d'un asile contre tant de malheurs, et viennent le chercher sous la domination de la Russie. Ils y trouvent la liberté de conscience, des temples et des prêtres de leur religion, la sûreté de leur fortune et la protection des lois. Là vivent leurs compatriotes, leurs pa-

rens, leurs amis : ils croient recouvrer une nouvelle patrie ; ils peuvent conserver leur langue, leurs habits, leurs usages, si chers aux hommes non moins opiniâtres qu'inconstans. Aussi chaque année voit augmenter le nombre des Tatars qui viennent s'établir en Russie : nous allons faire connaître les principales nations qui fournissent ces émigrans.

Les peuples de la Khive sont nommés *Kharazes* dans les historiens tatars. Ce sont ces Corasmins qui se rendirent célèbres vers le milieu du treizième siècle par les ravages qu'ils exercèrent dans la Syrie. Leur pays est plus connu sous le nom de *Kharisme* ou de *Kharasme* que sous celui de *Khive*. Les belles-lettres et la philosophie y fleurirent autrefois, et l'émulation régnait entre ses écoles et celles de la Boukharie. La poésie y était cultivée, et les Kharazes étaient les plus polis et les plus éclairés des peuples de l'Orient. Ils se délassaient des études austères par celle de la musique, et c'est d'eux que les Orientaux disaient qu'ils ne pouvaient pleurer qu'en chantant.

Ce temps de splendeur et de gloire est passé ; mais ils ont encore vu naître parmi eux, dans le dernier siècle, un homme connu parmi les lettrés orientaux ; c'est Aboulgasi

Baïadour, auteur de l'Histoire généalogique des Tatars. Il descendait de Tchinguis-Khan, et il est mort souverain de la Khive et du Kharasme en 1662.

Les Kharazes faisaient partie d'un peuple qui vivait autrefois vers le bas de l'Iaïk. Chassés par leur souverain, à qui ils s'étaient rendus suspects, ils parvinrent aux rives de l'Amou-Daria, trouvèrent une situation agréable, de riches pâturages, un fleuve poissonneux, et cessèrent de regretter la patrie qu'on leur avait fait abandonner. Ils donnèrent eux-mêmes le nom de *Khive* au pays dont ils prenaient possession. Il est situé au levant du lac Aral, et confine avec la Perse et la Boukharie.

Ils vivent, comme les Boukhares, dans des villes et des villages. Khive est leur capitale, bâtie près de l'Amou-Daria, qui se jette dans l'Aral. Baignée par de nombreux canaux tirés de ce fleuve, elle offre à ses habitans toute l'eau dont ils ont besoin pour arroser leurs jardins. Elle n'est défendue que par une muraille de terre. Les rues sont alignées, mais étroites; on y compte plus de trois mille maisons construites, comme celles des Boukhares, de terre contenue par des broussailles, et on y est également incommodé des scorpions.

Onze autres villes, toutes indépendantes et gouvernées par leurs corps municipaux, achèvent de composer la domination des Khivains.

Ils sont gouvernés par un khan qui brille d'un faste oriental, et tire de ses sujets des revenus assez considérables; mais, dans le sein des délices apparentes, il vit agité par les tourmens de la crainte. C'est le courtisan de Denys, assis sur un trône devant une table somptueuse, mais voyant un glaive tranchant suspendu sur sa tête par un cheveu. Les Khivains, impatiens du joug, le déposent ou le massacrent dès qu'il cesse de leur plaire. Ces meurtres répétés ont éteint la race de leurs princes. Ils choisissent à présent leurs souverains dans les familles régnantes des Kirguis ou des Tatars voisins, et ces princes abdiquent bientôt une puissance précaire qu'environnent tant de dangers.

Redoutables seulement à leurs maîtres, les Khivains ne se défendent contre leurs voisins qu'avec le secours des Troukhmènes, et des Araliens qui se mettent à leur solde, et qui étaient autrefois gouvernés par les mêmes khans. Chakh-Nadir ou Thamas Kouli-Khan eut peu de peine à les subjuguer : il laissa dans Khive une garnison qui fut chassée après sa mort.

La Khive a beaucoup de ressemblance avec la Boukharie ; c'est de même un pays plat, sec, et cependant fertile : de là naît une grande conformité dans la manière de vivre des habitans. Les Tatars de la Khive sèment des grains, cultivent des cotonniers, plantent du tabac et recueillent un peu de soie qu'ils livrent à leurs khans pour un prix fixé. Leurs jardins fournissent une grande abondance d'excellens fruits. Leurs troupeaux ne valent pas ceux de la Boukharie, et ils sont obligés de les acheter aux Kirguis et aux Troukhmènes. Enfin leur commerce n'est pas considérable ; et comme ils ne suffisent pas ordinairement à former seuls des caravanes, ils se joignent à celles des Boukhares.

CHAPITRE II.

Troukhmènes ou Turkomans.

Les Troukhmènes, plus connus en Europe sous le nom de *Turkomans*, errent dans les campagnes qui s'étendent le long des côtes de la mer Caspienne, depuis l'Iemba et les stèpes des Kirguis jusqu'à la Khive et à la Perse. Ce sont des Turcs ou Tatars qui ne sont altérés par aucun mélange : nation industrieuse,

riche en troupeaux, fabriquant elle-même ses armes blanches et ses armes à feu, et se louant volontiers à ses voisins pour faire la guerre; courageuse, fière, et en même temps humaine.

Les Troukhmènes préfèrent au séjour de leurs plaines les vallées et les penchans des monts Manguichlat, qui s'élèvent à quatre ou cinq journées des bouches de l'Iaïk; c'est là que, défendus par la situation même des lieux, ils nourrissent en paix de nombreux troupeaux de chameaux, de bêtes à cornes et de brebis. Quelques-uns cultivent la terre et sèment du blé et du millet; mais ils se livrent plus volontiers au commerce qu'ils entretiennent avec la Khive, la Perse et la Boukharie, et leurs marchands amassent quelquefois de grandes richesses.

Bien moins nombreux que les Kirguis, ils sont bien plus redoutables à la guerre, et souvent ils les ont vaincus. Leur adresse à manier le sabre les rend surtout terribles à leurs voisins. Si quelquefois la faiblesse du nombre ne leur permet pas de se mesurer avec leurs ennemis, ils trouvent un asile assuré sur leurs montagnes inaccessibles.

La nature elle-même leur a fourni d'autres remparts contre les incursions des peuples septentrionaux. Entre l'Iemba, la mer Cas-

pienne et le lac Aral règnent de vastes plaines d'un sable léger et mobile : les peuples voisins de ces plaines les appellent des *mers de sable*. Les vents semblent se faire un jeu d'en changer sans cesse l'aspect : ils élèvent aujourd'hui des montagnes, qui seront demain changées en abîmes ; ils creusent des précipices qui bientôt seront couverts de montagnes. Leur souffle soulève, agite, fait combattre et gronder le sable comme les flots de l'Océan. Les armées que l'audace ou l'ignorance engagerait dans ces campagnes prêtes à s'ouvrir sous leurs pas, à se rouler sur leurs têtes, ne laisseraient pas même après elles un léger souvenir de leur entreprise.

CHAPITRE III.

Tatars du Tourkestan.

Si l'on en croit les peuples du Tourkestan, c'est chez eux qu'il faut placer le berceau de la puissance des Turcs, qui de là s'est étendue dans toute l'Asie. Ils croient que leur capitale est bien plus ancienne que toutes les villes de la Boukharie et des autres nations de race tatare. Leurs prêtres n'hésitent pas même à re-

garder comme ses fondateurs les petits-fils de Turk, fils de Japhet : tradition absurde, qui témoigne seulement à quelle haute antiquité ce peuple ose prétendre. Une autre tradition, peut-être aussi mal fondée, mais qui ne s'écarte pas du moins de la vraisemblance, rapporte au quatrième roi de Perse la fondation de Tourkestan.

Cette ville est bâtie sur les bords du Karassou, ou fleuve Noir. Les rues n'en sont pas alignées, et ont quelquefois moins de six pieds de large. Elle contient trois mosquées : la plus ancienne, la mieux construite renferme le tombeau d'un achmet, Khodja, ou descendant de Mahomet, et l'un des sept personnages dont les mahométans exaltent le plus la sainteté. On ne compte d'ailleurs dans la ville que mille maisons, et elles ne sont bâties que de terre, suivant l'usage du pays. Elle n'est défendue que par une muraille aussi de terre, et par un fossé sans profondeur.

Les savans du pays rapportent qu'autrefois plusieurs de leurs peuplades abandonnèrent leur patrie, se retirèrent chez les Sarrasins, et embrassèrent le mahométisme. Ils regardent ces émigrans comme les ancêtres de ces Turcs devenus si célèbres dans la suite, et qui succédèrent à la puissance des califes et à celle

des Grecs, dont ils renversèrent l'empire. Ce récit s'accorde avec les notions que nous donne l'histoire sur l'établissement des Turcs au levant de l'Europe et au midi de l'Asie.

Les habitans cultivent la terre et vont faire quelque commerce à Tachkent. Ils disent que la montagne Noire (Kara-Taou), à une journée de leur capitale, renferme une mine d'or : richesse inutile, puisqu'ils sont incapables de l'exploiter : s'ils peuvent en profiter un jour, ils apprendront alors par leur expérience que la pauvreté n'est que le moindre des maux.

Cette nation, qui avait vu sortir de son sein un peuple de vainqueurs, gémit aujourd'hui sous le joug des Kirguis ; mais elle considère avec orgueil sa capitale, regardée comme une ville sainte par tous les mahométans : la vanité la console encore de la gloire qu'elle a perdue.

CHAPITRE IV.

Tatars de Tachkent[1].

Tachkent forme une domination un peu plus étendue que le Tourkestan. La ville, bâtie dans une plaine, n'est arrosée d'aucune rivière, et les habitans ne s'abreuvent que de l'eau des puits et des citernes, ou de celle des canaux qu'ils ont tirés d'une rivière éloignée de deux lieues et demie, et qui se jette dans le Syr-Daria. On compte dans la ville plus de six mille maisons, toutes de terre et couvertes de chaume : l'intérieur des maisons est orné de figures sculptées en chaux : on n'y reçoit la clarté que par une ouverture pratiquée au haut du toit. La plupart des rues sont excessivement étroites.

Le bazar ou marché est au milieu de la ville, dont il forme une des principales décorations : il entoure un bassin plein d'eau, revêtu de pierre, et ombragé par de grands arbres. On trouve encore dans la ville plusieurs autres marchés, dont les boutiques, où l'on

[1] On prononce Tachekinte.

vend des étoffes de coton, ne sont construites que de terre.

Tachkent renferme jusqu'à cent cinquante mosquées de terre ou de brique; mais on y voit des édifices plus considérables et mieux bâtis, autrefois destinés à l'éducation de la jeunesse, et qui servaient aussi de temples: ils sont anciens et fort négligés. On admire encore dans le plus remarquable de tous des ornemens d'or et d'ivoire du travail le plus recherché, et le tombeau d'un ancien khan; il sert aujourd'hui d'étable aux bestiaux.

Les campagnes de Tachkent sont fertiles: on y sème du riz, du blé, de l'orge, de l'avoine; on y plante des cotonniers. Les habitans ne recueillent de soie que pour leur usage; mais le coton est pour eux un objet de commerce. Leurs jardins produisent d'excellens fruits. Les montagnes voisines contiennent des mines assez riches en fer, en cuivre et en plomb.

Au reste, la ville n'est défendue que par une méchante muraille de terre, haute de deux toises. L'air y est chaud, les pluies y sont assez fréquentes; l'hiver n'y dure jamais moins de trois mois [1].

[1] Il y a dans ce pays et dans les déserts qui l'environnent des lézards dont les pieds ont un quart d'aune de haut, et des araignées venimeuses, dont le corps est

La nation, long-temps libre, est gouvernée par des princes de la famille régnante des Kirguis[1]. Les peuples du Tachkent et ceux du Tourkestan ne diffèrent des Boukhares et des Tatars de la Khive que parce qu'ils sont plus faibles, plus pauvres et plus opprimés.

CHAPITRE V.

Araliens.

On donne le nom d'*Araliens* (Aralintsi) à une tribu peu nombreuse de Tatars Usbecks, qui vivent à l'orient de l'Aral et dans les îles que forme ce lac. Leurs campagnes stériles ne leur laissent de moyens de subsister que par la vie pastorale, et l'agriculture sera toujours chez eux languissante. Errant en été à la suite de leurs troupeaux, ils se retirent en hiver dans des huttes immobiles qui forment des es-

de la grosseur d'une noix. Ces faits sont tirés des rapports des Russes qui y ont séjourné. *Voyez* Malte-Brun, *Précis de la Géographie*, III, 317, 320. *D.*

[1] Cette expression est équivoque. Il y a parmi les Kirguis autant de familles régnantes que de hordes; mais il est certain que le prince de Tachkent, qu'il soit Kirguis ou Tatar est le vassal de la grande horde des Kirguis. *D.*

pèces de villages. Ils ont seulement, dans une île de l'Aral, une bourgade un peu moins misérable que les autres, et qu'ils décorent du nom de ville. Ils l'appellent *Aral.*

Leur faible population ne leur permet pas de mettre sur pied plus de cinq mille hommes, et cependant ils font prendre les armes à tous ceux qui sont en état de les porter. Autrefois soumis au khan du Kharasme, ils ont aujourd'hui un khan particulier et indépendant, qu'ils élisent dans la famille régnante chez les Kirguis. Les plus considérables d'entre eux abandonnent leur pays, et se retirent chez les Tatars de la Khive, dont ils reçoivent une solde pour les défendre.

On dit que la nature, en refusant à leur contrée les véritables richesses, a placé une mine d'or dans le sein d'une de leurs montagnes : présent funeste, qui peut armer contre eux un jour des voisins avides et plus industrieux.

Comme ils n'exercent point de commerce, on ne voit en Russie que ceux d'entre eux qui, tombés dans les fers des Kirguis, ont recouvré leur liberté par la fuite.

Le lac Aral, dont ils ont emprunté leur nom, a plus de deux cents lieues de circonférence, et les peuples voisins lui donnent le

nom de *mer*. Les Russes l'appellent la *Mer-Bleue*, et les Tatars la *Mer-aux-Iles* (Aral-Dinguis), parce qu'il est hérissé d'îles et d'écueils. On n'en connaît pas bien la profondeur, qui souvent est considérable, même dans le voisinage des côtes. On prétend qu'au milieu du lac se trouve un gouffre qui engloutit les bâtimens. Ses eaux ont quelque salure; cependant on peut en boire dans une grande nécessité. Comme la mer Caspienne, il reçoit de grands fleuves; comme elle, il n'en produit aucun; il a la même abondance de poissons, et ces poissons sont des mêmes espèces; un même sable sert de fond aux deux lacs; et l'on a de justes raisons de croire qu'ils n'en formaient autrefois qu'un seul, ou même que, réunis au Pont-Euxin, ils ne faisaient avec lui qu'une seule mer.

CHAPITRE VI.

Karakalpaks.

Le nom des Karakalpaks signifie bonnets noirs. Ils sont partagés en deux hordes, dont l'une occupe le haut du Syr-Daria, et l'autre est répandue vers l'embouchure de ce fleuve.

Ils erraient autrefois au bas du Volga; mais ils en furent chassés lorsque les Nogais se rendirent puissans dans le royaume d'Astrakhan : repoussés loin des rivages de la mer Caspienne, ils cherchèrent un asile sur ceux du lac Aral, sans y trouver la tranquillité qu'ils aiment, et dont ils ne peuvent jouir. Leur repos est sans cesse troublé par les Kirguis, leurs voisins, qu'on peut même appeler leurs maîtres.

Dans leur humiliation, ils ont conservé un ordre de noblesse distribuée en plusieurs classes : la plus distinguée fait remonter son origine aux descendans de Mahomet, et chacun de ses membres se décore du titre de khodja. Gouvernés par des khans, sa puissance est presque sans considération ; la religion les soumet bien plus puissamment aux descendans du prophète. Ils sont bien mieux instruits dans les principes du mahométisme, ils en observent bien mieux les lois que les autres tribus qui mènent un genre de vie à-peu-près semblable.

Ils cultivent la terre, et logent en hiver dans des huttes immobiles; mais aux approches de l'été ils vont camper sous des tentes dans les plaines, où ils conduisent leurs troupeaux. La vie pastorale fait leur principale ressource.

Ils ont peu de chevaux, ils semblent même en faire peu de cas, ou du moins ils ont appris à s'en passer; mais ils sont riches en bêtes à cornes; ils dressent, ils montent leurs bœufs, et les attellent à leurs chariots.

Des nations errantes et faibles c'est une des plus industrieuses : elle suffit à ses besoins, et vend même à ses voisins les produits de son travail. Elle a de bons forgerons, d'habiles armuriers, et même des fabriques de poudre : elle voit souvent tourner contre elle-même les armes que ses mains ont forgées.

Les Karakalpaks ont aussi peu de goût pour le commerce que de talent pour la guerre. Quand ils sont attaqués, ils se retranchent derrière des fossés, et s'y défendent mal. Quoiqu'ils ne sachent pas combattre, ils aiment le brigandage, et cherchent à enlever des hommes; mais il leur arrive plus souvent de tomber entre les mains des Kirguis. Comme la vie des deux peuples est à-peu-près semblable, et qu'ils trouvent dans leurs ravisseurs des maîtres fort doux et faciles à servir, ils font peu d'efforts pour sortir de la captivité, et il est rare qu'il en passe quelques-uns en Russie.

SEPTIÈME SECTION.

DES KIRGUIS-KAISAKI.

CHAPITRE Ier.

Portrait et Caractère des Kirguis.

LES Kirguis se donnent aussi le nom de *Sara-Kaisaki*, Cosaques du désert. Si l'on en croit leurs traditions, ils sont sortis en petit nombre de la Crimée, et se sont bientôt après fortifiés par un grand nombre d'émigrans de différentes hordes. Il faudrait alors rapporter leur origine aux Tatars Nogais. Mais Abulgasi, qui les nomme *Kerguis*, les fait venir des bords de l'Ikran, dans le voisinage de la grande muraille de la Chine. On ne peut rien savoir de certain sur l'ancienne histoire de ce peuple, qui n'est connu que depuis la conquête de la Sibérie par les Russes.

Il est partagé en trois hordes différentes. La grande horde erre dans les stèpes arrosées par le Syr-Daria vers le Tourkestan ; la moyenne et la petite horde, plus nombreuses et plus

riches, s'étendent depuis les côtes du lac Kargaljin, et les bords de la Noura et du Sourassou jusqu'au lac Aral et jusqu'aux rivages de la mer Caspienne [1].

Ces deux hordes, vassales de la Russie, laissent toujours en otages à Orenbourg quelques fils de leurs princes et des jeunes gens du plus haut rang; mais les otages, les sermens, les traités ne peuvent rassurer contre leurs brigandages : ils enlèvent quelquefois les hommes et les bestiaux jusque sur le territoire de la Russie, et ils attaquent dans leurs stèpes les caravanes qui viennent commercer avec les Russes.

Lors de la conquête de la Sibérie ils étaient répandus dans les stèpes que parcourt l'Iénissei en sortant de sa source. Ils occupaient surtout les bords de l'Abakan, qui se jette dans l'Iénissei, et ceux de l'Iouss, qui prend le nom de *Tchoulym* lorsqu'il mêle ses eaux à celles de l'Ouroup.

[1] Le pays des Kirguis a plus de 30,000 lieues carrées de surface; mais il est couvert de dunes sablonneuses, de marais salans et d'arides montagnes : quelques bas-fonds présentent de bons pâturages. On n'a qu'une idée très-imparfaite de la géographie physique de ce pays, d'après les rapports des Cosaques. *Voyez* le *Magasin géographique de Busching*, ou mon *Précis*, tome III. *M. B.*

Ce fut en 1606 qu'ils se donnèrent pour la première fois à la Russie : peuples inquiets, inconstans, changeant par caprice d'amis, de protecteurs et d'ennemis; prompts à se soulever, non moins faciles à se soumettre, pour se révolter encore; grossiers, licencieux, également portés au brigandage et à la perfidie; méchans enfin dans leur conduite, sans avoir la méchanceté dans le cœur.

D'un autre côté, vous voyez en eux des maîtres humains, des hommes généreux, compatissans, vivant ensemble dans l'union fraternelle. Pauvres, ils ne se méprisent pas eux-mêmes, et s'élèvent à l'égalité du riche : riches, ils ne dédaignent pas la familiarité du pauvre. C'est là que les richesses sont réduites à leur juste valeur; elles procurent des jouissances; elles ne donnent pas le droit de mépriser, d'insulter, de s'asservir le malheureux.

Les Kirguis ont une physionomie ouverte qui prévient en leur faveur. Leurs yeux sont petits, mais vifs, sans avoir rien de menaçant : on trouve en eux du bon sens, de l'intelligence, même de la finesse [1]. Ils aiment les

[1] Les Kirguis joignent à la physionomie tatare de petits yeux et des nez écrasés; mais les prunelles des yeux n'ont pas cette direction oblique qui caractérise les Mongols. *M. B.*

aventures extraordinaires, mais ils aiment encore mieux leurs aises : voleurs par état, voluptueux par caractère, se baignant quelquefois dans le sang, et peu portés à le répandre. Ils font du mal pour se procurer leur bien-être, ils le font par représailles, ils le font surtout par point d'honneur. Eh! comment auraient-ils, dans leur ignorance, des idées plus justes que tant de nations éclairées qui ont placé la gloire dans le brigandage ? On remarque que, depuis qu'ils entretiennent un commerce plus fréquent avec les Russes, leurs mœurs s'adoucissent chaque jour.

Comme ils n'ont point d'écoles, il se trouve peu de Kirguis qui sachent écrire leur langue; mais ils la parlent avec pureté. Ils vivent dans l'ignorance, et ils en sont dédommagés, parce qu'ils n'ont aucune de ces fausses idées que les hommes tiennent de leurs maîtres, et qu'ils ne connaissent aucune de ces erreurs que les savans érigent en principes. Les Tatars lettrés qu'ils enlèvent dans leurs courses deviennent secrétaires de leurs princes.

CHAPITRE II.

Richesses et Industrie des Kirguis.

Les Kirguis mènent une vie errante et n'habitent que des tentes, construites à-peu-près comme celles des Kalmouks. Leurs richesses, leurs ressources consistent dans leurs troupeaux. Un pasteur d'une fortune médiocre possède rarement moins de trente à cinquante chevaux, de quinze à vingt pièces de gros bétail, de cent moutons et de vingt à cinquante chèvres, à quoi ils ajoutent au moins une paire de chameaux. On voit dans la moyenne horde, la plus riche de toutes, des particuliers qui ont dix mille chevaux, trois cents chameaux, trois à quatre mille pièces de gros bétail, vingt mille moutons, et au-delà de mille chèvres. Dans la petite horde il n'est pas rare de trouver des propriétaires de cinq mille chevaux.

Ils ont des chameaux des deux espèces. Ceux à une seule bosse supportent mieux la soif, et sont plus propres à faire de grands voyages. Leur charge est de mille livres pesant dans les petits voyages, et de plus de cinq cents dans les longues courses. L'espèce des chameaux à

double bosse fournit plus de poil ; un seul animal en donne au moins dix livres par an.

Ce n'est que depuis peu de temps qu'ils ont des troupeaux de bêtes à cornes. Ils les ont d'abord enlevés aux Kalmouks, et les ont vus ensuite se multiplier promptement. Quelquefois ils se servent de leurs bœufs pour monture ; quand ils les destinent à cet usage, ils leur percent la cloison du nez comme aux chameaux.

Leurs moutons, comme ceux des Kalmouks, sont de l'espèce à large queue. On en voit qui viennent à la hauteur d'un âne de moyenne taille, et dont la queue pèse seule plus de trente livres. Ces moutons cherchent en hiver leur pâture sous la neige : ils maigrissent un peu dans cette saison, et reprennent au retour du printemps leur premier embonpoint. La salure des stèpes, dont ils mangent même la terre grasse et imprégnée de sel, entretient et provoque leur appétit, et donne à leur chair un goût exquis. Il se forme souvent dans leur estomac des égagropiles : ce sont des boules de laine et d'herbe mal digérées ; mais cette maladie n'est pas mortelle. Le mouton est la nourriture ordinaire des Kirguis, et on envoie de leurs agneaux jusqu'à Saint-Pétersbourg pour la table de la cour.

Les peaux d'agneaux des Kirguis sont fort recherchées et font un des objets les plus importans de leur commerce : ce sont les plus belles après celles de la Boukharie. Pour en mieux conserver le lustre, ils enveloppent l'animal dès sa naissance, et le tuent quand sa queue commence à grossir. Les peaux de la première qualité sont lustrées et comme damassées; celles de la seconde ont une frisure très-fine; les plus communes ont moins de lustre, et le poil en est moins frisé.

Quand un Kirguis voit son troupeau se multiplier au-delà de ses espérances, il ne croit pas avoir reçu pour lui seul les bienfaits du ciel; il se regarderait lui-même avec horreur, comme un usurpateur impie, s'il refusait aux malheureux leur part de ses richesses inattendues; et c'est en les partageant avec les pauvres qu'il témoigne à Dieu sa reconnaissance. Si dans la suite il éprouve de grands revers, il se voit à son tour secouru par les infortunés dont il a fait le bonheur, et qui, lui donnant plus qu'ils n'ont reçu, ne croient pas encore s'être acquittés.

Les Kirguis en général vivent dans l'aisance : c'est un des peuples nomades qui connaît le moins la misère. Comme il n'est pas difficile à chaque particulier de se procurer

un troupeau suffisant pour sa subsistance, personne ne veut travailler pour les autres, et les riches sont obligés de se faire servir par des esclaves. Quoique chez eux les fortunes soient inégales, quoiqu'ils reconnaissent même un ordre de noblesse, ils prétendent tous à l'égalité fraternelle, et les princes, le souverain lui-même n'a pas un homme libre à son service. Chez eux l'esclavage est fort doux quand on peut s'accoutumer à leur manière de vivre. Ils traitent leurs esclaves comme leurs amis, fournissent abondamment à leur subsistance, et, ne cessant jamais de voir en eux leurs semblables, ils souffriraient eux-mêmes en leur laissant éprouver le besoin; mais l'esclave qui tente de fuir, ou qui s'engage dans des intrigues amoureuses, s'expose à de rigoureuses punitions, et même à perdre la vie.

Les Kirguis n'ont aucune idée du travail des terres, et le sol aride et salin de leurs stèpes ne se prêterait pas à la culture. Eux-mêmes d'ailleurs sont peu propres au travail: la moindre fatigue les met en sueur. Un de leurs khans voulut un jour, à l'exemple des Russes, faire faucher quelques prairies; mais ses sujets étaient obligés de respirer à chaque instant, et souvent même ils se laissaient

tomber avec la faux : on fut obligé de louer des Cosaques pour finir l'ouvrage. C'est une erreur de croire que les peuples sauvages ou barbares soient plus forts que les autres hommes : ils le céderaient, par la force des bras, à un grand nombre de nos artisans; par celle du corps, à nos porte-faix. Ils ont seulement à un haut degré le genre de force, d'adresse, d'agilité que doivent leur donner leurs exercices habituels, et les Kirguis, qui ne connaissent d'autre exercice que celui du cheval, ne doivent pas avoir des bras très-vigoureux.

Quelques-uns d'entre eux savent fabriquer de la poudre; ils ont aussi quelques mauvais forgerons; mais ils sont obligés d'acheter des Russes presque tous les instrumens de fer.

Du poil de leurs chameaux ils fabriquent des camelots et des cordes pour leur usage. Du lait des femelles ils font du koumisse et du fromage : ils en font aussi un beurre plus gras que celui de vache, et moins huileux que celui de jument.

Amis du luxe et des commodités de la vie, et manquant de manufactures, ils sont obligés de faire un grand commerce d'échange avec les Russes, les Boukhares et leurs autres voisins. Ils comptent par moutons comme

nous comptons par livres. S'ils achètent une pièce d'étoffe, elle est estimée un certain nombre de moutons; et s'ils donnent en paiement un cheval, c'est aussi par un nombre de moutons qu'ils en spécifient la valeur. Il n'y a pas d'année que le commerce avec les Kirguis ne fasse entrer, dans la seule ville d'Orenbourg, cent cinquante mille moutons, sans compter les chevaux, les bêtes à cornes, et une quantité considérable de peaux d'agneaux, de dépouilles d'animaux sauvages, de cuirs, de poil de chameaux et de camelots.

CHAPITRE III.

Chasse des Kirguis. Moutons sauvages.

Les Kirguis ne se livrent à la pêche et à la chasse que pour leur amusement. Quoiqu'ils fassent usage du fusil, ils n'ont pas encore abandonné l'arc et les flèches, et ces armes, dans les mains d'un chasseur habile, valent peut-être nos armes à feu. Ils font poursuivre le gibier par des chiens et par des oiseaux de proie; ils lui dressent des pièges, ils lui tendent des lacets. Cet exercice, dont ils se font une récréation, contribue en même temps à

leur richesse [1]. Ils prennent des renards communs, des renards de stèpes, des blaireaux, des hermines, le joli rat qu'on appelle *souslik* : ils tuent aussi des chamois, des chacals, différens animaux à poils tigrés, et d'autres qu'on appelle *moutons sauvages*.

Cet dernier animal ne serait-il pas le même que le saiga, et que celui dont parle Gmélin le neveu, qu'il appelle *mouton oriental* et qu'il a vu dans le Mazandéran?

Celui-ci vit en troupes sur les plus hautes montagnes, dans la société de différentes espèces de chèvres. La conformation de ses cornes, celle de son corps le placeraient dans la classe des moutons, si d'autres qualités ne le mettaient pas dans celles du cerf et de la chèvre. Les cornes du mâle sont aplaties, creuses et garnies d'anneaux relevés; elles se

[1] Ils dressent pour la chasse une espèce d'aigle appelé *biourkout* (l'aigle doré de Pallas). Cet oiseau, dont le corps est d'un noir luisant et la tête jaune d'or, a une vue perçante; il découvre le gibier de loin, fond dessus, enfonce ses griffes dans les yeux et le cou de l'animal, et l'arrête jusqu'à ce que le chasseur arrive pour le tuer. Un bon biourkout est très-estimé des Kirguis, et vaut presque un bon cheval. On vend beaucoup de biourkoûts jeunes au marché d'Orenbourg. C'est dans le gouvernement de ce nom que cet oiseau est le plus commun. *M. B.*

contournent en décrivant une spirale, vont toujours en diminuant, et se terminent par une pointe fort aiguë. Le derrière de la tête est relevé en bosse. Les oreilles sont droites et immobiles; le cou, gros et court, est garni en dessus d'une laine qui ressemble entièrement au poil du cerf. Le menton est accompagné, comme celui du bouc, d'une barbe de poils longs, roides et toujours noirs ou blanchâtres.

Ces animaux, sans avoir entièrement perdu la timidité naturelle à la race des brebis, se battent cruellement entre eux. Les deux champions baissent la tête, s'approchent, se heurtent, et le combat finit souvent par la mort du plus faible. On voit des places où la terre est jonchée des débris de leurs armes brisées dans le combat. Ils se tiennent sur les montagnes les plus élevées, craignent l'homme et ne se laissent pas apprivoiser. Ils meurent au bout de quelques semaines quand ils ont perdu la liberté. Leurs amours commencent en septembre, durent un mois, et la femelle met bas en février.

Les montagnes dont ils habitent les sommets sont couvertes d'herbes odoriférantes; mais on croit qu'ils sont surtout avides de la mousse des arbres. Ils ne deviennent jamais aussi gras que nos moutons domestiques. Leur

laine a peu de valeur, leur chair est très-délicate.

Ce mouton oriental du jeune Gmélin n'est peut-être pas différent de l'argali dont J. G. Gmélin son oncle nous a donné la description : Il se trouve, dit-il, dans la Kalmoukie et sur toutes les hautes montagnes jusqu'au Kamtchatka. On l'appelle *mouton sauvage* vers le haut de l'Irtich. Sa plus haute taille est celle du daim. Il ressemble au cerf par la tête, le cou, les pieds, par sa queue courte et sa vivacité ; mais il est peut-être plus sauvage et plus vigoureux.

Les cornes prennent naissance au-dessus et à fort peu de distance des yeux et directement devant les oreilles. Elles se courbent d'abord en arrière, reviennent en décrivant un cercle, se relèvent et saillent en avant à leur extrémité. Depuis la racine jusqu'à la moitié de leur longueur elles sont extrêmement ridées ; le reste est un peu plus uni. Elles croissent tant que l'animal est vivant, et la partie du crâne où elles sont attachées devient toujours plus épaisse. D'un blanc jaunâtre dans la jeunesse de l'animal, elles prennent une couleur plus obscure et noircissent à mesure qu'il vieillit ; elles parviennent jusqu'à la longueur de quatre pieds, mesure prise en sui-

vant leurs sinuosités, et pèsent plus de trente livres. On en trouve souvent dans le désert qui ont une si grande cavité vers la racine qu'un renard peut s'y loger. C'est dans les cornes que réside la plus grande force de l'animal, et il arrive souvent aux mâles de les briser en combattant.

Les oreilles sont droites, pointues et médiocrement larges. La corne du pied est fendue, les jambes de derrière sont plus hautes que celles de devant. L'animal a un fanon. Son poil est gris, mêlé de brun, et il a le long du dos une raie jaune.

Les parties intérieures sont semblables à celles des autres animaux ruminans; l'estomac a quatre cavités distinctes. La vésicule du fiel est grosse. La chair est d'un bon goût, et la graisse d'une saveur agréable.

L'argali dont J. G. Gmélin a donné la description n'était âgé que de trois ans; il avait trois pieds de haut depuis la partie supérieure de la tête jusqu'au terrain, et trois pieds six pouces de long depuis la naissance des cornes jusqu'à la queue. Dix hommes suffisaient à peine pour le contenir.

Les femelles sont moins grandes : elles ont des cornes, mais petites, minces, presque droites, prenant peu d'accroissement, non

ridées et à-peu-près semblables à celles de nos boucs.

L'argali se nourrit d'herbe : il entre en rut en automne et met bas au printemps; la portée est d'un ou de deux petits. Cet animal tient du cerf, du belier et du chamois, et il se distingue de toutes ces espèces par des caractères particuliers qui ne permettent de le classer avec aucune d'elles : tant la nature, qui ne cherche qu'à varier, se joue de toutes ces méthodes que les savans fondent sur des ressemblances.

Le mouton oriental de Gmélin le neveu est appelé *kotskui* par les Persans, et *dakhkouche* par les Turcs. Les Mongols appellent *argali* le mouton sauvage de J. G. Gmélin. Ce savant croit que c'est le musmon des anciens [1]. La des-

[1] Les anciens ne nous ont pas donné du musmon, qui est quelquefois nommé *musimon*, une description assez détaillée pour qu'on puisse décider si c'est le même animal que le mouton oriental de l'un des Gmélin et le mouton sauvage de l'autre. On voit que le musmon, ainsi que le saiga, l'argali et le mouton oriental, ne se rencontrait que dans des pays montagneux, comme l'Espagne, la Sardaigne, l'île de Corse. Strabon se contente de dire qu'on trouve en Sardaigne des espèces de beliers dont la toison ressemble plutôt à du poil de chèvre qu'à de la laine, et qu'on les appelle *musmons*. « *Nascuntur ibi arietes qui, lanæ loco, pilum ferunt caprinum, et*

cription de l'oncle et celle du neveu diffèrent seulement par le caractère de la barbe, que le premier n'attribue pas à l'argali [1].

vocantur musmones». Strabo, lib. V. Pline nous apprend qu'on en voyait en Espagne et surtout dans l'île de Corse; mais il n'ajoute rien aux traits rapportés par Strabon. « *Est in Hispaniâ, sed maximè Corsicâ, non maximè absimile pecori genus musmonum, caprino villo, quàm pecoris velleri, propius* ». Plin., hist. nat., lib. VIII, cap. 75. Il dit que les anciens appelaient ombres, *umbri*, les animaux nés du musmon et de la brebis. « *Quorum è genere et ovibus natos prisci umbros vocant* ». Mais un vers d'une ancienne épigramme, citée par le P. Hardouin, nous apprend que d'autres regardaient le musmon lui-même comme une sorte de mulet provenu de la chèvre et du belier :

Musimonem capra ex vervegno semine gignit.

[1] D'après *Bardane*, qui accompagna l'expédition des Cosaques commandée par *N. Rytschow*, il faut ajouter aux animaux sauvages cités par M. Levesque le *takia* ou cheval sauvage, le *koulan* ou l'âne sauvage, le bœuf grognant ou l'yak, une espèce qu'on a prise pour des tigres, etc. etc. *M. B.*

CHAPITRE IV.

Manière de vivre et de se vêtir des Kirguis.

Quoique en hiver la principale nourriture des Kirguis soit le mouton, ils mangent cependant d'autres viandes et même du chameau. L'appétit fait le plus grand assaisonnement de leurs mets : quatre Kirguis, au retour de la chasse, mangent sans peine un de leurs plus gros moutons. Ils ont conservé pour la graisse ce goût naturel à tous les peuples nomades de l'Asie, et que n'ont pas même encore perdu les Turcs de l'empire ottoman : on les voit souvent manger à la main de gros morceaux de beurre ou de graisse de mouton ; mais ce peuple, vorace pendant la moitié de l'année, devient sobre au retour du printemps : il ne vit plus guère que de fromage ou de lait fermenté. Comme ils n'ont de farine que ce qu'ils en achètent des Russes, la plupart n'ont jamais vu de pain ni de gruau.

Amis, inconnus, compatriotes, étrangers, tout le monde est admis à partager leurs repas. Ils ne connaissent pas l'usage des com-

plimens; ils ne sont pas polis, ils ne sont que généreux. Leurs meilleures provisions sont toujours celles dont ils font part à leurs hôtes. Leur plus grande politesse est de porter eux-mêmes les morceaux à la bouche de leur convive, et le prince ne se dispense pas de cet usage avec ceux qu'il honore de sa faveur.

Ils font un usage immodéré du tabac : ils le fument, ils le prennent en poudre. Ils ont de petites pipes de la Chine; mais comme elles leur coûtent fort cher, ils y suppléent le plus souvent avec des os de pieds de mouton. La même pipe suffit pour une compagnie nombreuse; elle passe de main en main, de bouche en bouche : ils aspirent la fumée avec tant de force qu'elle leur sort par les narines. S'ils n'ont pas de pipe, leur industrie sait y suppléer. On choisit une place autour de laquelle toute la compagnie puisse se coucher à son aise : l'un des fumeurs, pour rendre la terre plus compacte et la réduire en une pâte pétrissable, l'arrose de son urine ; il y fait un trou perpendiculaire avec le manche de son fouet, et le remplit de tabac auquel il met le feu. Chacun se couche ventre à terre, s'arme d'une tige creuse dont il pose un bout sur le tabac, et de l'autre il en aspire la fumée. De cette manière personne n'est obligé d'attendre

son tour; il n'y a point de mécontens, point de jaloux : tous ont le plaisir de pomper ensemble la vapeur du tabac, et d'avoir en même temps la tête plongée dans les exhalaisons qui s'élèvent du fourneau.

Ces pasteurs si simples, ces fumeurs si dégoûtans aiment le faste dans les habits. Une longue tunique d'une étoffe fine leur tient lieu de chemise. Ils portent une seconde tunique de laine ou de soie, de la même forme que la première, et une grande robe à larges manches qui se rétrécissent par le bas, et se terminent par une pointe qu'on relève au-dessus du poignet. Quelques-uns se ceignent d'une large et riche ceinture, et les autres d'un simple ceinturon de peau, auquel ils attachent leur couteau, leur briquet et leur tabagie. Leurs culottes sont amples et longues comme celles de tous les Orientaux : leurs bottines ont des talons hauts et minces, à-peu-près comme ceux des souliers de nos femmes, et le bout du pied finit par une pointe aiguë. Les riches en font broder les coutures en or.

Ils se laissent croître les moustaches et se réservent un bouquet de barbe au menton. Une calotte piquée couvre leur tête rase : ils mettent par-dessus cette calotte un bonnet de forme conique; la pointe se termine par

une houppe ; et les côtés sont garnis de deux pièces d'étoffe qui peuvent couvrir les joues et les oreilles, mais qu'on relève le plus souvent en forme de bateau. Les gens aisés ne portent que des robes d'écarlate ou d'étoffes précieuses. Quoique dans leurs stèpes les froids ne soient pas rigoureux, ils mettent à-la-fois, par orgueil, le plus d'habits qu'ils en peuvent porter. Cette vaine ostentation de richesse ne leur est pas toujours inutile : l'épaisseur des étoffes multipliées dont ils s'enveloppent les empêche de se blesser en tombant de cheval.

Leur habit d'été est ordinairement de peau de chèvre. Ils ont l'art de la bien apprêter, de la bien adoucir et de lui donner une teinture d'un brun jaunâtre. A la chasse et en voyage, ils mettent d'énormes culottes qui leur montent jusqu'au-dessous des bras, et dans lesquelles ils renferment tous leurs habits.

Curieux de la parure pour eux-mêmes, ils ne le sont pas moins pour leurs chevaux. Ils les couvrent de riches caparaçons : les selles où brillent l'or et l'argent sont du travail le plus recherché, et les brides même sont surchargées d'ornemens.

Les femmes de distinction s'enveloppent la tête d'une ample pièce d'étoffe légère, et lui donnent la forme d'un turban turc : leurs

robes sont d'étoffe de soie, de toile peinte, de drap fin, et plus souvent de velours; elles les garnissent de cordonnets, de galons d'or et de riches pelleteries. Les femmes du commun se couvrent habituellement la tête d'un voile; mais les jours de fête elles portent des bonnets ornés de houppes et de grains de corail : ces coiffures sont accompagnées de bandes d'étoffes flottantes sur le dos et sur les épaules, et chargées des mêmes parures. Les filles restent la tête découverte, et se partagent les cheveux en un grand nombre de tresses.

CHAPITRE V.

Gouvernement des Kirguis. Leur Brigandage.

Les Kirguis ont un corps de noblesse fort nombreux et divisé en trois classes : les saltans, que nous prononçons sultans, descendent des princes souverains; les bys, des guerriers qui ont été élevés aux grands emplois militaires, et les khodji, des familles distinguées par leur opulence. Comme les femmes s'achètent, sans égard à leur noblesse, ou que ce sont des inconnues enlevées dans les guerres ou dans les courses, elles ne sont pas comptées dans les généalogies.

Chaque tribu choisit ses chefs dans le corps de la noblesse ; mais elle ne leur accorde aucun revenu, ne suit leurs avis qu'autant qu'ils lui plaisent, et s'en écarte dès qu'elle trouve le moindre intérêt à ne pas s'y soumettre. Enfin les grands doivent tout leur pouvoir à l'ascendant que leur donnent les richesses ou l'amour qu'ils savent inspirer.

Un khan commande à toute la nation, ou plutôt il a le vain titre de souverain, sans en avoir la puissance. On lui rend des respects, sa personne est sacrée : on ne le rencontre pas sans se prosterner profondément devant lui ; on se trouve honoré d'avoir reçu doucement sur l'épaule un coup du manche de son fouet : ses femmes ne se montrent que dans les marches et superbement montées sur des chameaux ; elles en imposent par l'éclat de leur parure ; mais souvent il ne jouit que d'une fortune médiocre, et compte un grand nombre de ses sujets bien plus riches que lui : révéré en apparence, il est toujours mal obéi, ou plutôt ne l'est jamais quand ses ordres ne s'accordent pas avec la volonté publique. Il ne trouverait pas un seul combattant qui voulût le suivre, si ses projets guerriers étaient désapprouvés par la nation.

Les Kirguis ont des juges dans leurs ou-

lousses : ils ont pour lois l'alcoran, leurs usages et le bon sens de leurs chefs.

Suivant leurs coutumes, le meurtrier peut être poursuivi, cherché par les parens du mort, et, s'ils le trouvent, ils ont droit de le tuer; mais quand, après une année entière, il a pu se soustraire à leur vengeance, il lui est permis d'acheter sa sûreté en leur payant une amende d'un esclave, de cent chevaux et de deux chameaux.

On ne paye que la moitié de cette amende pour le meurtre d'une femme, pour celui d'un esclave, pour dédommager une fille de son honneur ravi.

Si dans une querelle un homme a le pouce coupé, l'offenseur doit lui donner cent brebis et vingt pour le petit doigt. On est sévèrement puni pour avoir pris un homme par la barbe : c'est la plus grave des insultes; c'est reprocher à celui qu'on outrage qu'il est indigne de porter la marque extérieure de la virilité; c'est le dégrader de son sexe et le ranger avec les femmelettes pusillanimes. Les peuples qui sont encore voisins de la nature estiment leur barbe et veulent qu'on la respecte.

Le voleur est condamné à rendre dix fois la valeur de ce qu'il a pris. On n'est pas admis à

prêter serment dans sa propre cause. Si l'accusé ne peut trouver personne qui veuille jurer pour lui, il est déclaré coupable.

Les lois défendent aux Kirguis le brigandage; mais ils se le permettent et s'en font gloire. Quelquefois ils se réunissent en troupes, se donnent un chef, vont piller, enlever les caravanes. Ils gardent précieusement ce qu'ils ont pris; c'est un trophée de leur valeur : ils ne vendent guère que les esclaves mâles et les bestiaux. Quelquefois un seul homme se met en campagne, et court les stèpes cherchant les aventures. Ils semblent animés de l'esprit des chevaliers errans, non pour redresser les torts, mais pour en faire.

Cependant un étranger qui a gagné l'amitié d'un Kirguis distingué par sa naissance ou par ses richesses peut voyager en toute sûreté dans leurs stèpes : la compagnie de cet homme le défend mieux que la plus nombreuse escorte. Tombe-t-il au milieu d'une bande de voleurs; le Kirguis déclare que l'étranger est son ami, et les brigands ne témoignent plus que du respect à celui qu'ils allaient dépouiller.

Braves jusqu'à l'audace, ils ne sont pas guerriers. Les différentes troupes se rassemblent, conduites par des chefs qu'elles ont choisis

elles-mêmes : chaque combattant amène au moins deux chevaux, s'équipe et se nourrit à ses frais.

Jamais ils ne résistent à une défense vigoureuse, Archers maladroits, ils n'ont que de mauvaises armes à feu; ce sont de ces fusils à rouets et à mèches, tels qu'on les employait dans l'enfance de la mousqueterie. Pour en faire usage, il faut descendre de cheval, se coucher ventre à terre, ajuster le fusil sur une fourchette qui lui sert d'affût : si l'ennemi ne leur donne pas le temps de faire tous ces préparatifs, ils sont bientôt mis en fuite; mais, contre des troupes qui n'ont ni plus d'art ni plus de discipline, ils ont souvent l'avantage de la valeur.

Chaque jour l'armée diminue. Ceux qui se lassent de faire la guerre se retirent sans demander de congé; la désertion devient générale après une défaite; on se disperse, et chacun retourne chez soi par le chemin qu'il croit le plus court.

CHAPITRE VI.

Religion, Mariages, Funérailles des Kirguis.

Ce n'est qu'au commencement du dernier siècle que les Kirguis ont embrassé le mahométisme, et ils y sont d'autant plus attachés qu'ils le connaissent moins. Plusieurs de leurs oulousses n'ont pas de moullahs, et tous n'en ont que de fort ignorans. Ils sont toujours choisis parmi ceux des prisonniers tatars qui savent lire et écrire. Quoiqu'ils aient été souvent arrachés à la charrue ou aux plus vils métiers ; quoiqu'ils n'aient presque aucune idée des dogmes religieux, et qu'ils connaissent les caractères de l'alcoran sans l'entendre, ils sont bientôt élevés au sacerdoce; on respecte leur science, et leur fortune est assurée.

En renonçant à leur ancienne religion, les Kirguis ont conservé leurs sorciers. Ces imposteurs sont astrologues, interprètes des songes, devins, chiromanciens. Ils évoquent et chassent les mauvais esprits au son de leur tambour; ils procurent la fécondité aux femmes et aux troupeaux; ils guérissent les mala-

dies par leurs prestiges. Plusieurs jettent au feu l'os d'une épaule de mouton, et lisent l'avenir dans les fentes bizarres qui s'y sont formées : d'autres pénètrent les décrets du ciel, en observant les vibrations de la corde d'un arc qui se détend.

On a vu que les Kirguis achètent leurs femmes. Les gens aisés les payent cinquante chevaux, vingt-cinq vaches, une paire de chameaux et cent moutons : les pauvres donnent beaucoup moins et les riches bien davantage. Celui qui a déjà une femme paye plus cher la seconde, et plus encore la troisième. Si la nouvelle mariée ne donne pas les signes que l'on croit être ceux de la virginité, les gens de la noce tuent le cheval de l'époux, lui déchirent sa robe nuptiale, font subir à la jeune épouse les avanies les plus humiliantes, et le beau-père est obligé de rendre une partie de ce qu'il a reçu.

Les gens du commun n'ont qu'une femme, et il leur serait même difficile de s'en procurer s'ils n'en enlevaient pas aux nations voisines. Les riches en ont souvent quatre, et un plus grand nombre de concubines. Ils aiment surtout les femmes kalmoukes, parce qu'elles sont, plus que les autres, propres aux soins du ménage, et qu'elles conservent plus long-temps

les apparences de la jeunesse. Fières de cette préférence, ces femmes se vantent de n'avoir pas été achetées et échangées contre de vils bestiaux, mais d'avoir été conquises au péril de la vie de leurs époux, et d'être devenues le prix d'une valeur héroïque. Celles qui consentent à embrasser le mahométisme passent souvent dans les bras des premiers de la nation.

Mais autant on recherche les femmes kalmoukes, autant on méprise les captives persanes; elles tombent ordinairement dans le partage des esclaves. C'est ainsi que les nations qui se nomment policées, et qui sont toujours amollies et corrompues, inspirent aux barbares encore plus de mépris qu'elles n'en affectent pour eux.

Chaque épouse a sa tente particulière et est chargée de l'éducation de ses enfans. La stérilité est pour elles le plus grand des malheurs, et l'épouse stérile devient en quelque sorte la servante de ses rivales fécondes.

Les femmes des Kirguis sont soigneuses, douces, compatissantes. Elles favorisent souvent l'évasion des esclaves, s'exposant au danger d'être punies elles-mêmes de cet acte d'humanité, inspiré quelquefois par l'amour.

Les maladies les plus communes chez les

Kirguis sont les rhumes, la gale, les éruptions cutanées, différentes sortes de fièvres. Les ventouses sont leur remède le plus ordinaire : ils appliquent aussi le feu sur les parties malades. La petite-vérole a quelquefois pénétré dans leurs stèpes, mais sans y exercer de grands ravages.

Ils mêlent dans leurs funérailles les cérémonies du mahométisme et celles du chamanisme. On coupe en morceaux la meilleure robe du mort, et l'on distribue ces reliques à ses amis. On enterre quelquefois une lance avec lui, et quelquefois tous ses ustensiles.

Souvent les riches demandent à être déposés près des tombeaux de leurs saints, de leurs princes ou de leurs parens. Si l'endroit est trop éloigné, on enterre les chairs et les entrailles du mort dans la stèpe où il est expiré, et l'on porte ses os dans le lieu qu'il a indiqué pour sa sépulture.

Les fosses sont peu profondes; on les recouvre d'un tas de pierres qui sert de monument pour la postérité. Si le mort était un homme de considération, on renouvelle trois fois sa mémoire dans l'année de son décès : sa veuve et ses enfans viennent chaque fois pleurer sur sa tombe; ses amis s'y rendent, vêtus de leurs plus riches parures : ils font

l'éloge du défunt, et la fête funèbre se termine par un repas d'où la tristesse est bannie.

Chaque oulousse célèbre tous les ans une fête en l'honneur des morts. On s'assemble dans le lieu marqué pour les sépultures, on y fait le sacrifice de quelques chevaux. Les chairs sont offertes au mort et mangées par les vivans. En passant près du tombeau d'un parent ou d'un ami, on s'arrête, on arrache quelques poils de la crinière de son cheval et on les dépose sur le monument.

HUITIÈME SECTION.

DES BACHKIRS [1].

CHAPITRE Ier.

Origine des Bachkirs. Mœurs et usages de ce peuple.

LE pays des Bachkirs, qui se nomment eux-mêmes *Bachkourtes*, est situé vers la partie la plus méridionale des monts Iougoriques. Cette nation est répandue aux environs de la Bélaïa, et entre la Kama, le Volga et l'Iaïk.

Leur origine est fort incertaine. Eux-mêmes la rapportent aux Tatars Nogais. Des savans russes les font descendre des grands Bulgares. Il est vrai que le pays qu'ils occupent a fait partie de l'ancienne Bulgarie. On remarque aussi qu'ils ne ressemblent pas tout-à-fait aux Tatars, et l'on pourrait croire qu'ils sont un mélange des anciens Bulgares mêlés à leurs vainqueurs.

[1] On prononce Bachekirs.

D'autres font remonter leur origine aux anciens habitans des monts Iougoriques; ils se plaisent à voir en eux la postérité des Igours ou Iougors, et croient qu'ils sont de la même race que les Hongrois. Il faut avouer du moins qu'on ne retrouve dans leur langue aucune trace de cette origine, et qu'ils ont dans les traits du visage assez de conformité avec les Tatars pour faire soupçonner qu'ils sont de la même famille[1].

Ils ont cependant le visage plus large, plus aplati : ils sont plus épais, plus robustes, et se distinguent par la grandeur de leurs oreilles. Ces caractères, qui leur sont communs avec les Mongols, peuvent être attribués, si l'on veut, aux Igours leurs ancêtres, pendant que leurs barbes rousses les feraient classer parmi les peuples fenniques. Placés dans une contrée qui servit de passage à tant de peu-

[1] Peut-être les anciens Bachkirs étaient-ils de la même race que les Hongrois, et peut-être le pays qu'ils occupent a-t-il été peuplé ensuite de Tatars. C'est l'opinion de Schlœzer et d'autres savans. Deux voyageurs du 13e siècle, Plan Carpin et Rubruquis disent qu'ils entendirent parler hongrois dans un pays que l'un appelle *Patcharia*, et l'autre *Pascatir:* c'est sans doute le pays des Bachkirs. Il paraît donc que dans ce temps l'ancienne langue finnoise était encore dominante chez ce peuple. *Voyez* Schlœzer, *Russische Annalen*, t. III. *M. B.*

ples, il n'est pas étonnant qu'on reconnaisse en eux le caractère de plusieurs nations.

Ils errèrent long-temps, sous la conduite de leurs propres khans, au midi de la Sibérie; mais opprimés, resserrés par les Tatars sibériens, ils se rapprochèrent du Volga, se mirent sous la protection des khans de Kazan, et passèrent avec cette domination sous le joug de la Russie. Inquiets, audacieux, perfides, souvent révoltés, toujours féroces et cruels dans leurs révoltes, et toujours réprimés et punis, ils ont avec le temps perdu la race de leurs princes, et vu s'éteindre leur noblesse. Divisés maintenant en tribus, chacune d'elles élit dans son sein un ou plusieurs chefs.

Leur langue est celle des Tatars, mais fort corrompue, et leur dialecte est très-éloigné de celui de Kazan.

Jusqu'à ce qu'ils fussent soumis à la Russie ils menaient une vie errante. Aujourd'hui pasteurs et agricoles, ils occupent en hiver des demeures fixes et campent pendant l'été. Ils ne cherchent pas le voisinage des eaux pour construire leurs habitations d'hiver : la neige supplée abondamment au défaut des eaux courantes. Les plus grands de leurs villages ne sont composés que de cinquante

maisons; la plupart n'en contiennent pas plus de dix, si l'on peut appeler maisons leurs méchantes huttes de bois. Les toits en sont plats, et les portes si basses qu'on n'y peut entrer qu'en rampant : des peaux de poissons ou de vieux morceaux de toile trempés dans du beurre y tiennent lieu de vitrages. Les temples n'ont pas plus de magnificence. Sur la moindre inquiëtude, la plus faible espérance, le plus léger dégoût, on détruit un village, on le transporte ailleurs.

L'intérieur de leurs cabanes répond à leur misérable apparence. Entourées de bancs à la manière des Tatars, elles ne contiennent pas de meuble plus précieux qu'une grande outre de cuir posée sur un pied de bois et toujours remplie de lait fermenté : vase intarissable et jamais nettóyé, d'où s'exhale une odeur agréable pour eux, insupportable aux étrangers.

Des chaudrons de fonte, des sacs de cuir, quelque vaisselle de bois de bouleau complètent leur ameublement : riches, ils n'offrent que le spectacle de la misère. Presque aucun n'a de matelas ni de couvertures; ils couchent tout habillés sur des feutres, et se laissent ronger par la vermine. Obligés par la loi mahométane à la plus grande propreté, ils s'abandonnent à la malpropreté la plus dégoû-

tante, et ne font presque jamais usage du bain.

Les deux sexes ont une égale habitude de monter à cheval. Un Bachkir ne va presque jamais à pied; il a toujours sa monture toute sellée à la porte de sa maison. Le plus grand honneur qu'il puisse faire à son hôte, à son ami, c'est de seller pour lui le meilleur de ses chevaux. Toujours à cheval ou assis sur leurs talons, tous ont les genoux cagneux, les jambes arquées et les pieds en dedans.

Aussitôt que les rigueurs du froid commencent à s'adoucir, ils se répandent dans la campagne. Un seul village se divise en plusieurs camps, et l'on ne voit guère plus de cinq ou six tentes réunies.

CHAPITRE II.

Habillement et Manière de vivre des Bachkirs.

L'HABIT des Bachkirs ressemble beaucoup à celui des Tatars de Kazan. Ils ont des chemises de grosse toile d'ortie, de longues et larges culottes, des bottines courtes, ou des babouches à la manière des Turcs. Leur robe de dessus est fort ample; elle est ordinairement

garnie d'une bordure de pelleterie, et ils la serrent au-dessus des hanches avec une ceinture ou avec le ceinturon de leur sabre : ils préfèrent le drap rouge. Leur pelisse est quelquefois de peau de mouton, mais plus souvent de peau de cheval : le poil est tourné en dehors; la crinière se place sur le dos, et fait un singulier effet quand elle est agitée par le vent.

Ils conservent leur barbe, se rasent la tête et portent des calottes de crin. Ils se distinguent des autres nations par leurs bonnets, qui ont la forme d'un cône tronqué et une étroite bordure de pelleterie.

Les femmes choisissent pour leur robe de dessus du drap fin ou quelque étoffe de soie : cette robe se ferme par des boutons, et est serrée par une ceinture au-dessous de la poitrine. Leur sein est couvert d'une sorte de mantille ornée de pièces de monnaie, de coquilles et des grains de verre. Elles partagent leurs cheveux en deux nattes, et se ceignent le front d'un bandeau. Leur bonnet, qui se termine en pointe, est chargé des mêmes ornemens que la mantille, aussi-bien qu'un morceau d'étoffe qui tient à la coiffure et descend entre les épaules. Les filles laissent pendre leurs cheveux divisés en un grand nombre de

tresses, et y attachent des rubans et des franges qui descendent jusqu'au-dessous des jarrets.

Les Bachkirs observent dans le choix de leurs alimens les abstinences prescrites par le mahométisme. Leurs repas sont réglés en hiver. Ils vivent alors de lait caillé, de beurre, de poisson sec, de gibier. Ils ne tuent guère d'autres bestiaux que ceux qu'ils voient attaqués de maladie, ou qui ont été blessés par les animaux carnassiers. Leur nourriture la plus commune est une soupe de viande fort claire. Ils n'ont point alors de lait fermenté ou distillé; mais ils y suppléent par de petits fromages d'un lait fort aigre et séché à la fumée : ils les broient, en font infuser la poudre dans de l'eau; et en tirent une boisson acidule dont ils ne peuvent se passer.

Ceux qui cultivent la terre se procurent de la farine et du gruau. Pour eux le pain est plutôt un régal qu'un aliment ordinaire. Ils ne le mangent pas avec la viande ou le poisson, mais à la fin du repas comme une sorte d'entremets. C'est moins du pain qu'une espèce de galette : leurs femmes pétrissent la farine avec leurs mains sales, y ajoutent un peu de sel, et enterrent oette pâte sous la cendre chaude. Elles la retirent quand elle est cuite,

y enfoncent un bâton, et la présentent au feu pour donner de la couleur à la croûte.

On trouve des Bachkirs capables de manger en un repas quinze livres de viande, et de boire douze pintes de koumisse; mais en hiver leur vie est généralement si misérable, qu'ils deviennent maigres, tristes, blêmes, presque incapables d'agir. On peut attribuer en partie cette langueur au mauvais air qu'ils respirent dans leurs huttes. Au retour du printemps les hommes et les bestiaux reprennent leur première vigueur.

Ceux qui cultivent quelques portions de terre restent dans leurs villages jusqu'à ce qu'ils aient fait les semailles : les autres rentrent le plus tôt qu'il leur est possible dans les stèpes, où ils logent sous des baraques d'écorces. Tous boivent alors le suc qu'ils tirent du bouleau, en faisant à l'arbre des saignées : cette boisson agréablement acide est un excellent antiscorbutique, et répare le mal qu'avait fait en eux l'air stagnant de leurs huttes d'hiver.

Chaque établissement d'été est formé par une même famille. L'abondance du lait revient avec celle des pâturages, et c'est alors presque la seule nourriture de la nation. Ils le font fermenter, ils le distillent, ils le mêlent avec

de l'hydromel pour en augmenter la force : l'ivresse devient générale ainsi que l'embonpoint. Ils ne vont plus à la chasse ni à la pêche ; ils ne font cuire ni galettes ni gruau, à moins qu'ils n'aient à consommer quelques restes de leurs provisions d'hiver : ils ne tuent plus de bestiaux que les jours de fêtes ; enfin c'est au lait seul qu'ils doivent leur vigueur nouvelle et le brillant éclat de leur santé. Il semble que, en changeant leur manière de vivre, ils soient devenus d'autres hommes. Ils étaient en hiver doux, sérieux, traitables, économes ; ils sont en été gais, colères, emportés, dissipateurs. Ils se plaisent à se traiter entre eux, à régaler les étrangers. Jamais ils ne laissent partir leur hôte sans lui donner une provision de koumisse, quand ils devraient en manquer eux-mêmes. Les convives ne peuvent faire une plus grande politesse que de piller et d'emporter les restes du repas, dût leur hôte mourir ensuite de faim.

Mais les mets et les vases dans lesquels ils les servent sont d'une égale malpropreté. Si des ordures surnagent en trop grande quantité sur le lait, ils n'ont d'autre manière de le nettoyer que de le passer dans une vieille calotte.

CHAPITRE III.

Industrie, Richesses, Armes des Bachkirs.

Les Bachkirs ont quelque connaissance de l'art d'écrire, ils ont des écoles; mais comme c'est dans leur nation qu'ils choisissent leurs prêtres et les instituteurs de la jeunesse, ils restent dans la plus profonde ignorance.

Avec quelque connaissance du travail des terres, ils ont conservé pour la vie pastorale un penchant qui les détourne de l'agriculture. Ils sèment peu de grain; leurs récoltes, qui leur fournissent seulement quelques ressources pour l'hiver, sont loin de suffire à leur consommation.

Ils se donnent avec plus de succès à l'éducation des abeilles. Ils leur creusent des ruches dans les arbres: ils ont inventé toutes sortes de moyens, d'armes et de pièges pour les garantir contre les attaques des ours. Un seul homme possède quelquefois jusqu'à cinq cents ruches.

Ils savent assez bien reconnaître les montagnes qui renferment des mines; mais, comme les Tatars, ils se feraient une honte de les exploiter eux-mêmes. Il faut avouer aussi qu'ils

n'ont pas la force que ce travail exige. Ils ont coutume de les louer, pour le terme de soixante ans, à des entrepreneurs russes, et ils leur abandonnent l'étendue des forêts nécessaires pour les forges. Les plus pauvres d'entre eux se mettent à gages pour porter le minerai.

Les femmes savent fabriquer, fouler et teindre des draps étroits et grossiers; elles cousent elles-mêmes les vêtemens de toute la famille. Elles font un peu de toile de chanvre; mais elles tissent plutôt le fil de l'ortie commune, parce que cette plante n'exige pas de culture, et elles n'en tirent jamais qu'une toile fort grossière. Elles n'ont pas l'usage malsain de faire rouir dans l'eau leur chanvre ni leur ortie; elles les laissent sécher à l'air sur leurs huttes pendant l'automne et l'hiver; elles en séparent ensuite l'écorce, et les pilent dans des mortiers de bois. Les hommes ont l'art plus difficile de fouler des feutres et de tanner des cuirs.

C'est dans leurs troupeaux que consiste leur principale richesse; c'est surtout de leurs chevaux qu'ils tirent tout ce qui leur est nécessaire, viande, lait, vases, fourrures. Ils ont à-peu-près autant et même un peu plus de brebis que de chevaux, et moitié moins de bêtes à cornes : ils élèvent aussi quelques chèvres,

et les riches seuls ont des chameaux. Un homme du commun n'a guère moins de trente à cinquante chevaux : beaucoup en ont cinq cents, et quelques-uns mille, deux mille et au-delà. Leurs brebis sont de l'espèce à grosse queue : ils recherchent les autres pour la finesse de la laine.

Les plus riches des Bachkirs sont ceux qui vivent à l'est de l'Oural et dans la province d'Isset. Quelques-uns ne possèdent pas moins de quatre mille chevaux, qui s'engraissent dans les plus riches pâturages : les taons, les cousins les forcent au mois de juin à quitter ces belles prairies pour se retirer sur les montagnes : les chevaux dépérissent alors ; mais ils reprennent leur première vigueur lorsqu'au mois de juillet ils redescendent dans les plaines.

Quoique les Bachkirs éprouvent un hiver long et très-rigoureux, ils abandonnent leurs troupeaux à la nature. Ils n'ont ni granges ni greniers ; ils amassent seulement un peu de foin qu'ils rangent en tas autour des arbres, et le réservent pour les bestiaux malades. Les bestiaux sains cherchent sous la neige un peu d'herbe ou de mousse, et sont souvent réduits à se nourrir de l'écorce des jeunes ormeaux. On se contente d'envelopper les chameaux de

quelques méchantes couvertures de feutre qu'on leur coud autour du corps. Le bétail, à la fin de l'hiver, est maigre, faible, exténué. Quoique les femelles ne soient jamais séparées des mâles, il est rare qu'elles mettent bas hors de saison, parce que l'état d'épuisement dans lequel les troupeaux tombent en hiver s'oppose à la génération. Les Bachkirs, à l'exemple des Kalmouks, ne laissent teter les poulains et les veaux que la nuit, et profitent pour eux-mêmes du lait que les mères donnent pendant le jour.

Leurs armes sont l'arc, les flèches, la lance, le casque et la cotte de mailles : ils reçoivent des Russes des sabres, des fusils et des pistolets. C'est un spectacle singulier que celui d'une armée bachkirienne : nul ordre dans les marches; on ne se met en rang que lorsqu'on s'arrête. Chacun conduit un cheval de main, qui porte toutes ses provisions de bouche : la charge est faible ; elle ne consiste qu'en du fromage, en du blé séché au feu, en un petit moulin à bras pour le réduire en farine. Chaque guerrier, vêtu de sa longue robe, s'équipe comme il peut ou comme il lui plaît. L'un s'est procuré toutes les espèces d'armes, et porte avec lui un arsenal entier; l'autre possède à peine une mauvaise arme offensive. C'étaient

de semblables troupes qui rendaient si nombreuses et si peu formidables les armées des anciens Perses.

Ils sont tous bien montés, tirent bien de l'arc et manient fort adroitement leurs chevaux. Une poignée de Bachkirs se rend aisément victorieuse d'une forte troupe de Kirguis; quelquefois un seul de leurs régimens traverse toute une horde kirguise, met en fuite par son seul aspect tous les ennemis qu'il rencontre, et revient triomphant sans avoir fait la moindre perte.

CHAPITRE IV.

Mariage, Religion, Superstitions des Bachkirs.

Les Bachkirs ont ordinairement deux femmes ; il est bien rare qu'ils en aient davantage. Le kalym consiste en bestiaux. Une femme coûte d'achat depuis quinze jusqu'à deux cents pièces de bétail; mais elle en rapporte la moitié pour sa dot. On choisit l'été pour célébrer les noces, afin de pouvoir prodiguer le koumisse à cette fête. C'est le moullah qui consacre le mariage : après avoir uni

les deux époux, il présente une flèche au mari : « Sois brave, lui dit-il, et protège ta femme ».

Avant que la nouvelle épouse soit emmenée à l'habitation de son mari, qui est le plus souvent dans un autre village, elle va faire en pleurant ses adieux dans toutes les huttes voisines. Elle rentre encore dans la maison paternelle; elle y embrasse l'outre qui renferme le koumisse, cette outre révérée qu'on serait tenté de prendre pour un dieu domestique; elle lui rend grace de l'avoir si longtemps nourrie, et finit par y attacher quelque offrande. Tout le canton la reconduit, et on charme en buvant l'ennui du voyage.

Les noces et les fêtes religieuses sont égayées par des festins, des danses et des chants. Les hommes luttent ensemble, se font des défis à l'arc et à la course des chevaux. Dans des espèces de pantomimes ils contrefont avec beaucoup d'adresse les hommes et les animaux : quand ils imitent le chant de quelque oiseau ou le cri d'un quadrupède, si l'on cesse de regarder l'acteur, on croit entendre l'animal qu'il contrefait.

Ils mettent dans leur chant la plus vive expression, peignent par le geste, par l'inflexion de la voix, par les traits de leur visage, les sentimens et les actions de leurs

héros, et inspirent tour-à-tour l'admiration, la tristesse, la terreur et la pitié.

Ils portent, pour écarter les mouches, des éventails sur lesquels ils écrivent des chansons. Le sujet roule ordinairement sur les exploits de leurs guerriers, sur les aventures des voyageurs, sur quelques métamorphoses. Ils n'ont que des chansons pour conserver la mémoire de leurs hommes célèbres : telles étaient encore, du temps d'Homère, les Annales des Grecs; mais les poëtes bachkirs ne sont pas des Homères.

Les Bachkirs professent depuis long-temps le mahométisme; on ignore même à quelle époque ils l'ont embrassé; mais cette religion, qu'ils suivent sans en connaître les principes ni même les pratiques, n'a pu les arracher aux anciennes superstitions du chamanisme : ils y sont encore plus confirmés par l'exemple de leurs moullahs, aussi peu instruits que le reste du peuple. Les jours de fête, ils présentent au soleil, en se prosternant devant cet astre, les prémices de l'animal qu'ils ont tué pour le repas. Ils suspendent une tête de cheval dans les endroits des forêts où ils ont établi leurs ruches, et ils croient par-là préserver leurs abeilles de tous les maléfices. Ils ont des sorciers et ils les craignent; car ces

deux faiblesses sont inséparables. Ces fourbes conjurent les malins esprits, les voient dans les ténèbres, les poursuivent, les combattent, les blessent : ils pourraient même dire qu'ils les tuent, ils trouveraient peu de contradicteurs.

M. Lepéchin fut témoin des prestiges d'un de ces imposteurs. Une femme était attaquée de tranchées spasmodiques sur la fin de sa grossesse; on ne manqua pas d'attribuer cette maladie à la persécution d'un esprit malfaisant. Le sorcier promettait de le chasser : une foule de jeunes personnes des deux sexes était rassemblée dans la hutte de la malade; car les gens superstitieux croient partout que la multitude en impose aux malins esprits. Après un petit repas, toute cette jeunesse se mit à danser en jetant des cris perçans; le sorcier se distinguait par la vivacité de sa danse, par la force de ses cris et par ses horribles contorsions : il était armé d'un sabre et d'un mousquet. Il recommanda bien aux trois hommes les plus vigoureux de l'assemblée de se tenir aux pans de sa robe et de ne le pas lâcher pendant qu'il combattrait l'esprit. Bientôt on vit ses traits s'altérer, la fureur se peignit sur son visage; au bruit qu'on venait faire succéda le plus profond silence. Le

sorcier s'approcha de la fenêtre, feignit d'apercevoir le démon, prit son mousquet, tira, et l'explosion fit trembler la cabane. Aussitôt il s'élança hors de la chambre, poussant des hurlemens affreux et frappant l'air de son sabre : il revint, assura qu'il avait blessé l'esprit, qu'il l'avait poussé jusque dans la rivière, et qu'il n'oserait plus revenir; il montra même du sang. Cependant la malade, long-temps tourmentée par le bruit et saisie d'effroi à la vue des prestiges du fourbe, rendit quelques instans après le dernier soupir.

Les Bachkirs ont une fête qu'ils appellent *saban*, ou fête de la charrue. Les jeunes garçons se rassemblent la veille, forment une cavalcade, et parcourent tout le village en jetant de grands cris. Il faut que le maître de chaque habitation leur fasse un petit présent qui consiste le plus souvent en œufs de poules. Après avoir mis toutes les maisons à contribution ils se séparent; mais le lendemain, avant le lever du soleil, la troupe se rassemble de nouveau, sort à cheval dans la campagne, s'éloigne, retourne sur ses pas, et, courant à toute bride, elle regagne le village. L'entrée en est occupée par une foule de spectateurs des deux sexes : à leur tête, un jeune garçon et une jeune fille tiennent au bout

d'une perche un mouchoir bordé d'une broderie de différentes couleurs. C'est le prix du cavalier qui devancera ses rivaux à la course. Le vainqueur est reçu au bruit des applaudissemens. Si deux cavaliers arrivent à-la-fois et saisissent ensemble le mouchoir, la victoire est indécise : ils recommencent un nouveau combat, et se disputent le prix à la lutte. Tous les habitans se rendent ensuite à la mosquée, et se mettent en prières pour obtenir d'heureuses semailles. Un festin général commence, la jeunesse se pique d'épuiser tous les amusemens qu'elle connaît ou qu'elle peut inventer, et l'on commence les labours.

NEUVIÈME SECTION.

DES TATARS NOGAIS.

CHAPITRE Ier.

Des Nogais en général.

La horde des Nogais fut long-temps la plus célèbre de l'Occident après celle du Kaptchak, et elle s'est mieux soutenue que toutes les autres. Nous avons dit dans l'Histoire de Russie que cette horde fut fondée dans le treizième siècle par Nogai, général tatar, qui, après avoir soumis les nations qui vivaient sur la côte septentrionale de la mer Noire, ne voulut pas avoir travaillé pour le khan du Kaptchak, et se forma dans le pays des vaincus une domination particulière.

Ce sentiment est appuyé sur des autorités respectables, sur de justes présomptions, et paraît même l'être sur les faits. Cependant des historiens orientaux, suivis par Pétis-de-la-Croix, font remonter plus haut l'origine des Nogais. Ils racontent que deux des plus célèbres généraux de Tchinguis-Khan, après les

avoir vaincus en 1223, les forcèrent à se soumettre à Touchi son fils.

On sait du moins que cette horde est restée en possession de la plupart des pays qu'elle occupait dès le treizième siècle : on la trouve répandue au nord de la mer Caspienne, le long des branches du Caucase et des côtes septentrionales et occidentales du Pont-Euxin, près des Palus-Méotides, sur les bords du Volga, du Terek, de la Kouma, du Kouban, dans l'ancienne Chersonnèse taurique, à qui elle a fait donner le nom de *Crimée;* enfin sur les rives du Dnèpre, du Dniestre, et même jusque sur les bords du Danube. Cette horde s'est avec le temps subdivisée en plusieurs hordes plus ou moins puissantes, dont quelques-unes ont plusieurs fois changé de demeure et de nom.

On trouve dans les usages, dans les mœurs de ces Tatars des variétés sensibles : cependant comme la plupart sont restés dans les contrées occupées autrefois par leurs ancêtres; comme ils se sont peu mêlés avec des nations étrangères, ou avec d'autres hordes de la même race qu'eux, ils se font reconnaître par des conformités non moins frappantes. On voit chez eux des hommes de toutes les tailles; mais la conformation de leurs traits

rend en général témoignage à leur origine : ils ont les yeux petits, la bouche grande, le teint brun, les yeux noirs. Leur caractère n'est pas moins marqué : hardis, propres à faire une attaque impétueuse, prompts à se rebuter quand ils trouvent de la résistance, amis du brigandage et peu fidèles à leur parole ; aimant les femmes et les traitant avec le plus profond mépris, les prêtant à leurs amis, à leurs hôtes, à des étrangers, à des voyageurs, comme ils prêteraient des chevaux de leurs écuries ; humains, hospitaliers sous leurs tentes, se faisant dans leurs courses un jeu du pillage et du massacre ; possédant comme tous les peuples des qualités contradictoires, ne les cachant pas aussi bien que les peuples plus policés, faisant par conséquent plus de mal dans quelques occasions, mais ayant bien moins de profondeur dans leur méchanceté et bien plus d'excuses dans leur ignorance.

Tous ont conservé leur langue originelle ; mais ils l'ont corrompue, et elle se trouve divisée en autant de dialectes que l'on compte de hordes différentes. Tous pratiquent le mahométisme suivant l'interprétation de la Sounne ; c'est ce que nous appelons la *secte d'Omar* ; mais comme leurs prêtres ne sont pas plus éclairés que le reste du peuple, comme ils

n'ont ni le moyen, ni l'envie, ni même l'idée de s'instruire, ils mêlent avec leur religion actuelle, qu'ils connaissent mal, des restes de leur ancienne idolâtrie qu'ils ont oubliée.

Ils ont une nombreuse noblesse, et même une classe de princes autrefois puissans, aujourd'hui pauvres et méprisés, parce que tous les genres d'oppression qu'ils exerçaient dans le temps de leur splendeur ont fait fuir loin d'eux la plupart de leurs sujets.

L'habillement des Nogais diffère peu de celui des Tatars de Kazan. Les femmes de plusieurs hordes ont, comme les Tchérémisses, une courroie qui pend derrière leur coiffure, et qui est chargée de grains de corail ou de verre, et de plusieurs autres ornemens. Elles portent des bracelets, des boucles d'oreilles, et plusieurs ont un anneau, quelquefois enrichi de perles et de pierreries, qui leur perce la cloison du nez et qui leur descend sur la bouche : cette parure bizarre n'est pas étrangère aux femmes d'Astrakhan, et est commune à toutes celles des bords de l'Akhtouba ; mais en général les femmes des Nogais, avilies dans leur ménage, peu respectées de leurs enfans, dédaignées de leurs époux, traitées par eux avec la plus grande rigueur et même avec inhumanité, se négligent elles-mêmes, déses-

pèrent de leurs charmes, semblent les ignorer, et partager par leur humilité le mépris qu'on a pour elles.

CHAPITRE II.

Différentes Hordes de Nogais.

Les Nogais furent long-temps maîtres de la ville d'Astrakhan; on trouve des auteurs qui leur en attribuent la fondation, quoique, suivant d'autres, elle existât même avant l'incursion des Tatars dans les contrées occidentales. On sait du moins qu'ils y établirent le siège d'une de leurs dominations. Quand cet état fut soumis à la Russie dans le seizième siècle, de nombreuses familles des vaincus aimèrent mieux subir le joug et payer le tribut aux vainqueurs, que d'abandonner le lieu de leur naissance. Leurs descendans sont distingués, suivant leur manière de vivre, en Tatars de la ville, Tatars des villages et Tatars errans.

Ceux de la ville ont, pour les usages, la plus grande conformité avec les Tatars de Kazan. La conformation de leurs traits témoigne qu'ils se sont souvent alliés avec les Kalmouks. Ils ont la peau d'un gris foncé, les

cheveux noirs, la tête large et plate, les joues carrées et charnues, le menton pointu, le nez petit et écrasé, les oreilles grandes et détachées de la tête. Leur taille est moyenne et bien prise; ils acquièrent rarement un embonpoint remarquable.

Bien plus éclairés que tous les autres Nogais, leur caractère est supérieur, leurs mœurs plus douces, leurs manières plus civiles, leur vie plus réglée; en eux enfin les qualités de l'ame sont plus estimables. Comme ils ont de bonnes écoles, et qu'ils ne croupissent pas dans la même ignorance, ils ont conservé dans leur langue plus de pureté. Mieux instruits des principes de leur religion, ils en observent plus régulièrement les pratiques. Leurs mosquées sont nombreuses et bien entretenues. Outre un agoun ou chef du clergé, ils s'enorgueillissent de posséder aujourd'hui un cheik ou descendant de Mahomet. Cet homme jouit, de son vivant, de la vénération qu'on accorde aux saints après leur mort. Il se distingue par un maintien recueilli et par une vie austère et pénitente; mais le respect qu'il inspire, et la distinction d'un grand turban vert à la turque, qu'il ne néglige jamais de porter, le consolent de toutes les macérations auxquelles il se condamne.

Les Tatars occupent dans Astrakhan un quartier considérable. Leur bazar ou marché contient un grand nombre de boutiques très-bien fournies. Ils font un commerce très-étendu avec les Arméniens, les Persans et les Boukhares. Leurs manufactures de maroquin, de toiles de coton, de camelots et d'étoffes de soie sont célèbres. Ils fabriquent, avec la graisse des phoques de la mer Caspienne et avec les cendres des plantes salées de leurs stèpes, un savon très-recherché. Les femmes filent un coton de la plus grande finesse.

Elles semblent avoir emprunté des Arméniennes le goût de leur parure. Elles tressent leurs cheveux, portent des bonnets plats de martre-zibeline, et ne sortent que voilées. Leurs ceintures, ornées de garnitures d'argent, s'attachent avec une boucle.

Les jeunes gens gardent leurs cheveux qu'ils portent courts, se rasent la barbe, ou ne se réservent tout au plus que des moustaches: les vieillards se rasent la tête, et aiment à se distinguer par une barbe vénérable. L'habit des uns et des autres ressemble à celui des Tatars de Kazan.

Leurs mariages sont précédés de longues formalités. On fait toujours la demande long-

temps avant les noces; quelquefois même les fiançailles se célèbrent avant que les futurs époux aient atteint la cinquième année. C'est une vieille femme que les parens du garçon chargent d'aller faire la demande à ceux de la fille : c'est elle qui négocie le kalym. La valeur en est toujours proportionnée aux fortunes, et l'on ne manque pas d'y joindre quelques autres présens.

C'est un jour de cérémonie et de fête que celui où le futur époux doit présenter le kalym aux parens de son épouse. Des tambours et des fifres ouvrent la marche, et sont suivis d'une foule de jeunes hommes. Un parent de l'époux, ou l'un de ses valets, conduit son cheval richement enharnaché. Le kalym est porté avec une pompe qui dédommage la vanité des frais onéreux qu'exige l'usage : plusieurs hommes portent des plateaux chargés de riz cuit, de viandes préparées, de fruits confits et de tous ceux que la saison procure. Ce nombreux cortège se rend en bon ordre à la maison du futur beau-père : les amis des deux familles s'y rassemblent. Ce n'est pas dans ces occasions que les amis sont rares : la maison n'est presque jamais assez vaste pour les contenir; on est obligé de dresser des tentes pour les recevoir. Si l'épouse est en âge

nubile, elle paraît dans l'assemblée, couverte d'un voile; ses compagnes l'environnent, et elle prend modestement la dernière place. Le fruit, le riz, les viandes sont distribués aux assistans que l'espoir d'un bon repas avait seul attirés, et qui emportent chez eux ce qu'ils ne peuvent consommer sur la place.

Trois jours après commence une nouvelle fête, et c'est le père de la future épouse qui en fait les frais. L'amant, après le repas, a la permission d'entrer dans la chambre où sa maîtresse est assise avec ses compagnes. Il fait exécuter devant elle un concert d'instrumens et de voix. Un voile épais la lui cache; l'imagination, souvent trompeuse, a seule droit de le percer, et les agréables illusions qu'elle enfante seront peut-être un jour cruellement dissipées.

Il se passe souvent plusieurs années entre la cérémonie des fiançailles et celle des noces. Lors même que les deux partis sont en âge nubile, elles ne se célèbrent guère que six mois après l'offre du kalym. Pendant un si long délai l'amant doit éviter l'aspect des parens de sa maîtresse; mais il ne lui est pas défendu de s'introduire furtivement auprès d'elle. Le jeune Gmélin assure même qu'il lui est permis de se glisser dans son lit, mais

sous la garde de quelques vieilles surveillantes qui tiennent des torches allumées. Avec les traits et les armes des furies, elles n'en ont pas toujours l'inflexibilité : l'argent les adoucit, l'argent les endort, et il passe pour constant que la fleur virginale est souvent flétrie avant le terme où la loi permet de la cueillir.

Les nouveaux époux ne peuvent sortir de la chambre nuptiale les trois premiers jours qui suivent la célébration des noces. Pendant qu'ils goûtent les charmes ou qu'ils supportent l'ennui de ce long tête-à-tête, la folle gaieté règne dans leur maison, et leurs amis se livrent aux plaisirs bruyans de la danse et de la table. La jeune mariée ne connaîtra long-temps d'autres distractions que l'amour et les caresses de son époux : elle est condamnée à garder la chambre jusqu'à ce qu'elle devienne mère, et les épouses stériles restent plusieurs années dans une entière solitude.

Les Tatars villageois de la dépendance d'Astrakhan se nomment *Aoulni* dans leur langue, parce que le mot *aoul* signifie village. Ils ne sont sédentaires que dans la mauvaise saison, ou qu'autant qu'ils sont retenus par leurs faibles cultures. Le commerce leur est interdit : ils sèment un peu de millet, le font légèrement griller, et le mangent sans autre préparation,

ou ils en forment du kourmatche, en le faisant cuire avec du beurre. Le peu d'aisance dont ils jouissent leur est procuré par le débit des plantes potagères qu'ils recueillent, et qu'ils vendent dans la ville. Ils reçoivent en échange de la farine et du gruau, et ils ont appris des Russes à faire du pain. Ils mangent du cheval, du mouton, du bœuf. Au lieu de faire cuire le poisson, ils le laissent sécher au soleil.

Leurs huttes, leurs ustensiles, tout dans leurs ménages annonce la misère. Dès que le froid cesse de se faire sentir et qu'ils ont fini leurs semailles, ils se répandent dans la campagne. Leurs tentes ou huttes d'été sont plus petites, plus incommodes, moins industrieusement construites que celles des Kalmouks. Le treillage qui les soutient en est moins utile, précisément parce qu'il est plus solide: cette solidité, contraire à sa destination, le rend trop embarrassant pour qu'il puisse être transporté; il faut l'abandonner quand on change de place : on emporte seulement le feutre dont il est couvert, et on le charge sur une charrette qu'un homme traîne aisément. Quand on s'arrête de nouveau, après une longue marche qui fait sentir le besoin du repos, il faut se mettre au travail, se procurer les matériaux d'une nouvelle cage, les prépa-

rer, les rassembler, les dresser. Ces sortes de tentes n'ont pas de forme constante et déterminée : les unes sont rondes, les autres angulaires; mais toutes sont si basses qu'on ne peut s'y tenir debout.

La religion mahométane défend en vain à ces Nogais l'usage des liqueurs fortes; ils boivent de l'eau-de-vie de grain qu'ils achètent des Russes, et ils composent eux-mêmes un hydromel, dont trois verres au plus suffisent pour enivrer [1].

[1] Ils appellent cet hydromel *balbouzan*. Quelques lecteurs seront peut-être curieux de connaître la composition de cette liqueur si ancienne dans le Nord, et qui était familière aux Russes dès les premiers temps de leur domination. La voici telle qu'elle est rapportée par Gmélin le neveu.

On fait dissoudre trente-trois livres de miel dans soixante-cinq pintes d'eau. On met dans un pot deux pintes de levure de bière et une livre de farine de froment avec quatre pintes de cette eau miellée; on fait bouillir ensuite une livre de houblon dans treize pintes d'eau, et on laisse l'eau se réduire à moitié. On verse dans le pot deux pintes de cette eau houblonnée, on place le pot dans un endroit chaud, et on laisse ce mélange pendant trois ou quatre heures en fermentation : on le mêle alors avec le reste de l'eau miellée, on verse le tout dans un tonneau, et on laisse la liqueur fermenter pendant vingt-quatre heures dans un lieu tempéré. On peut alors la tirer au clair et la boire; mais, si l'on veut lui donner le plus grand degré

Les Tatars vagabonds du district d'Astrakhan ont la réputation d'être sobres. Ils vivent sous des tentes arrondies, et qui ressemblent à nos ruches de mouches à miel. Elles sont construites comme celles des Tatars Aoulni. Les riches les couvrent de feutre, les pauvres de nattes de jonc. Plusieurs de ces Tatars, protégés par la Russie, ne lui payent aucun tribut, ne sont soumis envers elle à aucun devoir de sujets. On célèbre la bonté de leurs mœurs privées ; leurs mœurs publiques sont détestables, et c'est le caractère des peuples qui ont de l'énergie et qui n'ont pas fait encore assez de progrès dans la civilisation. Fidèles à leurs usages qui sont leurs seules lois, et regardant le brigandage comme la première de ces lois, ils inquiètent tous les peuples voisins qui ne sont pas alliés de la Russie. Eux-mêmes ne jouissent pas du calme intérieur; il leur est ravi par leur turbulence et leur anarchie, et ils trouvent dans leur propre caractère la punition des maux qu'ils font éprouver aux autres. Comme on ne peut avoir en eux beaucoup de confiance, la

de force dont elle soit susceptible, on transvase la liqueur tirée au clair dans un autre tonneau, et on la laisse encore fermenter pendant huit et même quinze jours, en y ajoutant chaque jour une livre de miel, afin qu'elle ne perde pas sa douceur par la fermentation.

Russie garde toujours quelques otages de leurs familles les plus distinguées.

On trouve des hordes de Nogais sédentaires près du Caucase, dans les villages voisins du Térek, du Kouban, de la Kouma et ailleurs. Ils n'ont que de méchantes cahuttes, construites d'un tissu de broussailles recouvert de terre. Souvent ils les détruisent en une nuit pour aller les construire ailleurs le lendemain. Ils sèment du seigle, du blé-sarrasin, du millet, du chanvre, du lin; ils ont même des plantations de tabac; mais, toujours amoureux de leur première vie nomade, ils s'adonnent principalement à élever des troupeaux. Ils y réussissent moins que les hordes purement errantes, et sont à-la-fois de pauvres cultivateurs et des pasteurs peu fortunés.

Les Nogais Koundoroviens errent dans la stèpe des Kalmouks près de l'Akhtouba: c'est une rivière qui sort du Volga, et qui suit jusqu'à la mer un cours parallèle à celui de ce fleuve. Ils ont des tentes qui ne peuvent se démonter: quand ils décampent, ils les transportent sur des chariots à deux roues, et se ménagent ainsi des abris qui les suivent toujours, et dont ils profitent dans les momens de repos. C'est un spectacle singulier de voir des espèces de villages errans dans des plaines

immenses. Toutes les richesses de leurs ménages consistent en des chaudrons, de la vaisselle de bois ou de cuir, des gourdes pour contenir les liqueurs, des couvertures de feutre ou de jonc, des haches et des charrettes.

Leurs biens sont leurs bestiaux; ils ont des chevaux, leurs bêtes à cornes, des moutons de l'espèce de ceux des Kalmouks et de l'espèce commune; mais leurs troupeaux sont bien moins considérables que ceux des Kirguis, et leur horde est bien plus pauvre. Ce n'est pas qu'ils manquent d'industrie, mais ils n'ont pas d'aussi riches pâturages. Maltraités par la nature, ils le sont bien plus encore par la foule de leurs petits tyrans, qui les ruinent par des tributs multipliés.

Leurs mourzas sont d'autant plus avides qu'ils ont eux-mêmes peu de fortune. Il en est peu qui possèdent mille chevaux, cinq cents bêtes à cornes, deux mille brebis, deux cents chèvres et vingt chameaux. La plus grande richesse des particuliers s'élève rarement au-dessus de deux cents pieces de bétail de toute espèce. Le plus grand nombre n'a même pas de chevaux : ce sont des bœufs qui leur servent de monture; ce sont des bœufs qu'ils attellent à leurs chariots. Ils se nourrissent en été de lait et de racines sauvages; de la viande,

du fromage et des farines bouillies font leur nourriture d'hiver : presque tous font usage du pain; ce qui n'est pas ordinaire aux nations nomades.

Ils ont, dans leur misère, l'avantage d'être bien placés pour vendre leur bétail aux étrangers. Ceux qui ne possèdent rien exercent des métiers, dont le nombre est aussi borné que les besoins et les désirs de la nation : on ne trouve guère chez eux que des tailleurs, des cordonniers et des tanneurs. Ils méprisent toute industrie paisible et sédentaire, et croient que l'honneur consiste à voler des bestiaux aux hordes voisines.

La horde de Crimée, en partie errante et en partie sédentaire, a vécu long-temps sous la protection, et, à quelques égards, sous la dépendance de la Porte-Ottomane. Déclarée libre en 1774 par le traité de paix conclu entre la Russie et la Porte, elle semble ne pas vouloir d'une liberté peut-être trompeuse, due à une puissance chrétienne et toujours suspecte. Elle s'est soulevée contre son prince; elle l'a déposé, parce qu'elle le voyait protégé par les Russes, parce qu'il aimait la police et la discipline de l'Europe, parce qu'il voulait les civiliser, eux qui se croiraient avilis s'ils étaient policés. Obligés de le rétablir et de se soumet-

tre, ils tiennent peut-être encore fortement à l'alliance des Turcs par les nœuds de la religion, par les chaînes de l'habitude, par une origine commune : ils ne pourront oublier que leurs khans, descendans de Tchinguis, sont les héritiers présomptifs de la puissance ottomane [1], et ne consentiront pas volontiers à regarder comme ennemis des peuples qui sont leurs frères, et qui peuvent devenir un jour leurs sujets [2].

[1] A ce témoignage d'un voyageur français il faut joindre celui de M. Edward Clarke, voyageur anglais. Il s'accorde avec M. de Reuilly sur le fait de l'émigration; mais il l'attribue à la tyrannie des Russes, qui, selon lui, ont plus dévasté la Tauride qu'aucun des peuples barbares du moyen âge. Ils ont brisé les restes des monumens antiques, violé également les tombeaux des païens, des chrétiens et des mahométans; transformé les sarcophages en auges, et le plomb des aqueducs en balles, coupé les plus belles allées d'arbres et abattu les minarets des mosquées. *M. B.*

[2] Par la réunion de la Crimée à l'empire russe en 1783, les Tatars de la presqu'île sont devenus sujets de cette puissance. On les divise en Nogais, Tatars de la plaine et Tatars montagnards. Les Nogais sont au nombre de huit mille et mènent une vie errante, se couvrent de peaux et de gros drap, se nourrissent de chair de cheval et de lait de jument, et habitent des tentes de feutre. Ces Tatars de la plaine ont dans la physionomie beaucoup de ressemblance avec les Mongols : ils se livrent à

l'agriculture. Enfin les Tatars montagnards paraissent être une race mélangée, qui a pour ancêtres les divers peuples qui autrefois habitaient la Crimée. *Voyez* Pallas, *Descript. de la Tauride*, et Reuilly, *Voyage en Crimée*. Leur langue est au fond celle des Turcs; mais elle est tellement mêlée de mots arabes et mongols, que les Turcs ont de la peine à l'entendre. Les mœurs des Tatars de Crimée diffèrent peu de celles des autres Tatars. Ils mènent une vie indolente, mais sobre; les exercices de cheval sont leur amusement favori. En vain le gouvernement russe a-t-il essayé de donner à ce peuple le goût de l'agriculture. Une grande partie des Tatars, dit M. Reuilly, a émigré, et ceux qui restent en feront autant à la première vexation. Cette émigration parait au premier coup-d'œil plus nuisible aux intérêts de la Russie qu'elle ne le serait en effet. L'empire doit peu compter sur la fidélité des Tatars; les préjugés du mahométisme, faisant regarder le grand-seigneur par tous les Musulmans comme le successeur des califes et le chef de la religion. D'un autre côté, la paresse et le génie peu industrieux des habitans s'opposent aux améliorations qui pourraient rendre la Crimée florissante. *D.*

DIXIÈME SECTION.

DES NATIONS DU CAUCASE.

CHAPITRE Ier.

Énumération des Peuples du Caucase [1].

Si l'on excepte les Géorgiens et les Lesguis, qui sont indépendans, qui dominent sur de petites peuplades et qui en protègent d'autres, tous les autres peuples du Caucase sont sous la protection et sous la domination de la Turquie, de la Perse ou de la Russie. Il semble que les derniers seuls devraient entrer dans notre plan; mais la plupart des autres, comme alliés ou comme ennemis, ne sont point étrangers à l'histoire de Russie sous le règne de Pierre Ier; et tous, à-peu-près également fai-

[1] On trouve dans les *Annales des Voyages* plusieurs Mémoires sur les peuples et les pays caucasiens, renfermant des notions plus correctes et plus modernes que plusieurs de celles qu'adopte M. Levesque. Nous y renvoyons une fois pour toutes. Il se trouve aussi dans les *Annales* la seule bonne carte du Caucase qu'on ait en France. *M. B.*

bles, inquiets et inconstans, changent si souvent de parti, passent si souvent, par force ou par légèreté, d'une domination sous une autre, varient si fréquemment leurs limites, ont entre eux de si grandes conformités, qu'en ne peut guère les séparer.

Le Caucase est cette grande chaîne de montagnes qui s'étend du nord-ouest au sud-est entre la mer Noire et la mer Caspienne. C'est une borne qui semble avoir été établie par la nature entre la Russie et la Perse [1].

Lorsque tant de nations furent effrayées des exploits sanguinaires de Tchinguis-Khan et de ses généraux, elles cherchèrent en foule l'asile naturel que leur offraient les gorges du Caucase, seul refuge qui pût rester encore à la liberté. Elles y furent bientôt suivies par les hordes du peuple terrible qu'elles fuyaient, soit que les vainqueurs fussent acharnés à poursuivre les vaincus jusque dans leurs der-

[1] La Russie semblait d'abord elle-même reconnaître cette borne naturelle en établissant la ligne du Caucase; mais il y a déjà quelque temps qu'elle a passé cette ligne, et qu'elle a porté ses armes dans la Perse. Il n'est pas aisé de déterminer ses limites de ce côté. Le projet actuel des Russes est d'établir une ligne militaire sur le Kour et le Phasis. Les Circassiens et les Lesgiens, qu'ils n'ont pu dompter, se trouveraient alors enclavés et cernés de toutes parts. *M. B.*

nières retraites, soit plutôt qu'ils fussent chassés eux-mêmes par les dissensions qui ne tardèrent pas à s'élever entre eux, et qui amenèrent enfin leur ruine. On ne trouverait nulle part, sur un terrain aussi resserré, une aussi grande variété de langues et de tribus. On y voit des frères moraves, des Persans, des descendans de ces Grecs que le commerce appelait autrefois sur les bords du Tanaïs, et de ces Génois qui dominaient dans le treizième siècle sur les rivages septentrionaux du Pont-Euxin. Les Finnois, les Tatars, les Hongrois, les Slaves, des nations toujours ignorées, d'autres oubliées depuis long-temps, vivent pressées dans les gorges de ces montagnes, ou dispersées sur leurs crêtes : il semble que cette inégale contrée ait plusieurs fois offert un asile à deux parties du monde ; elle nous présente des témoignages vivans des malheurs de la terre.

Tous ces peuples ont insensiblement adopté les mœurs, la manière de vivre, la religion même des Tatars. Liés entre eux par des mariages réciproques, tous ont emprunté à leurs alliés, à leurs voisins une partie de leur langue, ont perdu une partie de celle de leurs ancêtres, et corrompu également l'une et l'autre : on ne peut dire de presque aucun de

ces peuples qu'il parle grec, tatar, italien, persan; mais chacun d'eux parle un jargon différent, plus ou moins emprunté de ces langues et de plusieurs autres. C'est, au milieu de cette confusion, la langue tatare qui domine; c'est elle qui contribue le plus à former tous ces idiomes, comme ce sont les mœurs des Tatars qui se trouvent fondues dans toutes les mœurs.

Aussi depuis long-temps a-t-on confondu tous ces peuples, excepté les Géorgiens, sous le nom de *Tatars des montagnes*. On ne peut plus guère reconnaître l'origine d'aucun d'eux; on chercherait en vain à tirer là-dessus de leur bouche quelques éclaircissemens : ils ne se connaissent pas eux-mêmes; ils n'ont conservé aucune tradition, ils ignorent d'où ils sont sortis, et communément ils ne savent pas même écrire leur langue.

Les Lesguis, dont le pays se nomme *Lesguistan*, sont placés au sud-est du Caucase, et distribués en différentes tribus, dont chacune a son prince particulier : la différence de leurs langues et de leurs mœurs peut les faire regarder comme autant de peuples différens. Les uns cultivent les champs ou leurs jardins, et pratiquent même quelques arts, les autres vivent paisiblement du produit de leurs trou-

peaux; d'autres enfin sont des sauvages effrénés, indomptables, toujours alterés de sang, toujours avides de pillage, et devenus célèbres par leur férocité dans les troubles qui ont renversé du trône de Perse la race des Sophis. On les compte parmi les nations mahométanes, et ils se disent même sectateurs de la Soune, sans avoir aucune connaissance de ce commentaire du Koran.

On trouve près d'eux, sur les bords occidentaux de la mer Caspienne, une domination de ces Troukhmènes ou Tourkomans dont nous avons déjà parlé : leur population est nombreuse, et, comme ils ne se mêlent pas volontiers avec d'autres nations, ils ont mieux conservé leur langue et leurs mœurs originelles. Derbent, Boïmak, le Chirvan forment leurs principaux districts. La plus grande partie de cette nation est soumise à un souverain qui la gouverne sous le titre de khan, et le reste reconnaît la domination des puissances voisines.

Une foule de petites tribus comprises sous le nom d'*Ocets* occupent le centre du Caucase; le plus grand nombre, réuni sous un seul prince, reconnaît la protection de la Russie, et lui donne des otages; le reste, partagé sous

différens mourzas, est protégé par le roi de Géorgie.

Les Tavliniens (Tavlintsi ou Taoulintsi) sont ainsi nommés, parce qu'ils vivent sur les montagnes qui s'appellent *Tav* ou *Taou* en langue tatare : la contrée qu'ils occupent se nomme le *Tavlistan.* C'est à eux que devrait surtout appartenir le nom de *Tatars des montagnes*, si l'on doit cependant appeler d'un nom commun ce mélange de tant de nations qui n'eurent rien de commun dans leur origine. Ces tribus sont sous la protection de la Perse.

Il se parle chez eux au moins cinq langues différentes, qui indiquent autant de différentes races. Leurs districts, séparés les uns des autres, n'ont aucune communication entre eux. Ils cultivent des champs; ils ont des jardins, des troupeaux; plusieurs ne connaissent même que la vie pastorale; mais tous se réunissent par le goût du brigandage, par leur ignorance, par leur grossièreté.

Il n'est pas rare chez eux qu'un père marie son fils dès sa quatrième année; il lui donne pour épouse une fille nubile, et remplit avec elle les devoirs du mariage jusqu'à ce que son fils ait atteint l'âge de puberté. Alors le jeune homme reconnaît pour ses enfans les fruits de ce commerce incestueux.

Quand un étranger fait une visite à quelque habitant du Tavlistan, une des filles de la maison lui en fait les honneurs, desselle son cheval, prend soin d'arranger son bagage, le sert à table, le conduit dans la chambre qui lui est destinée, et partage son lit. Ce serait marquer une grossièreté outrageante que de ne pas répondre à cet excès de politesse.

Dans ces mêmes montagnes sont dispersés des restes de ces anciens Avares qu'on a confondus autrefois avec les Sarmates, parce qu'ils se mêlèrent avec eux dans leurs excursions. Ils obéissent à de petits souverains, se croient mahométans, et vivent pauvres et heureux dans leurs villages, sans inquiéter leurs voisins.

Les Bassans vivent aussi sur les montagnes, vers les sources du Kouban. Ce sont originairement des Nogais qui ont abandonné les bords de la Kouma pour leurs nouvelles retraites.

On trouve au milieu d'eux de ces fanatiques de Bohême connus sous le nom de *herrenhuters* ou frères moraves. Ils ont anciennement cherché dans ces montagnes un asile contre les persécutions qu'ils éprouvaient dans leur patrie. Eux-mêmes se donnent encore le nom de *tchéki*, et c'est le véritable

nom des peuples de la Bohême. Ils ont presque entièrement oublié dans leur sauvage retraite, et ce qu'ils avaient conservé de la religion chrétienne, et les pratiques minutieuses qui caractérisent leur secte. Les traits même de leur visage, changés sous un nouveau climat, tiennent peu de leur ancienne patrie. Ils se distinguent cependant encore des peuplades voisines par leur langue, par l'union dans laquelle ils vivent, et qui leur a fait donner le nom de *frères*, et par quelques cérémonies religieuses qu'ils ont retenues du christianisme.

Les Tcherkasses, ou plutôt Tcherkesses, que nous appelons *Circassiens*, forment une nation peu nombreuse; mais on confond avec eux diverses peuplades encore plus faibles. Ils occupent les rives inférieures du Kouban et les îles que forme ce fleuve. Plusieurs de leurs tribus se fabriquent, dans les gorges des montagnes, des huttes de roseaux ou de terre. Le tsar Ivan-Vassiliévitch les soumit à sa domination au milieu du seizième siècle, et leur fit recevoir le baptême. Ils passèrent, dans le siècle suivant, sous la puissance du khan de Crimée; ils lui donnaient chaque année en tribut une jeune fille, un superbe cheval, et une cuirasse de prix. Des commissaires ve-

naient recevoir le tribut; mais ils déshonoraient, ils enlevaient les femmes, maltraitaient les hommes, et faisaient souffrir au peuple les plus cruelles vexations. Les Circassiens, pouvant tout hasarder, parce qu'ils n'avaient pas de plus grands malheurs à craindre, se révoltèrent au commencement de ce siècle (en 1708), tuèrent les commissaires, battirent l'armée qu'on envoya contre eux, et se mirent sous la protection de la Porte; mais ils ne lui payent point de tribut, et sont reconnus dans leur indépendance[1].

Ils vivent à présent sous des princes qu'ils élisent eux-mêmes, qui n'oseraient se faire

[1] Il y a une soixantaine d'années que les habitans de la Kabarda furent déclarés vassaux de la Russie : « Mais, dit M. de Klaproth, ils ne le sont absolument que de nom; ils ne payent aucun droit, et se gouvernent chez eux à leur guise. Ce qui plus est, ils font même tous les ans des excursions fréquentes sur le territoire russe, et enlèvent les hommes et les bestiaux ». Selon le même auteur, la nation des Tcherkesses est divisée en cinq classes ou castes. Les princes sont dans la première, et les *ousden* ou anciens nobles dans la seconde ; la troisième renferme les affranchis des princes et des ousden; la quatrième, les affranchis de ces nouveaux nobles; enfin les serfs sont rejetés dans la dernière classe. L'orgueil de noblesse est porté chez eux à un grand excès. *Voyez* le tome Ier du Voyage de M. de Klaproth au Caucase. Halle et Berlin 1812, et le tom. XVII des *Annales des Voyages*. *D.*

obéir, qui n'ont d'autres revenus que leur fortune particulière, et qui, ne recevant presque aucune considération de leur dignité, cherchent à en mériter par leurs services. Dès qu'ils cessent de plaire, ils cessent de régner.

Les Circassiens passent pour de bons guerriers parmi leurs voisins, qui n'ont que du courage et point de discipline. Leurs armes sont la cotte de mailles, le sabre, l'arc et les flèches. Leur principal commerce consiste dans la vente de leurs chevaux, qui sont renommés pour leur vitesse; mais ils n'ont pas de plus riche revenu que la vente des femmes et le brigandage. Aucun peuple ne les surpasse dans leur adresse à voler des haras de chevaux et des troupeaux entiers; mais ils observent dans leurs rapines des conditions avouées par leurs voisins, et qui forment entre eux le droit des gens. Si une troupe qui vient d'enlever un haras ou un troupeau est atteinte par les propriétaires, et qu'elle ne soit pas commandée par un prince ou mourza, elle peut être traitée comme une bande de voleurs, réduite en servitude ou impitoyablement massacrée; mais si elle est conduite par un chef, elle devient respectable, personne n'ose employer contre elle la force des armes, elle en est quitte pour rendre sa proie, et l'on

assure même que cela se passe de part et d'autre avec beaucoup de politesse.

Quand un jeune prince est parvenu à sa douzième année, il rougirait de languir dans la maison paternelle et va servir sous un autre chef. C'est là qu'il se forme au métier de brigand dont il attend toute sa gloire. Il exerce d'abord son jeune courage à voler les fruits des vergers voisins; avec le temps il parvient à soustraire des femmes à leurs époux, des filles à leurs pères, des bestiaux à leurs possesseurs; quand il peut enfin enlever des troupeaux entiers, c'est alors qu'il entre dans le chemin de l'honneur, c'est alors qu'il est reconnu digne de commander à des hommes.

Mais chez ce peuple brigand c'est un crime de ravir par la force quelque chose à son voisin, et le nom de voleur est la plus cruelle injure. Avec l'adresse des Spartiates, ils en ont le courage et la fierté.

Ils apprennent dans leurs écoles à lire les caractères arabes, et c'est avec ces caractères qu'ils peignent les sons de leur langue. Un grand nombre a quitté le christianisme pour la religion mahométane, et, d'aveugles chrétiens du schisme grec, ils sont devenus des musulmans aussi peu éclairés.

Les Tchétchingui occupent la partie orientale de la haute Kabarda, dans le centre du Caucase et vers les sources du Térek. Les Kistes se trouvent dans la basse Kabarda[1]. Les Koumiks qui leur ressemblent, aussi-bien que les Tchétchingui, vivent dans des vallées de sable, au bas de la Souncha et du Térek. On trouve chez eux des sources de naphte et d'eaux chaudes. Ces trois peuples sont sous la protection de la Russie; protégés inquiets et dangereux, chez qui leurs protecteurs n'osent voyager qu'avec de bonnes escortes.

Les Ambarlintsi, d'origine persane, payent tribut à leur ancienne patrie. Dans toute la nation on compte au plus deux mille hommes, partagés en six dominations différentes.

Les Géorgiens, le plus nombreux des peuples du Caucase, sont répandus sur les bords du Kour, qui est l'ancien Cyrus. Leurs principales provinces sont la Géorgie, la Min-

[1] La haute et la basse Kabarda sont séparées l'une de l'autre par le cours du Térek. Cette rivière prend sa source dans les montagnes de la haute Kabarda, ainsi que le Kouban et la Kouma, qui, après s'être gonflée des eaux de plusieurs autres rivières, s'arrête à deux journées de la mer Caspienne, forme des marais couverts de roseaux, et se perd enfin sous la terre.

grélie, l'Imiret, la Gurie, le Kartuel et le Kakhet [1].

[1] La Géorgie étant actuellement un gouvernement russe, nous avons cru nécessaire d'ajouter au texte les détails suivans.

Les Géorgiens descendent des anciens Ibères. Les Russes les appellent *Grusiens*. L'esprit guerrier domine chez ce peuple. Il néglige l'agriculture, qui pourrait devenir très-florissante dans un pays aussi beau, aussi fertile que la Géorgie; l'industrie, les arts, les sciences, tout est abandonné dans cette contrée pour la guerre et la chasse. Les Arméniens et les Juifs font presque tout le commerce de la Géorgie. La beauté et l'agilité du corps sont l'apanage des Géorgiens; ils ne manquent pas d'esprit naturel, mais ils sont cruels, vindicatifs et avides. Leurs femmes sont belles, quoiqu'elles n'aient pas le teint aussi blanc ni la taille aussi svelte que les Circassiennes; mais cette beauté est accompaguée de deux vices capables d'en effacer l'impression, la volupté et l'ivresse. Le vêtement des Géorgiens consiste dans un gilet ouvert par devant, une chaussure à la persane, et un bonnet à la polonaise. On ne trouve en Géorgie que peu de villes; celles qui y étaient anciennement ont été presque toutes détruites. Les relations que les Géorgiens ont depuis long-temps avec d'autres peuples les ont rendus tolérans; ils accordent l'exercice du culte aux Juifs, aux Arméniens et aux Tatars qui demeurent parmi eux. Ils exercent eux-mêmes la religion grecque : ils ont environ trois mille églises et treize couvens d'hommes. Leur *catholicos* ou vice-patriarche a sous lui douze évêques, dont quelques-uns portent le titre d'archevêque. Ce n'est que dans les villes que les églises

sont entretenues avec soin et ornées de tableaux; ailleurs elles tombent en ruine. A Téflis, capitale de la Géorgie, on trouve vingt églises géorgiennes, quinze arméniennes, une église catholique et une mosquée persane. On assure qu'il y a en Géorgie beaucoup d'anciens manuscrits qui y ont été portés par le clergé grec lors de la chute du Bas-Empire et de la décadence de Constantinople. La langue géorgienne paraît avoir été autrefois la même que l'arménienne; mais ses mélanges avec le turc, le persan et d'autres idiomes en ont fait une langue toute particulière, qui a deux dialectes principaux, le géorgien savant, qu'on emploie dans les églises, et le géorgien vulgaire, qu'on parle très-purement dans le Kartuel.

La Géorgie était autrefois partagée en haute et basse Géorgie; l'une appartenait à la Perse et l'autre à la Turquie. Le prince Héraclius, de la ligne de Kachetie, reconnut en 1783, pour suzeraine, l'impératrice Catherine II. Les Perses envahirent la Géorgie pour en conserver la domination. Héraclius fut battu et mourut en 1798, laissant sa patrie dévastée par les ennemis. Son successeur, le prince George, soumit de nouveau la haute Géorgie à la souveraineté de la Russie. En 1801, le Kartuel et la Kachetie furent déclarés, par l'empereur Paul Ier, provinces russes. Une régence établie à Téflis représente les anciens princes de Géorgie. Sous le rapport militaire, cette nouvelle province ressortit au gouvernement d'Astrakhan. Ses revenus publics se montent, selon l'archimandrite Eugénius *, à cent un mille roubles. L'ancienne famille royale a conservé ses domaines. La basse Géorgie ou l'Imirette

* Auteur d'une Histoire de la Géorgie, *Istorit cheskoe isobrachenie grusii*... Pétersbourg, 1802. On en trouve une analyse dans le tome XII des *Annales des voyages*.

est encore gouvernée par des princes; elle est aussi sous la protection de la Russie.

De tous les peuples de la Géorgie les Mingréliens sont les plus formidables; ils occupent l'ancienne Colchide; ils peuvent mettre sur pied trente mille soldats. Le pillage est leur occupation favorite. La tête couverte d'un bonnet de feutre, et les jambes enveloppées de peaux, les Mingréliens montent à cheval, cherchent à surprendre un ennemi, et, dès qu'il est dans leur pouvoir, ils le lient avec une corde attachée à leur ceinture, et l'enlèvent pour en faire un esclave. Ils vendent aux Turcs tous les hommes, femmes et filles dont ils peuvent se saisir dans leurs excursions, et souvent ils n'épargnent même pas leur famille. Quand ils ne sont pas en guerre ils se livrent à la chasse. Leurs maisons sont isolées et mal bâties. *M. B.*

CHAPITRE II.

Mœurs, Usages, Industrie, Religion des Tatars du Caucase.

Tous ces peuples, restes de différens peuples de l'Europe et de l'Asie, qui se sont, à diverses époques, entassés sur les penchans, dans les gorges, dans les vallées du Caucase, ont acquis ensemble, par leur position, par leurs alliances, tant de conformités d'extérieur et d'usages, qu'on peut les ranger parmi les Tatars, dont ils ont adopté leurs mœurs; mais leurs traits se sont perfectionnés par le croisement des races, et ils sont devenus l'un des plus beaux peuples de la terre. Leur taille est haute, leur stature élégante, leur maintien libre, leur teint basané : leurs yeux bleus sont petits, mais perçans et bien enchâssés. Plus heureux s'ils joignaient leurs vertus intérieures aux graces de leurs personnes et aux séductions de leur caractère! Fourbes, parjures, inconstans, vindicatifs, ils sont d'ailleurs gais, polis, voluptueux; ils aiment la parure et traitent leurs hôtes avec tous les dehors de la bienveillance; généreux par faste

et même prodigues, humains en apparence par politesse, constamment brigands par état.

Leurs femmes sont belles, et l'orgueil de leurs maris ne laisse rien manquer à leur parure. Elles ont plus de graces, des manières plus dégagées, plus polies que celles des autres Tatars; mais surtout la beauté, la grace, l'aisance et le goût ne laissent point de rivales aux Circassiennes. La nature les a formées pour plaire, et elles ont épuisé tout ce qu'un art habile à se cacher peut ajouter à la nature. Leurs cheveux d'un beau jaune, tels que la voluptueuse Grèce les donnait à Apollon, s'accordent avec douceur à la blancheur animée de leur teint, et celles qui n'ont pas reçu de la nature cet agrément y suppléent par des teintures.

Le nombre des langues, ou, si l'on veut, des dialectes employés sur ce coin de la terre où tant de nations sont resserrées, ne le cède pas à celui des peuplades. Souvent dans un village on parle un jargon qui n'est entendu ni dans le village voisin ni ailleurs; tandis que d'autres langues sont parlées, sans aucune différence dans le dialecte, par des nations assez nombreuses. L'ignorance de ces peuples, qui ne savent pas même écrire, leur

habitude de prononcer de la gorge, celle de supprimer dans quelques occasions une syllabe d'un mot, et, dans d'autres rencontres, une autre syllabe du même mot; l'usage où sont les brigands de corrompre exprès la langue, pour n'être entendus que de leurs complices, usage pratiqué par ces vagabonds que nous appelons *Bohémiens*, et qui n'est pas moins familier aux brigands du Caucase; tout cela a fait, avec le temps, d'un petit nombre de langues, une foule de jargons qui ne peuvent se peindre avec nos lettres, et qui ne pourraient s'écrire que par une nouvelle convention de caractères.

On convient cependant que tous ces jargons si variés sont fondés sur la langue tatare; mais dans plusieurs on reconnaît des mots qui paraissent ne tenir à aucune langue connue; d'autres sont italiens, slavons et même finnois; ce qui prouve que des nations de race fennique ont aussi contribué, dans quelque temps que ce soit, à la population de ces contrées. Des expressions finnoises abondent tellement dans l'idiome des Lesguis, qu'on ne peut guère s'empêcher de ranger une partie de ce peuple parmi les nations fenniques. Ce ne sont pas sans doute les Finnois du nord, mais quelques peuplades orientales

de cette race qui seront venues chercher un asile au midi du Caucase.

Les Tatars du Caucase, réunis, peuvent lever une armée de cent mille cavaliers, quoique la plupart des peuples ne puissent fournir en particulier plus de cinq mille hommes. Ils ont pour chefs des khans, des beis, des mourzas. Quelques-uns de ces princes ont un pouvoir absolu, et peuvent disposer, suivant leurs caprices, des biens, de la liberté, des épouses, des enfans, de la vie même de leurs sujets. Les autres ont à peine quelque pouvoir, et sont déposés, chassés, mis à mort lorsqu'ils donnent le moindre sujet de plainte, et même sans qu'ils en donnent.

Quelques nations ne payent que de très-légers tributs; d'autres sont obligées de livrer au souverain la plus grande partie de leur fortune : la plupart lui donnent le dixième de leurs récoltes, de leurs troupeaux et des bénéfices de leur commerce ou de leur brigandage.

La justice se rend toujours, comme en Turquie, d'une manière expéditive. L'accusé est puni sans délai, sans instruction de procès, sans confrontation de témoins, et le plus souvent sans preuves.

Tous les hommes sont soldats; ils doivent,

à l'ordre de leurs chefs, se trouver à leurs frais au rendez-vous avec un cheval, des armes et des vivres. Dans les dangers communs, plusieurs princes se liguent entre eux; mais jamais toutes les nations ne conviennent de se fortifier par une ligue générale. Elles voient avec indifférence, plus souvent avec joie, les maux que souffrent les peuplades voisines; elles s'arment pour les aggraver; et, sans prévoir qu'un même sort les menace, elles ne pensent qu'à s'enrichir aux dépens des vaincus : toujours divisées par de faux intérêts, par des offenses réciproques, elles se font mutuellement la guerre, et l'on ne voit presque jamais régner une paix générale sur cette petite étendue de pays. La nature elle-même l'a fortifiée : ses peuples par leur union pourraient braver les puissances formidables dont ils sont entourés; mais de folles querelles, de vieilles animosités, un brigandage réciproque, que suivent de nouvelles haines et le désir de la vengeance, les livrent sans défense à leurs voisins, qui peuvent les attaquer, les vaincre et non les assujettir.

Leurs étroites limites ne leur permettent pas de mener une vie errante. Ils habitent des villages, dont les plus forts n'ont que cinquante maisons, et ces maisons ne sont que des huttes

de bois et de terre. Chaque village est accompagné d'une tour de pierre qui, en temps de guerre, sert de défense contre les ennemis, et d'asile aux femmes et aux enfans. S'ils désespèrent de se défendre, ils abandonnent leurs demeures, leurs tours, leurs richesses, et cherchent leur sûreté sur des montagnes inaccessibles. Là, sûrs contre l'ennemi, mais livrés à toutes les horreurs de la disette, ils broutent l'herbe, ils fouillent la terre pour y chercher des racines sauvages, ils dépouillent, pour vivre, les arbres de leurs feuilles et de leurs écorces. Ils descendent maigres, exténués, presque mourans quand le danger est passé, et ne trouvent plus que les cendres de leurs habitations : perte que leur rend peu sensible l'habitude de transporter, par caprice, leurs villages d'un endroit à l'autre.

Des familles entières vivent sous des tentes ou dans les forêts. Les palais des princes sont de misérables bâtimens de bois, environnés de cahuttes plus misérables encore, où se retirent assez indistinctement les courtisans du prince, ses valets et ses bestiaux. Les Circassiens mènent une vie plus douce, ont des maisons plus commodes et des meubles plus recherchés.

Ces peuples sont pasteurs, agriculteurs,

artisans, marchands. Ils sèment du riz, du millet, de l'orge, de l'avoine, du chanvre; ils ont des plantations de tabac assez considérables. Les Koumiks ont des vergers de mûriers blancs, et élèvent des vers à soie. La vigne croît d'elle-même sur les montagnes, sans trouver des mains capables de la cultiver.

La douceur du climat ne force pas à faire des provisions de foin pour nourrir des bestiaux en hiver : on en amasse tout au plus pour les deux mois les plus froids : ceux qui prennent cette précaution conservent leurs troupeaux en meilleur état; mais la plupart la négligent. Leurs chevaux ne le cèdent guère à ceux de l'Arabie, et ne se vendent pas moins de cent pistoles : ils se mettent à genoux comme les chameaux pour laisser monter le cavalier, et sont très-dociles à la voix de leur maître. Les princes et les nobles ont des haras, dont ils tirent un riche revenu.

Les Tatars du Caucase ont des ouvriers habiles à travailler le fer. Ils font, à la manière des Turcs, des cuirasses, des poignards et de ces sabres si estimés sous le nom de *damas*. Quelques-uns de ces peuples ont des mines de fer, et savent les exploiter; les autres achètent ce métal des Russes. Pendant que l'agriculture, les forges, les ateliers, le soin

des troupeaux occupent les hommes, les femmes filent, tricotent, tissent de la toile, fabriquent des draps communs et des étoffes de coton.

Ils entretiennent un commerce assez lucratif avec la Géorgie, la Russie, la Perse, la Turquie. Ils fournissent à ces nations des moutons, des chevaux, des cuirs, du beurre, du miel, de la cire, des grains, des fruits secs, du coton filé ou travaillé, du safran sauvage, des armes, et reçoivent en échange des métaux, des draps fins, des étoffes de soie, des fourrures, du sucre. Quand ils reçoivent des monnaies en paiement, ils ne les prennent qu'au poids. On les accuse d'être trompeurs, mais on aime cependant à commercer avec eux; car ils ne trompent pas encore si bien que les peuples civilisés.

Il ne faut pas oublier, parmi les branches de leur industrie, leur adresse, leur audace à enlever des hommes et des bestiaux, comme, en parlant d'une nation plus éclairée, on ne manquerait pas de marquer ses progrès dans l'art de la guerre. Chez eux, le succès rend toujours le brigandage glorieux : les princes y prennent part en personne, ou, s'ils ne s'exposent pas aux dangers, ils partagent du moins les profits. Ils n'épargnent pas leurs

voisins les Nogais; mais ceux-ci savent bien leur rendre la pareille et réparer leurs pertes avec usure.

Ils cherchent surtout à enlever de belles femmes : ils les vendent à leurs princes ou à des marchands arméniens, qui vont les revendre en Turquie et en Perse. Les Circassiens vendent eux-mêmes les leurs sans qu'on les enlève : c'est pour eux une source de richesse; une belle Circassienne à cheveux jaunes ne se vend pas en Turquie moins de sept mille piastres [1]. Ce commerce nous paraît plus odieux qu'il ne l'est en effet chez ces peuples, parce que nos mœurs ne sont pas celles de l'Asie. Il faut se rappeler que dans tout l'Orient le beau-père vend toujours sa fille à son gendre, et que celle qui est vendue le plus cher est en même temps la mieux établie, puisqu'elle passe dans les bras de l'époux le plus opulent; et quel meilleur établissement un Circassien trouverait-il pour sa fille, qu'en la vendant, c'est-à-dire en la mariant à un Turc assez riche pour en donner une somme considérable?

L'habit de tous ces peuples est à-peu-près le même; c'est l'habit long des Orientaux. Les Tatars de la Kabarda se distinguent surtout

[1] A-peu-près trente-cinq mille livres.

par la richesse et l'élégante majesté de leur vêtement. Ils ont de très-beau linge, de larges culottes, des bottines de maroquin brodées. Leur tunique, serrée par une longue ceinture de soie, est recouverte d'une ample et longue robe de drap fin ou d'étoffe de soie, dont les manches se rejettent en arrière. Un poignard est attaché à leur ceinture, leur cimeterre pend à des chaînes d'argent. Ils se rasent la tête, et la couvrent d'une calotte d'étoffe d'or ou d'argent, ornée d'une riche broderie, et cachée en partie par un bonnet qui monte en s'élargissant. Ils revêtent, pour la guerre, une cotte de mailles, et emploient la pique, l'arc et les armes à feu. Les pauvres se font des habits d'étoffes de coton ou d'un drap commun qu'ils ont eux-mêmes fabriqué. Le vêtement des femmes ressemble à celui des Arméniennes; il est fort recherché et coûte cher à leurs époux.

Les peuples du Caucase se nourrissent mieux que les autres Tatars. Ils mangent à table, assis sur des chaises. Ils aiment à boire chaud. Fidèles observateurs de la loi de Mahomet sur tous les autres points, ils ne peuvent la suivre dans l'abstinence des liqueurs fortes. Ils boivent du vin, de l'eau-de-vie, de l'hydromel, et une bière forte qu'ils brassent

eux-mêmes, et qui ressemble à celle d'Angleterre.

Ils accordent tant de préférence à leurs premières femmes, que l'état des autres devient humiliant : aussi en prennent-ils rarement plusieurs; mais ils se dédommagent par le nombre de leurs concubines. Ils se piquent trop de grandeur et de générosité pour convenir qu'ils achètent leurs femmes; ils disent seulement qu'ils font un présent à leur beau-père; mais on ne dispute pas avec moins de vivacité, on ne marchande pas avec moins de rigueur sur la valeur de ce présent que chez les autres Orientaux.

Tous suivent la religion de Mahomet : ceux du nord du Caucase sont de la secte d'Omar, et ceux du midi de celle d'Ali. On n'a pas partout des prêtres ni des mosquées, et nulle part des écoles. On tient au mahométisme sans en connaître les dogmes; on en mêle les pratiques avec celles du christianisme et du chamanisme. Comme les mahométans, on fête le vendredi, et le dimanche avec les chrétiens : ce n'est pas que ces jours soient consacrés à la prière, mais ils le sont à la débauche et au repos. On enterre les morts suivant les rits des mahométans; et souvent, comme s'ils étaient chrétiens, on élève des

croix sur leurs tombeaux. Dans plusieurs endroits on a conservé du chamanisme l'usage d'offrir des sacrifices de brebis dans le temps des moissons. Enfin dans cette contrée on ne voit rien de constant que l'ignorance, l'orgueil, la dépravation des mœurs et le brigandage.

CHAPITRE III.

Digression sur les Arméniens.

Les Arméniens ne peuvent être compris parmi les nations qui peuplent les environs du Caucase; mais on les y trouve dans toutes les villes, dans tous les villages où le commerce leur fait espérer quelque profit. Réunis en corps de peuple, ils ne sont ni dépendans de la Russie ni protégés par elle; mais un établissement considérable qu'ils ont dans cet empire nous autorise à parler d'eux comme nous avons parlé des Boukhares.

Ce fut dans le dernier siècle qu'ils s'établirent d'abord à Kazan; presque tous y devinrent les victimes de la peste. Ceux qui échappèrent à ce fléau portèrent dans Astrakhan leurs espérances et leur industrie. Leur population y monte à présent à douze cents

mâles. Ils y jouissent des plus grands privilèges, ne payent que de faibles tributs, possèdent une maison de ville particulière, et ont obtenu pour leur religion la plus grande tolérance. Il leur est même permis de faire des processions publiques et d'avoir des cloches à leurs temples.

L'Arménie, située sous un ciel pur et serein et arrosée par de grands fleuves, est une des plus belles et des plus fertiles contrées de l'Asie; mais ce pays délicieux, autrefois le théâtre des guerres les plus sanglantes, et toujours mal défendu par ses habitans, est aujourd'hui partagé entre le Persan et le Turc, et languit dans la triste paix de la servitude.

Quelques voyageurs ont vanté la bonne foi des Arméniens, leur économie, leur sobriété : Gmélin le neveu les peint de couleurs bien différentes. Tantôt orgueilleux, tantôt bas, toujours fourbes, ils ne consultent, dit-il, que le vil intérêt : toujours prêts à se parjurer pour garder un bien mal acquis, à sacrifier ce qu'ils doivent avoir de plus cher pour l'augmenter; empressés, officieux, rampans, s'ils ont besoin de vous; capables de vous perdre si vous cessez de leur être utile; se haïssant mutuellement, et travaillant sans cesse à la ruine l'un de l'autre. Peut-être ne

méritent-ils ni tous les reproches dont Gmélin les a couverts, ni tous les éloges des auteurs qui les ont célébrés.

Si la bonté de leurs mœurs est équivoque, leur industrie n'est pas douteuse. Ils ont de bons artisans, des fabricans habiles, des orfèvres, des joailliers, des horlogers; ils se plaisent au jardinage; mais leur principale occupation est le commerce. Ils achètent en Russie, et portent dans la Perse, chez les Boukhares et jusqu'à la Chine, de la cochenille, de l'indigo, les belles étoffes de la France, des camelots, de l'or et de l'argent filé, du thé, du café, du sucre. Ils rapportent de Perse de la soie, du coton écru et filé, des étoffes de soie et de coton; et de la Boukharie, du coton, des peaux d'agneaux, de la poudre d'or, des perles et des diamans.

Le bonnet des Arméniens est à-peu-près de la forme du bonnet carré des prêtres de l'église latine, et est entouré d'une étroite bordure d'agneau noir. Ils coupent leurs cheveux en rond; quelques-uns conservent leur barbe, et presque tous des moustaches. Leurs chemises sont taillées à la manière européenne. Ils portent trois robes à-la-fois : celle de dessous est faite comme la tunique des Tatars; la seconde se boutonne; celle de dessus, qui des-

cend jusqu'aux talons, ne se croise qu'au-dessous de l'estomac et se relève sur les hanches. Leurs culottes sont longues et larges comme celles des Orientaux, et leur chaussure consiste en des bas et des babouches qui ressemblent aux pantoufles de nos femmes.

Les Arméniennes se noircissent les cheveux et les sourcils avec de la noix de galle, grillée et réduite en poudre, dont elles font une pâte : de grosses boucles de cheveux leur accompagnent les deux côtés du visage; le reste est tressé et flotte entre les épaules. Elles portent un voile de batiste, bordé d'une frange d'or ou de soie; il descend jusqu'au milieu du dos : quand elles sortent, elles sont entièrement enveloppées d'un voile blanc. Elles ont pour collier des rangs de perles, de pierres précieuses ou seulement de pièces de monnaie. Leurs robes sont semblables à celles des hommes; mais la seconde est contenue au-dessous de la poitrine par une ceinture, que les riches garnissent de plaques d'or et d'argent, et ornent de pierreries. Les filles sont nubiles dès l'âge de dix à onze ans.

Les Arméniens sont chrétiens, et leur hérésie est la même que celle d'Eutychès, qui dogmatisa dans le cinquième siècle : elle consiste principalement à ne reconnaître dans la

vie, et d'un petit flacon d'argent rempli d'eau-rose : tous les parens, tous les amis portent des cierges. On arrive, on asperge d'eau-rose tout le cortège, et l'époux entre le dernier. On chante, on fait une légère collation, on remène l'époux chez lui. Plusieurs personnes sortent à sa rencontre avec un grand arbre de cire chargé de fleurs.

Là on s'arrête sous des tentes, on chante, on boit; on entre enfin dans un appartement où l'on s'assied sur des tapis : le souper commence, l'époux est élevé sur une estrade; on place à sa droite un cimeterre nu, et devant lui l'arbre de cire et le plateau. Les chants recommencent après le repas; on danse, et l'on apporte du vermillon dont l'époux et celui qui représente son père se teignent les mains.

Une partie de la nuit se passe ainsi dans la joie, ou peut-être dans l'ennui. Enfin le père de la fiancée vient annoncer que sa fille est prête à se rendre à l'église. L'époux et son père se lèvent : les musiciens reprennent leurs instrumens, les convives se chargent de l'arbre de cire et du plateau, et l'on va trouver l'épouse. Le prêtre bénit le nouveau couple, et décore l'époux d'un ruban qui lui tombe sur la poitrine : il lui attache un fil au cou,

et le mariage ne pourra être consommé que lorsque le prêtre sera venu couper ce fil trois jours après. Les deux fiancés se donnent la main, on va lentement à l'église, et l'on s'arrête souvent pour manger et pour boire. Le prêtre recommence les prières dans le temple; il fait tourner trois fois les époux autour de lui, leur fait boire un peu de vin et célèbre la messe.

Il ne se pratique guère moins de formalités aux funérailles. On lave le mort, on le porte ordinairement au temple en grande cérémonie dès le jour même de son décès. Le cercueil est plus ou moins décoré selon les moyens de la famille. Les parens et les amis des deux sexes, les diacres portant des cierges, le clergé et l'évêque, vêtu de ses habits pontificaux, forment le cortège : en entrant dans le temple on brûle de l'encens, on fait des prières pour le mort, et un grand repas termine la journée. Le lendemain on se rassemble de nouveau dans la maison du mort; on se rend en procession au temple, on y récite des prières, et le corps, accompagné seulement des hommes, est porté au lieu de la sépulture. On va le pleurer plusieurs jours de suite sur sa tombe, et on dit pour lui des messes pendant six semaines.

On doit être étonné que les Arméniens, qui rejettent la croyance du purgatoire, fassent cependant des prières pour les morts ; mais ils pensent que les peines et les récompenses des hommes ne commenceront qu'au jour du jugement, et que jusqu'à ce jour les ames resteront errantes dans le vague des airs : ils espèrent apparemment, par leurs prières, procurer quelque repos à ces ames vagabondes.

SIXIÈME PARTIE.

NATIONS DE RACES MÊLÉES DE TATARS ET DE MONGOLS.

PREMIÈRE SECTION.

DES BARABINIENS.

CHAPITRE Ier.

Position et Industrie des Barabiniens.

QUOIQUE nous fassions une race particulière des peuples tatars-mongols, nous ne doutons pas que la plupart des hordes tatares n'aient été plus ou moins mêlées avec les Mongols, lorsque les deux nations réunirent leurs armes sous les enseignes de Tchinguis-Khan et de ses premiers successeurs. On peut même reconnaître encore quelques traces de ce mélange dans les Tatars d'Astrakhan; mais nous ne renfermons dans la classe des nations tatares-mongoles que celles chez qui ce mélange est

marqué par des caractères évidens, qui ne permettent pas de former des doutes sur son existence. Toutes se trouvent dans la Sibérie, dont les limites méridionales touchent au pays originaire des Mongols; et la première qui se présente à nous, en entrant dans cette vaste contrée par l'occident, c'est celle des Barabiniens.

La grande stèpe renfermée par l'Ob et l'Irtich, et qui s'étend jusqu'aux monts Altaï, se nomme *Barama* : les Russes, en corrompant ce mot, en ont fait Baraba, et ils ont appelé *Barabiniens* (Barabintsi) les peuples qui occupent ce désert.

Les Barabiniens, au temps de la conquête de la Sibérie, étaient répandus dans la même contrée qu'ils habitent encore. Ils y ont trop souffert de l'inquiétude et de la férocité de leurs voisins pour avoir pu s'élever à une nombreuse population; ils ne se ressouviennent que de leurs malheurs, et ils ont oublié s'ils ont jamais été gouvernés par des souverains de leur nation. Enfin, successivement opprimés par les Kirguis et par les Zoungares, ils jouissent aujourd'hui de la paix sous la protection de la Russie : ils lui payent un léger tribut, et elle se charge de les défendre.

On reconnaît en eux le mélange de plusieurs

nations. Ils ont en général la physionomie tatare ; mais un visage plat, des yeux alongés et peu ouverts, de longues oreilles témoignent que plusieurs d'entre eux tiennent à la race mongole. Les Zoungares, leurs vainqueurs, ont à différentes fois vécu long-temps avec eux, et sont apparemment les pères de ces Barabiniens à physionomies kalmoukes.

L'idiome des Barabiniens est un dialecte de la langue tatare, et rend témoignage à leur principale origine. Il est corrompu, mais moins que celui des Bachkirs. Ils vivent d'ailleurs dans la même ignorance, et presque aucun d'eux ne sait lire.

Les vapeurs humides qui s'élèvent dans leur stèpe et qui épaississent l'atmosphère rendent les habitans blêmes et flegmatiques : leur indifférence, leur apathie approchent de la stupidité. On peut adopter à leur égard l'expression du physiologiste Le Cat, et les regarder moins comme des hommes animés par la chaleur du sang et le fluide spiritueux des nerfs, que comme des *machines hydrauliques*. Cet état de machines convient à leur misère, et la leur fait supporter sans douleur. Modérés en amour, modérés dans leur nourriture, ayant des désirs trop faibles et trop bornés pour ne pas les remplir aisément, ils

ne connaissent ni le vol ni le brigandage ; ils ne connaissent pas même le mensonge ; on n'en a besoin que pour couvrir ses fautes ou pour les préparer.

Ils ont des habitations fixes pour l'hiver. Ils sèment un peu d'orge et d'avoine, quelquefois un peu de chanvre; mais leur culture est toujours d'un faible produit; leur stèpe, pauvre en gibier, paye mal les fatigues du chasseur; ils tirent un peu plus de profit de leurs troupeaux, et un grand nombre de pêcheurs doivent aux lacs leur subsistance.

Il n'est pas rare qu'en hiver la neige enveloppe leurs cahuttes, et ils ne pourraient en sortir s'ils négligeaient de se ménager une issue par le toit. Leurs huttes d'été ne sont couvertes que de nattes.

Leurs troupeaux peu nombreux, et qui font cependant leur principale richesse, sont composés de chevaux et de bêtes à cornes : l'humidité du sol ne leur permet guère d'élever des brebis. Un grand nombre d'entre eux ne possède pas une seule pièce de bétail : on passe pour être dans un état d'aisance quand on a depuis cinq jusqu'à vingt chevaux et moins encore de bêtes à cornes. Il n'y a pas long-temps que l'homme le plus riche de la nation possédait soixante-dix chevaux. Il

semble qu'ils auraient dû voir augmenter leurs troupeaux depuis qu'ils ne craignent plus le brigandage des Kirguis; mais une mortalité sur les bestiaux a mis le comble à leur misère lorsqu'ils se croyaient prêts d'en sortir.

Peu distraits par les soins de la vie pastorale, tous ont le loisir de s'occuper de la pêche : ils conservent le poisson sans le saler, en le faisant sécher sur la terre. Maladroits à tirer de l'arc, ils sont réduits à prendre le gibier dans des pièges, dans des filets, ou à l'aide de leurs chiens. Ces animaux sont d'excellens coureurs, et leurs maîtres ne troqueraient pas un bon chien contre un cheval.

Les femmes préparent les peaux des oiseaux qui fréquentent les lacs : elles en font des pelisses qu'elles vendent aux étrangers. Ces pelisses sont fort chaudes, durent très-longtemps, et sont impénétrables à l'humidité.

Chaque village a un chef, et chaque district son iaouta : c'est une espèce de prince. La nation n'accorde à ces chefs aucun revenu : ils ne tirent de leur élévation que le plaisir d'être respectés, et de paraître obéis. Consultés, moins comme juges que comme arbitres, il leur est facile d'accorder des plaideurs in-

différens, à qui il est presque égal de gagner ou de perdre, et capables à peine de former un désir.

CHAPITRE II.

Religion et Usages des Barabiniens.

On a écrit que les mahométans ne cherchaient pas à faire des prosélytes, on s'est trompé. Vers le milieu de ce siècle les Barabiniens étaient encore dévoués au chamanisme : ils ont été convertis à la religion mahométane par le zèle des moullahs voisins qui sont venus les prêcher dans leurs stèpes. Ils ont à présent quelques huttes qu'ils appellent des *mosquées*, quelques hommes qui ne savent pas lire et qu'ils appellent leurs prêtres, et ils n'ont aoquis, en changeant de croyance, que quelques superstitions de plus. Ils ont conservé religieusement toutes celles de leurs ancêtres; ils n'ont eu garde surtout de se défaire de leurs sorciers; ils enterrent encore leurs morts avec tous leurs ustensiles, et leur portent encore à manger sur la fosse.

La misère ne leur permet pas de faire dans leurs alimens le choix prescrit par le maho-

métisme : tourmentés par la faim, ils ne connaissent pas d'animaux immondes, et mangent le gibier et le bétail morts naturellement. Cette même misère les empêche de connaître l'ivresse : comme leurs troupeaux peu nombreux ne leur fournissent que peu de lait, ils sont obligés de mettre de l'eau dans leur koumisse, et n'ont d'autres liqueurs fortes que le peu qu'ils en achètent aux Russes. Ils sont souvent réduits en été à vivre de plantes et de racines sauvages.

Les deux sexes fument à tout âge beaucoup de tabac : ils y mêlent des coupeaux de bouleau pour en augmenter la quantité, et ont toujours leur tabagie attachée à leur ceinture.

Ils observent dans leurs fêtes, dans leurs noces, dans leurs funérailles les mêmes cérémonies que les Bachkirs; mais ils mettent plus de modestie dans leurs divertissemens. Il est rare qu'ils aient plusieurs femmes, et ils les entretiennent aussi bien que leur pauvreté peut le leur permettre. Soit qu'ils les achètent en argent ou en bestiaux, elles ne leur coûtent souvent que quinze francs de kalym, et les plus chères se payent deux cent cinquante livres. Les plus pauvres, n'ayant rien à donner, s'acquittent avec leurs beaux-pères

par le travail. Ils empruntent quelquefois de l'argent aux Russes voisins pour payer leurs femmes, et s'engagent à travailler, à des termes prescrits, les terres de leurs créanciers : jamais ils ne manquent à ces engagemens, et viennent, au temps marqué, leur offrir leurs bras et ceux de toute leur famille.

Le vêtement des deux sexes ressemble à celui des Bachkirs, mais il est plus misérable. Les hommes ne se rasent pas la tête comme les autres Tatars; ils conservent leur barbe, mais sans la laisser croître à une grande longueur. Les femmes partagent leurs cheveux en deux nattes, y attachent des rubans, et les couvrent, ainsi que les hommes, d'un bonnet plat, garni d'une bordure. Elles portent en été, pour tout vêtement, des chemises de toile d'ortie, brodées de différentes couleurs, et qui se boutonnent par devant. Leur parure consiste en une robe de toile de coton, faite en forme de chemise, et en un habit plus court.

SECONDE SECTION.

DES TATARS DU TCHOULYM.

CHAPITRE Ier.

Usages et Manière de vivre des Tatars du Tchoulym.

Les Tatars du Tchoulym vivaient autrefois entre les sources de l'Ob et celles de l'Iénissei, tantôt soumis aux Kirguis et tantôt aux Zoungares, ou plutôt successivement opprimés par ces deux peuples : délivrés enfin de leurs tyrans, que les armes des Russes forcèrent à s'éloigner, ils occupèrent tout le cours du Tchoulym et des rivières qui en sortent ou qui l'enrichissent avant qu'il ait mêlé ses eaux à celles de l'Ob. Leur pays est généralement composé de plaines fertiles et de vallées couvertes de forêts.

Ils tiennent à-la-fois des Tatars et des Mongols, et ont beaucoup de ressemblance avec les Bouriates. Leur idiome, composé du tatar, du bouriate et de l'iakoute, a d'ailleurs tant

d'expressions qui lui sont propres, qu'on pourrait le prendre pour une langue particulière. Cependant on ne les regarde pas comme une nation distincte, et l'on croit plutôt qu'ils sont descendus des Iakoutes.

Leur population n'est pas fort nombreuse; ils vivent ensemble comme une société de frères. Ni rusés, ni stupides, et fort curieux, ils ne manquent pas d'intelligence quand leur esprit est aiguisé par l'intérêt. Sont-ils sans défiance; on les trouve polis, caressans, sincères : craignent-ils d'être lésés; ils prennent les devants, tâchent de tromper les premiers, et ne se font pas un scrupule du mensonge.

Ils ont conservé un corps de noblesse dont chaque district tire ses chefs; mais ces nobles ne se distinguent des plus pauvres de la nation ni par l'habit, ni par le logement, ni même par la fortune. Quoique chaque village ne contienne ordinairement qu'une famille, on en voit cependant qui renferment plus de 100 et même au-delà de 200 personnes : les huttes qui les composent ne sont construites que de pieux dont les interstices sont remplis de terre; les portes sont tournées du côté de l'orient. Telles sont aussi les habitations des Barabiniens.

Depuis que les Tatars occupent les bords du Tchoulym, quelques-uns ont adopté la vie sédentaire, et ne changent jamais de demeure; ce sont surtout les voisins des Russes qui ont été portés à ce genre de vie par imitation: les autres n'ont d'habitations fixes que pour l'hiver, et reprennent la vie errante en été. Tous sont vêtus à la manière des paysans russes.

Plus de la moitié d'entre eux cultive la terre, et sème du blé, du seigle, de l'orge, de l'avoine, du chanvre; mais, malgré la bonté du sol, à peine recueillent-ils de quoi subvenir à leur subsistance. Ceux qui ne sèment pas achètent aux Russes de la farine, ou ils s'en passent. Ils n'ont pas de fruits cultivés, point de plantes potagères, point de porcs, point de volailles, quoiqu'ils en pussent élever. Leurs bestiaux sont peu nombreux; la rigueur du climat les oblige à faire des provisions de foin pour les nourrir en hiver, et la paresse ne leur permettrait pas de nourrir de grands troupeaux. La chasse et la pêche forment leur plus utile industrie.

Leur nourriture est mauvaise et malpropre. Les cultivateurs mangent presque seuls du pain et des gruaux : le reste vit surtout de poisson. Ils pilent des racines, les mêlent

avec du fromage, laissent fermenter ce mélange dans la terre, et en font leur plus grand régal. Ils mangent surtout en hiver du poisson fumé ou séché au soleil. Il en est peu qui fassent usage du sel : les plus pauvres ou les plus paresseux ne vivent que de racines sauvages ; les plus riches achètent aux Russes des boissons fortes ; tous font un grand usage du tabac à fumer.

Enfin ces peuples ne sont pas riches ; ils n'ont ni l'espérance, ni le désir, ni même l'idée de le devenir : l'habitude, l'ignorance leur rend assez douce leur misère, et ils croient vivre avec assez d'aisance.

Les femmes s'occupent à faire de la toile, à coudre des fourrures ; toujours assises dans leurs cabanes, elles ont la démarche gauche, le maintien désagréable, la taille déformée, le teint enfumé comme les huttes qu'elles habitent.

CHAPITRE II.

Religion, Mariage, Funérailles des Tatars du Tchoulym.

CES Tatars professaient encore le chamanisme au commencement de ce siècle. Un archevêque de Tobolsk, Philophei, voulut les convertir; mais les Tatars ne voulaient pas être convertis. Le prélat schismatique, qui n'avait pas reçu le don de persuader, employa le pouvoir de contraindre. Au lieu de prêtres, de théologiens, de missionnaires, il se fit aider dans son œuvre pieuse par des soldats : ces apôtres bien armés tirèrent les malheureux de leurs cahuttes, et les amenèrent sur les bords du Tchoulym. L'archevêque les prêcha; ils ne comprenaient pas trop bien son sermon; mais on leur fit entendre qu'ils devaient entrer dans la rivière : plusieurs eurent cette complaisance; ceux qui n'y entraient pas de bonne grace y furent jetés; pendant qu'ils s'y débattaient on prononçait sur eux les paroles sacramentales, et ils sortirent de l'eau chrétiens sans savoir comment. On leur attacha une croix au cou [1]; cette pa-

[1] Les Russes, ou du moins les hommes du peuple,

rure leur plut, et ils retournèrent contens chez eux.

C'est ainsi que par un zèle sans lumières on les a conduits à profaner ce que nous révérons; la croix n'est devenue pour eux qu'une idole de plus, et ils font le signe de la croix dans leurs cérémonies prétendues magiques. Innocens par leur ignorance, leur sacrilège retombe sur leur imprudent convertisseur.

On leur a bâti des églises, on leur a donné des images; mais on n'a pas travaillé à les instruire. Ils portent leurs enfans à l'église pour les faire baptiser, ils ne mangent plus de cheval, ils n'épousent plus qu'une femme, et croient que c'est là ce qu'on appelle être *chrétiens*. Les plus zélés pour leurs anciennes cérémonies vont célébrer leurs fêtes chez leurs voisins idolâtres : ceux qui sont trop éloignés des hordes chamaniennes n'exercent aucun acte de religion, et c'est le plus grand nombre.

S'ils se marient dans les églises, ils ne négligent pas du moins de remplir dans leurs huttes leurs anciennes cérémonies des noces. Celui qui veut demander une fille en mariage

portent toujours à leur cou la croix qu'ils ont reçue à leur baptême.

se rend chez les parens de cette fille, leur fait une courte visite, leur expose ses intentions, laisse chez eux une pipe neuve et du tabac, et sort. S'il s'aperçoit, à son retour, que la pipe est encore neuve et le tabac en son entier, il prend cela pour un refus et se retire; sinon il entre en marché. Les femmes se payent en fourrures, en bestiaux, ou par les services qu'on rend à leur famille pendant un temps prescrit. Le prix s'étend depuis vingt jusqu'à deux cents de nos livres.

La première nuit des noces se passe dans une hutte neuve, devant laquelle on allume des feux. Les divertissemens sont ceux de tous les peuples, chants, danses, festins; mais le nouvel époux doit lutter auprès du feu avec les parens de sa femme, et se retire le plus souvent bien battu sur le lit nuptial: ce lit n'est qu'une natte; la nouvelle épouse refuse de s'y coucher : elle y est traînée par une de ses amies déjà mariée, qui lui enseigne les devoirs de son nouvel état, et qui reçoit une robe pour prix de ses leçons.

Si la nouvelle épouse n'a pas conservé son honneur dans son état de fille, son mari se sépare d'elle; mais il la reprend et tout s'oublie, si l'amant veut bien consoler par quelque présent l'époux offensé.

Ils ne connaissent, dans les maladies, d'autres remèdes que la graisse d'ours; mais ils accordent encore plus d'efficacité à des momeries superstitieuses. Le sorcier, qu'ils appellent *kham,* attache au cou du malade une peau d'hermine, et épuise en même temps toutes les grimaces, toutes les contorsions de son art. Le malade qu'il tourmente en meurt un peu plus vite : ses parens, ses amis font aux esprits malfaisans le sacrifice de son cheval, en consacrent la peau à ses mânes et en mangent la chair. Au retour de l'enterrement ils croient que l'ame du défunt les poursuit pour les entraîner avec elle; mais ils croient aussi pouvoir l'arrêter en sautant par-dessus des feux qu'ils allument sur le chemin, comme si des ames légères ne pouvaient pas sauter aussi bien qu'eux.

TROISIÈME SECTION.

DES TÉLÉOUTES [1].

CHAPITRE Ier.

Mœurs et Usages des Téléoutes.

LES Téléoutes ou Télengoutes, car ils s'appellent eux-mêmes de ces deux manières, ont apparemment tiré leur nom du lac Télengoul, dans les monts Altaï, vers les sources de l'Ob. Quoiqu'ils ne forment pas une nation purement kalmouke, les Russes les appelèrent *Kalmouks blancs*, soit parce qu'ils étaient sortis des montagnes qu'on appelle *blanches*, soit qu'ils parussent plus blancs que les autres peuples vagabonds, soit enfin parce que le mot *blanc* signifie quelquefois libre. Cependant, soumis alors aux Zoungares ou à d'autres hordes kalmoukes, ils étaient loin de connaître la liberté. Vers le milieu de ce siècle, plusieurs de leurs tribus remontèrent jusqu'à Kouz-

[1] Ils sont appelés *Téléïchites* dans le Voyage en Sibérie de Gmélin, traduction libre de M. de Keralio.

netsk, se délivrèrent de toute inquiétude de la part des hordes kalmoukes ou tatares, et se rendirent sujettes de la Russie. Un faible tribut leur assure la paix dont elles jouissent. Le reste de la nation demeura soumis aux Zoungares, et s'est vu depuis enveloppé dans leur ruine.

Les Téléoutes, qu'Aboulgasi compte parmi les Kalmouks, ressemblent à-la-fois aux Kalmouks et aux Tatars. Ils sont secs : la plupart ont, comme les Mongols, le visage plat et les cheveux presque noirs. Leur paresse est extrême, comme l'insensibilité qui la cause. Leur intelligence, dont rien n'excite l'activité, les met à peine au-dessus de la brute : à peine peut-elle s'élever jusqu'aux choses les plus simples. Ils font à tout ce qu'on leur demande les réponses les plus courtes; il ne faut pas les comparer pour cela aux Lacédémoniens: ils sont brefs, non par précision, mais par stérilité.

Du pain, des bestiaux, des enfans et le suprême bonheur de ne rien faire, voilà tous les objets de leurs désirs. Exempts de cupidité, ils vivent paisiblement avec tous leurs voisins.

Divisés en petites tribus qui s'allient entre elles par le mariage, les Téléoutes soumis à la

Russie se trouvent sur les deux bords du Tom et des rivières qui s'y jettent.

Leur langage, tatar et mongol à-la-fois, et doublement corrompu, est également inintelligible pour les deux nations. Ils n'ont que des idées très-vagues du passé. Ce n'est ni le cours du soleil ni les révolutions de la lune qui règlent leur année, mais le retour de la chaleur ou des glaces. Comme les Toungouses, ils comptent une année d'hiver et une année d'été. Ils donnent aux mois des noms tirés de leurs propres occupations, de l'apparition de certains animaux, de la naissance de quelques plantes; ils ont le mois du petit-gris, celui des semailles, etc.

Ils étaient autrefois pêcheurs, pasteurs, et par conséquent vagabonds; plus resserrés à présent dans les contrées qu'ils occupent, ils ont été forcés d'adopter des demeures fixes et de travailler la terre. Quoiqu'ils continuent de mener une vie errante en été, leurs troupeaux ont diminué sensiblement, et la culture de la terre est devenue leur principale ressource. Leurs montagnes nourrissent beaucoup de gibier et d'animaux recherchés pour leurs fourrures; ils aiment la chasse, et leurs bestiaux peu nombreux leur laissent tout le temps qu'elle exige. Leur plus grande in-

dustrie, qu'ils doivent aux Kalmouks leurs ancêtres, consiste à distiller le lait de leurs cavales.

Ils habitaient autrefois les antres des rochers dont ils fermaient l'ouverture avec des broussailles; ils se construisent à présent des cahuttes de bois. Leurs villages n'ont guère plus de dix maisons, souvent ils n'en ont que quatre, et chacun a son chef. Leurs habitations d'été ne sont que des perches couvertes de nattes de roseau ou de tiges de pois.

Ces nattes, dont ils font leurs murailles et leurs toits, leur servent aussi de couvertures et de tapis. Riches, pauvres, tout le monde s'assied, mange et dort sur des bancs. Leur vaisselle est de bois; à peine ont-ils, pour préparer leurs alimens, des marmites de fonte.

Ils ne sont ni mieux ni plus proprement vêtus que logés. Leurs femmes ont cependant quelquefois des robes de soie; mais souvent la soie, l'or et les pierreries servent à déguiser la misère. Elles passent à leurs oreilles des anneaux ou de petites chaînes; elles ornent de rubans les tresses de leurs cheveux.

Communément elles sont laides. Cependant on en trouve de jolies, et Gmélin en vit une d'une beauté remarquable. Sa taille

était majestueuse, son air agréable et doux; ses cheveux noirs relevaient la blancheur de sa peau : partagés en deux tresses, ils lui descendaient sur les épaules, se jouaient sur son sein et retournaient en arrière où ils étaient attachés. Elle portait un bonnet à la tatare garni de martre-zibeline. De ses oreilles pendaient deux anneaux d'argent, l'un plus grand que l'autre. Sa robe était de soie, et sa tunique de laine était ornée d'un collet de perles. Ouverte sur la poitrine, elle laissait apercevoir les formes d'un beau sein, et semblait n'être fermée par des boutons depuis l'estomac jusqu'en bas que pour laisser à l'imagination le plaisir de se peindre les charmes qu'elle cachait.

CHAPITRE II.

Religion des Téléoutes.

Plus de la moitié des Téléoutes suit encore le chamanisme; le reste est ou mahométan ou chrétien [1]. Quelques familles chrétiennes vivent dans leurs villages particuliers; les autres sont répandues dans les villages idolâtres, et n'y reçoivent pas même le plus faible reproche pour avoir abandonné la croyance de leurs pères. Les mahométans sont les plus riches, les plus réglés dans leurs mœurs, les plus propres et les mieux nourris : ils ont des mosquées, des écoles, des prêtres.

Les chamaniens nomment Dieu *Kougai* ou *Koudai*, le chef des esprits malfaisans *Chaitan*, leurs idoles *talous*, leurs prêtres *kams* ou *kamaks*. Ils assurent, dit Fischer, qu'ils n'adorent qu'un seul Dieu. Ils se tournent vers l'orient pour faire leur prière : elle con-

[1] Ce sont originairement, comme les Tatars du Tchoulym, des chrétiens de la façon de Philophei. Dans les premiers temps de leur conversion ils disaient qu'ils avaient été faits chrétiens malgré eux, et ils refusaient de porter la croix qu'ils avaient reçue au baptême.

siste à demander à Dieu de ne leur pas donner la mort.

Leurs temples ou kérémets, qu'ils appellent *tailga* comme les Bouriates, ne sont formés que de quatre poteaux plantés à une toise l'un de l'autre. Ils y font, au moins chaque année, le sacrifice d'un cheval. Ils en mangent la chair, empaillent la peau, lui mettent dans la bouche quelques branches garnies de leurs feuilles, et le laissent dans le tailga, la tête tournée du côté de l'orient. Ils sacrifient aussi des lièvres et des hermines. Le prêtre ou kam passe quelquefois des nuits entières dans la campagne à méditer sur ce qu'il doit prescrire au peuple.

Quoiqu'on ne paye les femmes que depuis dix jusqu'à trente chevaux, quoiqu'elles-mêmes apportent une dot qui dédommage en partie de cette dépense, il est rare que les mahométans ou les idolâtres aient plus d'une femme. Souvent les pères gardent les filles un ou deux ans après les avoir mariées, et se font servir par leurs gendres; mais souvent aussi le gendre se retire et emmène sa femme sans attendre la permission du beau-père. Les deux époux ont également la permission de faire divorce, et il n'est pas rare qu'ils en profitent.

Autrefois les Téléoutes brûlaient leurs morts, ou les attachaient sur des arbres et les y laissaient pourir : c'est ce qu'ils font encore de leurs enfans ; mais ils enterrent les adultes dans de méchans cercueils.

QUATRIÈME SECTION.

DES ABINIENS.

CHAPITRE Ier.

Mœurs et Misère des Abiniens.

Les Abiniens (Albintsi) forment une nation peu nombreuse, très-misérable, fort malpropre, qui vivait autrefois le long du Tom, près de Kouznetsk, et qui s'est retirée sur les montagnes vers le haut de ce fleuve: s'ils diffèrent des Téléoutes, c'est parce qu'ils sont encore plus pauvres, plus mal nourris, plus mal logés. Le peu de grain qu'ils recueillent de leur culture, le peu de gibier que leur produisent leurs chasses ne les empêche pas de vivre souvent de charogne, et cette nourriture dégoûtante n'a rien de désagréable pour eux : la nécessité leur en a fait prendre l'habitude, et l'habitude leur y fait trouver de la sensualité.

Ils n'ouvrent pas la terre avec la charrue : ils la travaillent avec un instrument dont le fer tranchant se termine en demi-cercle et

fait avec le manche un angle droit. Ils s'en servent comme d'un hoyau, et ne remuent la terre qu'à quelques pouces de profondeur. Ils ne connaissent pas l'usage du moulin pour tirer la farine du blé; ils ne savent encore que briser et broyer le grain entre deux cailloux.

Leurs huttes sont à moitié enfoncées dans la terre : les murs ne sont que des haies dont les interstices sont remplis par tout ce qui a pu tomber sous la main du constructeur. Les traverses qui forment le toit sont couvertes de terre. Les cahuttes d'été sont rondes et se terminent en pointe : le travail en ressemble assez bien à celui de nos corbeilles de jonc; on les recouvre d'écorce de bouleau. Les Téléoutes n'ont pas poussé plus loin leur architecture.

Le chamanisme est encore leur religion. Ils disent qu'ils ne demandent rien à Dieu, parce qu'il ne veut que le bien des hommes; mais qu'ils rendent des honneurs aux esprits malfaisans pour les détourner de faire du mal. Quand leurs kams ou sorciers veulent pénétrer l'avenir, ils prennent de petits morceaux de bois semblables à des allumettes, les brouillent, les ramassent, les éparpillent, les mettent à part, les reprennent les uns après les

autres : on croirait, dans leurs opérations magiques, voir des enfans jouer aux jonchets.

Les uns enterrent leurs morts, d'autres les brûlent, d'autres les laissent pourir sur des arbres. On a pu remarquer que ce dernier usage leur est commun avec plusieurs des peuples dont nous avons parlé, et les Anglais l'ont aussi retrouvé dans les îles qu'ils ont nouvellement découvertes dans la mer du Sud. Pour empêcher les esprits malins de s'emparer de l'ame du mort, le kam les cajole, leur tient les propos les plus flatteurs, ou leur en impose en frappant sur son tambour.

CHAPITRE II.

Travaux métallurgiques des Abiniens.

Il n'est point de nation, il n'est point d'homme généralement stupide, à moins que ses organes ne soient viciés. Le peuple le plus ignorant, le plus brut, peut toujours, par quelque branche d'industrie qui lui est propre, étonner le sage qui l'observe. L'Abinien, qui sait à peine se nourrir, se loger, se vêtir,

sait tirer le fer de la mine, le fondre, le forger. Il trouve ce métal en masse dans le sein des montagnes et en grain dans les marais.

Le voyageur, prévenu de l'industrie des Abiniens, cherche à découvrir de loin les édifices imposans de leurs fonderies, de leurs forges, et n'aperçoit que les humbles toits de quelques misérables cahuttes. Ignorant encore combien les barbares mettent peu d'apprêts à leurs travaux, il croit s'être égaré, prend des informations, se fait conduire. Il demande une fonderie; on le fait entrer dans la première hutte qui se présente. Il voit avec étonnement que le foyer de la cuisine, c'est-à-dire, suivant l'usage de tous ces peuples, un trou creusé en terre, fait partie du fourneau; un chapiteau d'un pied de hauteur, qui n'a, comme le foyer, qu'un demi-pied de diamètre, et qui s'élève en diminuant toujours, forme avec ce foyer tout l'appareil métallurgique. Il est percé par devant d'un trou qu'on bouche dans le temps de la fusion; et un autre trou, ménagé sur le côté, donne le passage au vent de deux soufflets. Un enfant pourrait transporter ailleurs la fonderie sans être fatigué de ce travail.

Deux hommes servent le fourneau. L'un stratifie alternativement le charbon et le mi-

nerai qui doit être pulvérisé : l'autre remplit le fourneau de ces deux matières, tandis que son compagnon fait aller les soufflets. Dès que le charbon est un peu consumé, il en remet, ainsi que du minerai, et continue de la sorte jusqu'à ce qu'il ait fait entrer dans le fourneau à-peu-près trois livres de minerai : ils ne peuvent en fondre davantage à-la-fois, et cette fonte exige une heure et demie de temps.

Le fondeur souffle encore quelque temps après avoir mis le reste du minerai; il ôte la pierre qui bouche le trou du chapiteau, et cherche le métal parmi les cendres dont le foyer est rempli : il le frappe avec un morceau de bois pour en faire tomber les charbons qui s'y sont attachés. Trois livres de minerai rendent ordinairement deux livres d'un fer qui est fort bon, quoiqu'il paraisse encore assez grossier.

Les Abiniens se servent pour tirer le métal de la mine du même instrument dont ils travaillent la terre, ou d'un autre qui ressemble à une hache, et dont le fer est plus long que large et fort tranchant. Ceux qui emploient cet outil ne font usage du premier que pour enlever le gazon. Ils vendent aux Russes le métal qu'ils ont fondu, ou ils en forgent eux-mêmes des fers de flèches, des

instrumens de labourage, et les ustensiles qui leur sont nécessaires. La simplicité de leurs forges répond à celle de leurs fonderies : ce n'est pas chez eux qu'Homère aurait conçu l'idée des gigantesques forgerons de l'Etna.

Trouverons-nous leur industrie méprisable, parce que, instruits par les leçons des anciens, par des siècles d'expériences, par les préceptes et les pratiques de cent nations successives, par les découvertes du monde entier, nous sommes depuis long-temps parvenus à la surpasser ? Admirons plutôt un peuple ignorant et brut encore, qui a su trouver le moyen de faire du charbon, de construire des fourneaux quels qu'ils soient, de faire des soufflets, de les y adapter; où croyons qu'ils n'auraient pu par eux-mêmes atteindre à ce degré d'industrie, et qu'ils la doivent aux Mongols, avec lesquels ils ont sans doute été mêlés, si même ils n'en descendent pas.

On trouve aussi des forgerons chez les Tatars Zaïanski, répandus près de l'Abakan, rivière qui tombe dans l'Iénissei, et chez les Beltyri, leurs voisins. Ces deux hordes, d'ailleurs peu considérables, ne méritent pas de nous arrêter plus long-temps, non plus que celle des Birioussi. Elles ressemblent à celle des Abiniens par leurs usages et par leur misère.

CINQUIÈME SECTION.

Des Katchiniens.

CHAPITRE Ier.

Position, Usages et Industrie des Katchiniens.

Dans la province de Krasnoïarsk, sur les bords de l'Iénissei, et de plusieurs rivières qui enrichissent ce grand fleuve, on trouve une horde de Tatars qui se nomment eux-mêmes *Katchinski*, et que, par une terminaison plus conforme au génie de notre langue, nous appellerons *Katchiniens*. Leur pays est montagneux, mais fertile; ils l'occupaient longtemps avant l'époque où les Russes en firent la découverte.

Ils se croient d'une race purement tatare, et il est vrai que les traits de leur visage tiennent plus du caractère tatar que de celui des Mongols. Leur complexion sèche est commune aux deux races; mais leur langue est mêlée d'un si grand nombre d'expressions qui appartiennent à celle des Mongols, qu'on ne peut guère douter de leur ancien mélange

avec cette nation. Gais, grands parleurs, sujets au mensonge, peu sincères et encore plus infidèles à leurs engagemens, si l'on ne peut les accuser de brigandage, c'est plutôt en eux paresse que vertu.

Ils ont encore un ordre de noblesse dans lequel chacune de leurs tribus élit ses chefs. Adonnés, dans toutes les saisons, à la vie errante, ils couvrent leurs cabanes de feutre en hiver et d'écorces de bouleau en été. Leurs meubles, leurs ustensiles sont à-peu-près aussi misérables que dans les dernières hordes dont nous venons de parler, et leur malpropreté ne peut être surpassée par aucune nation.

Quelques-uns sèment un peu d'orge et d'autres graines, élèvent des chevaux, des bêtes à cornes et de menu bétail; mais la chasse et la pêche forment leur principale industrie. Leurs stèpes ne sont pas assez vastes pour qu'ils puissent y nourrir des troupeaux fort nombreux; mais le peu qu'ils en ont suffit à leur subsistance. Leurs bestiaux, quoique petits, sont très-vigoureux, et deviennent fort gras en automne. Ils fendent les narines de leurs chevaux pour les rendre plus infatigables à la course, en leur procurant une respiration plus facile. Leurs brebis, mitoyen-

nes entre les moutons communs et ceux des Kalmouks, ont la tête fort longue, les oreilles pendantes, la queue grasse à son origine, maigre à son extrémité : leur laine est rude, et leur taille ne surpasse pas celle de notre bétail.

Ces peuples n'ont d'autres règles pour le temps des repas que le besoin, l'occasion, le caprice. Ils se nourrissent de tous les animaux terrestres, de toutes sortes de poissons, de fruits nés sans culture, de racines et de plantes sauvages, de farines bouillies et de lait. Ils n'ont pas l'usage du pain. Les apprêts de leur cuisine sont dégoûtans comme eux. Du lait fermenté, du bouillon de viande et de poisson forment avec l'eau leurs boissons ordinaires. Les enfans, dès le bas âge, contractent l'habitude du tabac à fumer. Un Katchinien n'est pas tout-à-fait malheureux quand il a du tabac, et qu'il peut disputer quelques herbes des champs à ses bestiaux.

Les femmes filent la laine et l'ortie, font du drap et de la toile, fabriquent du feutre, préparent les cuirs et les pelleteries, font leurs habits, ceux de leurs maris, ceux de leurs enfans. Elles déguisent leur misère par un luxe encore sauvage, mettent des colliers de grains de corail ou de verre, se surchargent

d'ornemens, portent des robes de drap fin et même d'étoffe de soie : il n'est pas rare enfin de les voir parées; mais on ne les voit jamais ni propres, ni proprement vêtues.

Les hommes ont la barbe fort claire et ne la laissent pas croître. Leur habit de dessous est léger; mais ils ne font pas usage du linge, et n'ont d'autre toile que celle d'ortie : leur robe de dessus est d'un drap grossier fabriqué par leurs femmes, ou de peaux de cheval, de brebis ou de chèvre sauvage.

CHAPITRE II.

Religion, Mariages, Funérailles des Katchiniens.

Les Katchiniens n'ont pu être convertis ni par les lamistes, ni par les mahométans. Quelques-uns, gagnés plutôt que persuadés par des prêtres russes, ont reçu le baptême sans recevoir d'instructions, et se disent chrétiens sans savoir ce qu'ils sont : le reste tient opiniâtrément au chamanisme. Un bonnet entouré de peaux de rats et surmonté de plumes de hiboux, un long habit de cuir d'où pendent des idoles de tôle, des tambours qui ressemblent à nos timbales, tel est l'ap-

pareil sacerdotal, ou plutôt l'épouvantail magique de leurs khams ou sorciers.

Les Katchiniens prennent autant de femmes qu'ils en peuvent acheter, qu'ils en peuvent nourrir; mais on n'en a pas trouvé qui en eussent plus de quatre. Comme chez les Tatars du Tchoulym, une pipe acceptée ou refusée par le futur beau-père prépare ou rompt les accords. On paye les femmes depuis 5 pièces de bétail jusqu'à 50 : les pauvres, qui ne peuvent donner que leurs personnes, se mettent pendant quelques années au service de leurs beaux-pères; mais quelquefois, pendant qu'ils travaillent pour gagner leur maîtresse, ils ont la douleur de se la voir enlever par des audacieux, dont les seuls droits sont la force et la ruse. L'amant frustré poursuit en vain les ravisseurs; ils ont eu le temps de méditer leur coup, d'assembler des amis : ils lui échappent, ou le renvoient battu et déchu de toutes ses espérances.

Si, tandis qu'un amant sert les parens de sa maîtresse, elle vient à mourir, il peut en épouser la sœur, et ses anciens services lui sont comptés; mais il en perd tout le fruit si sa maîtresse était fille unique, ou si toutes ses sœurs sont déjà mariées. Quand c'est l'amant qui meurt, son père lui succède et

prend pour lui-même l'épouse destinée à son fils.

Si l'époux croit s'apercevoir que sa nouvelle épouse n'est pas novice aux plaisirs de l'amour, c'est au beau-père à l'apaiser : il donne à son gendre un cheval ou un habit de fête ; la faute est réparée et la paix rétablie dans le ménage. Le mari mécontent peut se séparer de sa femme ; mais il garde les enfans nés pendant leur union, et perd les bestiaux qu'il a donnés et les services qu'il a rendus pour la posséder.

Dans les fêtes des noces, les chants, les danses, les festins sont accompagnés de courses de chevaux, et l'époux donne des prix aux vainqueurs. La danse de ces peuples consiste, comme celle des Kalmouks, dans des attitudes du corps, dans des mouvemens des bras et de la tête : on gesticule beaucoup, on ne change point de place. Les sons dans le chant sont tirés de la gorge ; ce n'est pas une mélodie, c'est un craquement qui charme leurs oreilles, qui blesse celles des étrangers. Ils ont un instrument particulier, sorte de tympanon à six cordes, dont ils jouent des deux mains.

On fuit tout commerce avec les femmes, on les regarde comme impures, comme ca-

pables de tout souiller pendant les deux semaines qui suivent l'enfantement.

Les Katchiniens ont peu de maladies, et n'en ont pas d'endémiques. La petite-vérole fait chez eux de grands ravages. Un grand nombre de jeunes filles deviennent folles dans le temps de leurs indispositions périodiques. Les malades n'ont de secours que ceux de leurs devins, qui ne leur prescrivent d'autres remèdes que des sacrifices; mais les sacrifices ne guérissent pas le mal immonde dont la plupart sont attaqués.

Ils déposent les morts en terre avec leurs habits, mais sans cercueil, et les entourent de planches dans la fosse pour que la terre ne les touche pas. On enterre quelques vases avec le corps, et on laisse sur la fosse recouverte de la farine cuite à l'eau. L'année du décès expirée, les parens, les amis du mort viennent visiter sa tombe : on commence par un long panégyrique de ses vertus, par des larmes, des cris, des hurlemens; on boit en son honneur; les liqueurs fortes apaisent d'abord la tristesse, en dissipent bientôt jusqu'au souvenir : on est arrivé dans les pleurs, on s'en retourne dans l'ivresse.

CHAPITRE III.

Monumens découverts dans le pays des Katchiniens.

On trouve dans le pays des Katchiniens les nombreux vestiges d'antiques travaux de mines et de fonderies : on y découvre de vieux et riches tombeaux qui recèlent des productions d'une industrie déjà perfectionnée; mais ces monumens de l'art, ces restes d'un orgueil opulent, ne doivent pas être attribués à leurs aïeux. Ce ne sont pas des peuplades vagabondes qui ont ajouté un nouveau prix au plus précieux des métaux; ce ne sont pas elles qui, par des travaux constans et opiniâtres, ont ouvert à d'immenses profondeurs le sein des rochers. Ces contrées, que parcourent aujourd'hui des hordes errantes, ont été autrefois habitées par un peuple artiste et sédentaire, dont les vices peut-être ont été punis par des barbares, et dont il ne reste pas même un souvenir. Les travaux qu'il a laissés rendent du moins encore témoignage à son existence; mais combien de nations plus riches, plus superbes, plus entreprenantes, dont les dernières traces sont effacées

par les feux des volcans, par les abîmes ouverts sous les monumens pompeux qu'elles ont élevés, par les flots de l'Océan que l'homme faible se vante de maîtriser, et qui tantôt abandonne et tantôt engloutit la terre!

Le Katchinien, non moins orgueilleux que misérable, puisqu'il est homme, est du moins flatté de la fausse opinion que les tombeaux épars dans ses solitudes renferment les cendres de ses ancêtres : il jouit dans son infortune de la prospérité de ses aïeux; il respecte ces vaines ruines d'un faste passager, et n'en fouille aucune pour en tirer les richesses. Mais les Russes ont eu moins de vénération pour ces asilés des morts; on en trouve peu qu'ils n'aient ouverts et dépouillés.

C'est près de l'Abakan et des sources de l'Iénissei que se voient ces anciennes sépultures. Quelques-unes sont entourées de grosses pierres de la forme d'un carré long. Au milieu est le tombeau dont la fosse a rarement plus d'une toise de profondeur. On n'y trouve presque jamais tous les os d'un squelette : ceux de la jambe et les os des îles sont ordinairement les mieux conservés; ils ont appartenu à des hommes d'une taille ordinaire. On déterre aussi des os beaucoup plus grands et qui n'ont pu appartenir à des hommes : on

aurait dû examiner et nous apprendre si ce sont les ossemens de quelques animaux connus. Le principal squelette occupe le milieu du tombeau; d'autres squelettes, ou du moins des cendres, sont placés dans les angles : ce sont peut-être les restes de quelques malheureux esclaves immolés sur la tombe de leurs maîtres, ou les cendres des femmes que l'usage et la superstition auront obligées de suivre leurs époux. Les richesses qu'on tire de ces tombeaux témoignent qu'ils ont appartenu à des peuples fort avancés dans les arts, ou qui du moins faisaient du commerce avec des nations industrieuses, si elles ne sont pas le fruit du brigandage exercé par l'ignorance audacieuse sur la timide industrie : ce sont des ceintures de velours garnies de plaques de métal que l'art a chargées d'ornemens, des bracelets d'or et d'argent, des boucles d'oreilles d'où pendent de grosses perles : on trouve aussi des vases artistement ciselés et quelquefois accompagnés d'un couvercle; les uns sont d'argent, les autres d'or, d'autres au moins sont dorés. D'autres vases, beaucoup plus grands que ceux de métal, sont d'une bonne terre vernissée et quelquefois de porcelaine. Souvent, au côté droit de la tête du squelette, on a planté en terre une tête de cheval qui a

dans la bouche une bride ornée de bossettes d'argent; d'autres fois aussi ce n'est qu'une tête de mouton dont le crâne est couvert d'une feuille d'or très-mince. Les étriers sont toujours de fer; ils ont à-peu-près la même forme que les nôtres, et sont ordinairement couverts de feuilles d'argent qui n'ont été que mastiquées. Lorsque les corps ont été brûlés, les cendres sont presque toujours mêlées d'or coulé en petits bâtons.

On voit d'autres tombeaux couverts de pierres couchées horizontalement. Au-dessous est un lit de terre d'un demi-pied d'épaisseur et contenu par un plancher: la fosse ne renferme que des cendres et des os à demi brûlés, des étriers, et fort rarement quelques vases; encore ne sont-ils que de terre; mais ces sépultures sont les plus riches en or et en argent réduits en bâtons.

Ce qu'on appelle les tombeaux de terre paraît avoir été un cimetière commun: il est environné d'une haute enceinte de pierre. La plupart des corps sont renfermés dans des cercueils de bois de mélèze. Les seules richesses qu'on y déterre sont des feuilles d'or répandues autour du squelette: la tête en est souvent enveloppée. Ces tombeaux offrent aux curieux des têtes de beliers de bronze ou

de cuivre, de petits morceaux d'étoffes de soie et des plaques de laiton taillées comme celles dont les chamans ornent leurs habits magiques.

Une quatrième espèce de sépultures présente un terrain de quatre à cinq toises carrées, entouré de grandes pierres enfoncées en terre jusqu'à la profondeur de six pieds. Ces tombeaux trompent l'avidité de ceux qui les ouvrent, et ne leur offrent, pour prix d'avoir violé la cendre des morts, que de petits pots de terre, des masses d'armes de cuivre, des lances armées du même métal, et tout au plus une légère feuille d'or qui entoure la tête du squelette.

Il est enfin une dernière sorte de tombeaux qui méritent encore moins d'être fouillés : on n'y trouve que des fragmens de flèches et de vieilles bottes pouries. On les appelle les *tombeaux des Kirguis;* non que ce soient les anciennes sépultures du peuple qui porte ce nom; mais, dit Fischer, parce que ce mot, en langue tatare, signifie un homme du commun.

Les sépultures des pauvres étaient placées auprès des bois, et celles des riches dans les plaines découvertes et sur le bord des fleuves.

Non loin de ces tombeaux, près d'un ruisseau nommé *Barga*, qui se jette dans l'Iénissei, on voit deux statues placées vis-à-vis l'une de l'autre. Ces figures, qui représentent des hommes, ont à leurs pieds deux lions, l'un grand et l'autre petit. Elles sont coiffées d'un chapeau rond, à la manière chinoise; elles ont les moustaches noires, les lèvres rouges, et tiennent un livre à la main.

Au-dessous de l'embouchure du même ruisseau on trouve un autre monument dans l'antre d'un rocher. L'entrée de la caverne est défendue par deux figures d'hommes; l'un est armé d'un sabre et l'autre d'une lance. On voit dans l'intérieur un khan assis sur une table de pierre. A ses pieds est un coffre aussi de pierre qui contenait quelques manuscrits; un garde est à côté de lui, levant un sabre nu. Ces derniers monumens sont attribués aux Tangouts.

SIXIÈME SECTION.

DES IAKOUTES.

CHAPITRE Ier.

Du Pays occupé par les Iakoutes. Usages et Industrie de ce Peuple.

LES Iakoutes se nomment eux-mêmes *Zokhi* ou *Sokhi*. Ils occupaient autrefois le haut de la Léna : opprimés et même persécutés par les Mongols, ils descendirent, en suivant le cours de ce fleuve, jusque sous les climats rigoureux où nous les trouvons aujourd'hui. Ils s'étendent des deux côtés de la Léna, depuis Vitym jusqu'aux bouches de ce fleuve et jusque sur les bords de la mer Glaciale : on rencontre encore de leurs peuplades aux extrémités orientales de la Sibérie, sur les côtes du golfe de Pinjinsk et sur les rivages de la Kolyma.

En général tout leur pays est froid, rocailleux dans quelques endroits, marécageux dans d'autres, partout incapable de culture, partout peu favorable aux progrès de la population.

Ils sont d'une taille moyenne : on voit entre eux peu de petits hommes et peu d'hommes d'une haute taille. Par leur stature, par les traits de leur visage et même par leurs mœurs, ils tiennent à-la-fois des Mongols et des Tatars. Leur langue les rapproche davantage de ce dernier peuple; un grand nombre de leurs expressions font connaître qu'ils ne sont pas étrangers aux Mongols, et non moins de mots adoptés dans leur idiome sont des monumens de leur ancienne communication avec les Toungouses; c'est une nation formée des trois races les plus puissantes de l'Asie septentrionale, celles des Mongols, des Tatars et des Manjours.

Ils ont le nez un peu écrasé, les yeux petits, les cheveux bruns et mal fournis, la barbe claire : leur intelligence a peu d'étendue; mais elle a toute celle que supposent et qu'exigent leurs besoins et leur manière de vivre. Peu capables d'une forte attention, plus lents, plus indifférens que paresseux, ils ont l'indolence qu'inspirent les désirs modérés. Simples et non pas grossiers dans leur commerce ordinaire, on voit en eux l'honnêteté que peut donner la nature, celle que l'art n'a point enseignée, que la politesse sait mal contrefaire et que dicte la bienveillance : ce n'est pas

tout-à-fait l'amitié, mais c'est un sentiment qui vaut mieux qu'elle, parce qu'il est moins resserré : l'amitié est exclusive ; leur sensibilité embrasse tous leurs semblables. Etroitement liés entre eux, mais languissant dans l'inactivité habituelle, ils deviennent ardens, empressés pour donner des secours, sans attendre qu'ils en soient priés, sans espérer de reconnaissance, et peut-être même sans en garder le souvenir ; car on oublie aisément les choses communes, et rien à leurs yeux n'est si simple que les actes d'humanité.

Mais plus ils sont bons, plus ils aiment à faire le bien, et plus le mal qu'on leur fait se grave profondément dans leur mémoire, plus ils sont avides de vengeance. Ce défaut naît en eux d'une vertu ; ils regardent le méchant comme un être dépravé, et se font un devoir de travailler à sa perte.

Ils forment un peuple assez nombreux, et se partagent en districts et en tribus. On comptait parmi eux trente-cinq mille ames au milieu de ce siècle ; le peu d'exactitude des registres fait présumer qu'on pouvait bien tripler ce nombre, sans craindre de l'exagérer, et la paix dont ils ont joui depuis cette époque doit avoir augmenté leur population.

Ils sont chasseurs, pasteurs et pêcheurs, et

leur terre, qui partout se refuse à la culture, ne leur permettra jamais de s'élever au-dessus de ces premiers états de l'homme. Comme leurs déserts embrassent une grande étendue de pays, les avantages de la même industrie ne sont pas égaux partout. Où la chasse est désavantageuse on tire de plus grands produits de la pêche, et les cantons qui laissent sans récompense les fatigues du chasseur et du pêcheur favorisent la vigilance du pasteur. Au midi on entretient des chevaux et des bêtes à cornes; plus loin on ne connaît d'autres bestiaux que les rennes; sur les bords de la Léna et de l'Indiguirka les rennes mêmes deviennent fort rares; plusieurs n'en ont point, personne n'en a de nombreux troupeaux : c'est là qu'on se livre surtout à la pêche. Nulle part ils ne peuvent nourrir de brebis; elles périraient par la rigueur du climat dans ces pays boisés, froids et marécageux; elles y seraient détruites par les animaux carnassiers. Les années où il tombe une quantité excessive de neige sont funestes aux troupeaux et ruineuses pour les pasteurs; car les bestiaux ne reçoivent aucun secours de leurs maîtres : rennes, chevaux, bêtes à cornes, tous doivent également chercher leur nourriture sous la neige.

La pêche est en été l'occupation commune de ceux de ces peuples qui ne sont pas trop éloignés des lacs, des fleuves ou des mers. Tous se livrent en hiver à la chasse, qui sous un ciel glacé ne peut passer pour un amusement. Ils s'éloignent peu de leurs habitations, et le gibier trouve aisément contre eux des retraites où ils négligent de le poursuivre. Les paysans russes soutiennent les pauvres Iakoutes qui vivent dans leur voisinage, et payent pour eux le tribut : les Iakoutes, pour s'acquitter, leur rendent avec leurs familles tous les services dont ils sont capables, et leur caractère ne leur permet pas de se laisser vaincre en générosité.

Ils savent forger le fer : ils font eux-mêmes les fers de leurs flèches, ils fondent leurs chaudrons ; et, pour épargner le métal, ils en font les bords d'écorces de bouleau, et les unissent si bien au fer que les liqueurs ne peuvent s'écouler par les jointures.

Assurés maintenant d'une paix inaltérable, ils ne s'arment que pour la chasse, et n'ont d'autres armes que celles des sauvages, l'arc et les flèches : leurs carquois sont des sacs assez propres et recouverts de pelleteries. Ils voyagent en hiver sur des traîneaux fort étroits.

Les femmes sont vives, laborieuses; elles montrent plus d'ardeur et même plus de courage que les hommes. On en trouverait d'assez belles, si elles n'avaient pas la peau sale et noircie par la fumée.

CHAPITRE II.

Habitations, Vêtemens, Nourriture des Iakoutes.

Quoique condamnés à une vie errante, il est rare que les Iakoutes changent de demeure en hiver : ils retournent en automne dans les huttes qu'ils habitaient l'hiver précédent. S'ils se sont égarés à la suite de leurs troupeaux, s'ils ne peuvent plus retrouver leurs anciennes habitations, ils se consolent aisément de cette perte, s'arrêtent à l'endroit où ils rencontrent la mauvaise saison, et se remettent à bâtir. La construction de leurs demeures exige peu d'art : il ne s'agit que de poser et d'arrêter les unes sur les autres des poutres mal équarries, et de boucher les joints avec de la mousse. Des perches réunies par le bout supérieur et recouvertes d'écorce forment les habitations d'été.

De larges bancs règnent autour de la hutte,

et les meubles, la vaisselle coûtent peu de dépense et causent peu d'embarras. Si l'on en excepte le fond des marmites, tout est de bois, de cuir ou d'écorce de bouleau. Ces ustensiles si simples sont d'ailleurs peu nombreux.

Comme ils n'ont point de temps réglé pour les repas, et qu'ils mangent à toute heure, on voit toujours dans leurs huttes une marmite sur le feu. Ils mangent de tout, excepté du porc, des grenouilles et des insectes : chevaux, quadrupèdes carnassiers, oiseaux de proie, rats sauvages, écureuils, hirondelles, charogne, tout sert à leur nourriture ; les plantes, les herbes, les racines, les graines sauvages, tout est soigneusement recueilli ; mais ils aiment surtout les petites marmottes et les souris ; ils leur dressent des piéges qu'ils vont visiter tous les jours : ils écorchent le rat ou la marmotte, l'enfilent dans une brochette de bois ; la présentent au feu, et dès qu'un endroit de la chair commence à se colorer, ils le coupent et le mangent, remettent au feu ce qui reste, et le retirent dès qu'il a pris un léger degré de cuisson.

Ils sont friands, comme les Toungouses, d'un autre mets bien plus précieux, parce qu'on ne peut pas aussi aisément se le pro-

ourer : c'est ce que nos sages-femmes appellent le *délivre* dans le jargon de leur art, et ce que les Latins, plus délicats, appelaient le *gâteau de l'accouchée*[1].

Mais ils vivent surtout de lait en été, et de poisson sec en hiver : le poisson est, dans toute l'année, presque la seule nourriture des Iakoutes du Nord. Les plus riches, lorsqu'ils ne sont pas trop éloignés des Russes, leur achètent de la farine et des gruaux; mais leurs alimens, quels qu'ils soient, inspirent toujours le dégoût par la manière sale dont ils sont apprêtés. Les convives s'asseyent sur les talons : une auge est mise à terre au milieu d'eux; chacun y fouille avec les mains, y prend, y rejette les morceaux à son gré.

Ils s'enivrent souvent en été à force de boire de l'eau-de-vie de lait et de fumer du tabac : pour avoir plus de moyens de tomber dans l'ivresse, ils ne négligent pas l'infusion de moukhomore que nous avons vue si familière aux Kamtchadales et à d'autres peuples.

Autant les Iakoutes sont malpropres dans leur cuisine, autant cherchent-ils à briller dans leurs vêtemens par un luxe conforme à leur situation : leurs habits d'été sont de peaux

[1] *Puerperarum placenta.*

de chamois; ceux d'hiver de pelleteries, et surtout de peaux de rennes; les manches en sont étroites: ils descendent jusqu'aux genoux et se croisent par devant avec des lacets. Les habits d'été sont ornés d'un revers brodé avec des nerfs, ou garnis d'une bordure de pelleterie : les coutures sont cachées par des grains de verre ou de corail. L'habit d'hiver est entouré de crins de cheval en forme de franges. Les hommes se coupent les cheveux fort courts, restent tête nue en été, et ont pour bonnet en hiver la peau de la tête de quelque animal sauvage. Leurs culottes sont fort courtes; des bas de peau leur servent de bottes : ils les tirent pour leur faire prendre la forme de la jambe et de la cuisse, et les lacent aux canons de la culotte.

L'habit des femmes serait le même que celui des hommes si elles ne portaient pas des culottes plus longues, si elles ne mettaient pas par-dessus leur robe une sorte de camisole sans manches, et si toute leur parure n'était pas bariolée d'une plus grande variété de couleurs. Elles portent aussi pour coiffure une peau de la tête de quelque animal; mais elles y laissent les oreilles, et ont grand soin qu'elles se tiennent relevées comme des cornes.

CHAPITRE III.

Religion, Sortilèges, Maladies, Funérailles des Iakoutes.

Aucune autre religion que le chamanisme n'a encore pénétré chez les Iakoutes. Ils reconnaissent deux êtres supérieurs, à-peu-près égaux en puissance; l'un tout bon, l'autre tout méchant. Des esprits inférieurs, émanés de leur substance, participent à leurs qualités. Ils se marient et ont des enfans des deux sexes, qui produisent à leur tour d'autres divinités: elles peuplent les airs, la terre et les eaux.

Les Iakoutes ont un grand nombre d'idoles: ils ne veulent pas en faire de bois, parce que, disent-ils, la dureté de cette matière présenterait une idée fâcheuse de la divinité; les leurs ne sont que des poupées de chiffons: on imite les yeux avec des grains de corail ou de verre, ou avec du petit plomb de chasseur. On a soin de les enfumer en faisant brûler de la graisse devant elles; on les barbouille de graisse et de sang; elles s'en imbibent, et deviennent avec le temps des divinités fort dégoûtantes.

Ils nomment leurs prêtres *aïouns:* de nombreux troupeaux, des chasses abondantes, tels sont les biens qu'ils demandent au ciel. La plus solennelle de leurs fêtes se célèbre vers la fin de juin. Chaque famille rassemble autant de lait que ses jumens peuvent lui en procurer, et le met en fermentation; on se revêt de ses plus beaux habits, on pare un jeune enfant de douze ans, on mande l'aïoun. Il vient vêtu de ses habits ordinaires; car il réserve sa grande robe garnie de ferrailles pour les cérémonies magiques. Il s'arrête au milieu de la hutte, le visage tourné vers l'orient, et tient de la main gauche un vase plein de lait, et de l'autre une cuillère. L'enfant met un genou en terre devant lui. L'aïoun s'incline plusieurs fois, appelle les dieux par leurs noms, et, à chaque nom qu'il prononce, il jette par trois fois en l'air une cuillerée de lait en offrande au dieu qu'il invoque. Il se prosterne de nouveau et sort de la hutte en prononçant quelques mots à voix basse; la famille le suit et s'assied autour de lui. Il boit dévotement quelques cuillerées de lait, et remet le vase à l'enfant qui le reçoit à genoux, s'incline, boit à son tour deux cuillerées, et va le présenter à tous les assistans. Le pot retourne ensuite au prêtre, pour passer

encore à l'enfant et à toute l'assemblée; cette cérémonie, la plus importante de la fête, ne cesse pas que tous les vases ne soient vides; car il ne doit pas rester une goutte du lait qu'on a préparé. Comme il a reçu par la fermentation une qualité spiritueuse, le prêtre, l'enfant et tous les dévots tombent ivres par piété.

Les plus savans, les plus révérés des aïouns sont ceux qui savent le nom d'un plus grand nombre de divinités; mais ils doivent encore bien plus la considération dont ils jouissent à leur talent de sorciers, à leur tambour, à leur vêtement bizarre, qu'aux fonctions sacerdotales. Quelques-uns disent la bonne aventure par l'inspection des lignes de la main. Tous évoquent, conjurent les puissances malfaisantes; tous étonnent les hommes simples par leurs cris, leurs sauts, leurs grimaces; tous sont appelés pour guérir les infirmités des hommes et les maladies des bestiaux; car ces maux sont envoyés par les malins esprits; enfin on ne peut mourir avec honneur qu'entre les bras de l'aïoun, comme on doit ailleurs confier sa vie aux conjectures des médecins.

Les femmes surpassent quelquefois les hommes dans les prestiges de la sorcellerie : « Nous » fîmes venir, dit Gmélin, une sorcière

» iakoute qui, n'étant encore qu'à la fleur de
» son âge, effaçait cependant les sorciers les
» plus fameux. Elle nous dit sans hésiter
» qu'elle était sorcière, et qu'elle avait porté
» si loin son art, que, par le moyen du dia-
» ble, elle s'enfonçait un couteau dans le
» corps sans se faire aucun mal. Sa jeunesse,
» sa vigueur, sa vivacité la rendaient supé-
» rieure dans les sauts et les cris d'ours, de
» chien et de chat. Elle appela tous les esprits
» de l'air et de la terre; les vit, leur parla;
» nous assura qu'elle en avait les réponses les
» plus certaines : enfin elle demanda un cou-
» teau, et sembla se l'enfoncer dans le corps
» avec violence; je voulus alors y toucher;
» mais aussitôt elle dit que le diable ne voulait
» pas cette fois lui obéir, et nous pria de dif-
» férer jusqu'au lendemain. En effet elle vint
» nous trouver, se perça en notre présence,
» retira le couteau sanglant, se coupa un
» petit morceau de la membrane adipeuse,
» le fit rôtir et le mangea. Les Iakoutes qui
» étaient présens témoignèrent leur étonne-
» ment par une exclamation qui leur est
» particulière et par des gestes de componc-
» tion. Ils paraissaient touchés jusqu'au fond
» du cœur, et elle agit ensuite comme s'il ne
» lui fût rien arrivé; ce qui augmenta encore

» l'admiration des Iakoutes. Elle se retira, se
» mit un emplâtre de résine de mélèze, et le
» contint avec de l'écorce de bouleau et du
» vieux linge. Ensuite elle avoua que jus-
» qu'alors elle ne s'était point enfoncé le
» côuteau dans le corps, qu'elle n'avait eu
» d'abord que l'intention de nous tromper,
» comme elle trompait les Iakoutes, en reti-
» rant le ventre, et faisant passer le couteau
» entre les habits et le corps; mais que
» nous l'avions observée trop attentivement;
» qu'ayant appris de ses père et mère que,
» lorsqu'on s'enfonçait un peu le couteau
» dans le ventre, on n'en mourait pas, pourvu
» que l'on mangeât un petit morceau de sa
» propre graisse et que l'on bandât sa bles-
» sure; elle s'y était déterminée, pour ne pas
» être regardée par nous comme une fourbe.
» Nous lui persuadâmes de nous dire la vé-
» rité sur ses autres sorcelleries, et elle avoua
» qu'elle avait trompé jusqu'alors ses com-
» patriotes pour donner à son métier plus de
» considération. Elle se pansa deux fois seu-
» lement, et sa blessure fut guérie le sixième
» jour [1] ».

Avons-nous le droit de nous moquer de ces

[1] Voyage en Sibérie de Gmélin, traduction libre de M. de Kéralio.

hommes simples, si facilement trompés par des fourbes qui se disent sorciers, nous qui voyons tous les jours et des ignorans et des gens qui ne devraient pas l'être donner leur confiance à des farceurs de toute espèce? Regardons attentivement autour de nous, et nous admirerons combien, chez les nations les plus civilisées, la plupart des hommes diffèrent peu des barbares et des sauvages. Tel dont les talens, les connaissances, le génie même nous étonnent dans une partie, n'est encore qu'un sauvage dans tout le reste.

Comme les Iakoutes, par leur manière de vivre, craignent peu la disette, et qu'ils peuvent nourrir une nombreuse famille à peu de frais, ils entretiennent un grand nombre de femmes, et les payent à leurs beaux-pères en habits et en bestiaux.

Il est assez commun qu'ils jouissent d'une santé inaltérable. La petite-vérole et une fièvre dont la malignité se manifeste par des taches sont les maladies les plus dangereuses: il est rare qu'on en revienne. Ils abandonnent le malheureux qui est attaqué de la petite-vérole, lui laissent un peu de nourriture et se retirent dans les bois. Ils ne connaissent d'autres remèdes que ceux de la superstition.

Cependant ils ont trouvé un moyen de braver les froids les plus rigoureux, et leur exemple a été suivi par les Russes voisins qui ne se repentent pas de les imiter : pour que leurs membres ne se gèlent pas lorsqu'ils vont à la chasse, ils se frottent d'un mélange de terre grasse et de bouse de vache.

Autrefois ils attachaient leurs morts sur des arbres, et les y laissaient pourir : plus souvent ils les brûlaient. On assure que les valets les plus attachés à leurs maîtres se jetaient dans le bûcher pour les servir dans l'autre monde. A présent ils déposent les morts dans les forêts ; car ils seraient fâchés de pourir dans les plaines : il y en a même qui choisissent et indiquent, de leur vivant, l'arbre sous lequel ils veulent être enterrés.

Les hommes, bruts ou policés, montrent la même inquiétude pour les restes d'eux-mêmes qu'ils laisseront après leur mort. Comme nous ne connaissons notre existence, comme nous ne formons de pensées que par nos sensations, nous avons peine à nous faire une idée juste d'un état où nous ne sentirons plus, et notre imagination prête du sentiment à la vaine poussière dans laquelle nous devons nous résoudre. Nous nous occupons de

son sort, nous cherchons à lui procurer un repos inaltérable. C'est comme si nous nous intéressions à ce que peuvent devenir les vapeurs qui émanent sans cesse de nos corps, et qui faisaient partie de nous-mêmes.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES HUIT VOLUMES DE L'HISTOIRE DE RUSSIE.

Le chiffre romain indique le tome, et le chiffre arabe la page.

A.

C.

E.

G.

K.

N.

R.

S.

T.

V.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

